Le vagabond de l'espace

Heinlein,Robert

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

SCIENCE-FICTION

Robert Heinlein

LE VAGABOND DE L'ESPACE

Robert Anson Heinlein

Le vagabond de l'espace

(*Have space suit, will travel, 1958*)

Traduction de Michel Deutsch

à Harry et Barbara Stine

1

EH oui ! j'ai fini par l'avoir, ce vidoscaphe ! Comment ? Vous allez voir…

— « Papa », avais-je dit un jour, « je voudrais aller sur la Lune. »

— « Bien sûr », me répondit mon père en se replongeant dans « *Trois hommes dans un bateau* » de Jerome K. Jerome qu'il devait connaître par cœur.

— « S'il te plaît, Papa… Je parle sérieusement…»

Cette fois il ferma le livre, se servant de son doigt comme d'un signet.

— « Je t'ai dit que j'étais d'accord. Vas-y ! »

— « Oui mais… comment ? »

— « Hein ? » Il parut légèrement étonné. « Ça, Clifford, c'est ton affaire ! »

C'était tout à fait Papa ! Le jour où je lui avais dit que j'avais envie d'une bicyclette, il m'avait répondu sans prendre la peine de lever la tête : « Va l'acheter tout de suite. » Alors moi, j'avais bondi sur la boîte à sous de la salle à manger, dans l'intention de prélever la somme nécessaire. Seulement, la boîte à sous contenait en tout et pour tout onze dollars et 43 cents. Inutile d'ajouter que la bicyclette n'avait pas été pour tout de suite ! Je n'avais rien dit. S'il n'y avait pas d'argent dans la boîte à sous, c'était qu'il n'y en avait nulle part ailleurs. Papa déteste les banques ; il ne se sert que de deux boîtes : la boîte à sous et une autre marquée « ONCLE SAM ». Une fois par an, il rafle le contenu de cette dernière et l'expédie au Gouvernement, ce qui provoque des migraines gratinées au Ministère des Finances. Une fois, les Contributions ont envoyé quelqu'un chargé de faire des remontrances à Papa.

L'homme se montra d'abord plein d'arrogance. Puis se fit suppliant : « Mais voyons, Dr Russell, nous vous connaissons ! Vous n'avez aucune excuse pour ne pas tenir votre comptabilité. »

— « Mais je la tiens », répliqua Papa. Il posa son index sur son front : « Elle est là. »

— « La loi exige des documents écrits. »

— « Attention… La loi ne peut pas exiger d'un homme qu'il sache lire et écrire. Encore une goutte de café ? »

Le fonctionnaire s'efforça de persuader Papa de faire ses règlements par chèque ou par mandat. Papa prit un billet d'un dollar et lut à son visiteur ce qui y est écrit en petits caractères. Vous savez ? « *Cette monnaie est la monnaie légale libératoire de toute dette, publique ou privée.* » En désespoir de cause et pour que son déplacement ne fût pas totalement inutile, le bureaucrate pria Papa d'être assez aimable pour ne pas répondre « ESPION » à la QUESTION « profession » en remplissant le questionnaire.

— « Pourquoi pas ? »

— « Comment ? Mais parce que vous n'en êtes pas un ! Et cela indispose les gens. »

— « Avez-vous vérifié au F.B.I. ? »

— « Hein ? Non…»

— « D'ailleurs, ils ne vous auraient sûrement pas répondu. Mais comme vous avez été très courtois, je marquerai à l'avenir : « ESPION RAYÉ DES CADRES. » Cela vous va ? »

L'homme faillit en oublier son porte-documents.

Rien ne pouvait avoir raison de Papa : tout ce qu'il disait, il le pensait, refusant de se laisser convaincre et ne capitulant jamais. Ainsi en alla-t-il lorsqu'il me dit qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que je parte pour la Lune ; mais lorsqu'il ajoutait que c'était à moi de trouver le moyen de m'y rendre, la formule devait être prise à la lettre. Je pouvais prendre le départ dès le lendemain… à condition que je parvienne à me procurer un billet !

Toutefois, il ajouta, songeur :

— « Il doit y avoir quantité de chemins qui mènent à la Lune, fils. Le mieux est de les examiner tous. C'est comme dans le passage que je suis en train de lire : ils s'efforcent d'ouvrir une boîte d'ananas et Harris a oublié l'ouvre-boîte à Londres. Ils essayent différentes méthodes. »

Il entreprit de lire la suite du récit à haute voix et je m'esquivai : j'avais déjà entendu cet épisode cinq cents fois.

Je regagnai l'atelier que je m'étais installé dans la grange pour y réfléchir aux chemins qui mènent à la Lune. Il y avait un moyen : aller à l'« Air Academy » à Colorado Springs : *si* j'obtenais une inscription, *si* je réussissais à avoir le diplôme, *si* je parvenais à me faire affecter au Corps Fédéral de l'Espace, alors j'avais une petite chance d'être un jour désigné pour la Base Lunaire – ou du moins pour une des stations satellites.

Une autre solution éventuelle, c'était de me diriger vers la mécanique : je pouvais, une fois ingénieur, trouver une situation dans la turbo-propulsion. Il y aurait alors bien des probabilités pour qu'on m'envoie sur la Lune. Des dizaines – pour ne pas dire des centaines – d'ingénieurs y avaient été ou s'y trouvaient encore. Des ingénieurs appartenant à une foule de spécialités : électronique, cryogénie, métallurgie, céramique, climatisation aussi bien que propulsion des fusées.

Oui ! Mais sur un million de techniciens, on en choisissait une poignée pour la Lune. Le chiendent, c'est qu'il m'arrivait rarement d'être choisi, dans la vie – même pour jouer aux gendarmes et aux voleurs.

Un docteur, un avocat, un géologue ou outilleur pouvait se retrouver sur la Lune avec un salaire confortable… à condition que ce soit lui qu'on demandât – et personne d'autre. Le salaire, cela m'était égal ; mais comment arriver à être le Numéro Un dans sa partie ?

Enfin, il y avait la solution directe : se munir d'une pleine brouette d'argent et acheter un billet.

Ça, c'était hors de question, ma fortune s'élevant alors à la somme de 87 cents. Mais c'était un point sur lequel j'avais déjà sérieusement médité à l'école ; une moitié des élèves avaient envie d'aller dans l'espace ; l'autre moitié (hormis une poignée de mollusques qui, pour un empire, n'auraient pas quitté la Terre) prétendait ne pas se soucier de l'espace, sachant combien faibles étaient leurs chances d'y aller faire un tour. Mais nous en parlions et quelques-uns d'entre nous étaient fermement décidés à accomplir le voyage. Pour ma part, je ne m'étais mis à y songer sérieusement qu'après avoir lu un jour en attendant mon tour chez le dentiste, dans le *National Geographics*, des annonces passées par l'American Express et l'Agence Cook qui organisaient des croisières touristiques. Je n'avais plus jamais été le même après.

L'idée qu'il suffisait à n'importe quel type plein aux as de déposer de l'argent devant un guichet pour pouvoir partir m'était tout bonnement intolérable. Il ne me serait jamais possible de faire face à une telle dépense – ou alors dans un avenir si lointain que cela ne valait même pas la peine d'y penser.

Donc le problème se réduisit à ceci : que faire pour être *envoyé* sur la Lune ?

Tout le monde connaît l'histoire du garçon-pauvre-mais-honnête qui grimpe tout en haut de l'échelle des valeurs parce que c'est le type le plus brillant du comté – ou même de l'Etat. Moi, je demeure sceptique. J'ai été à la tête de ma classe – la classe du diplôme. Mais sortir de l'école de Centerville ne suffit pas pour obtenir une bourse d'étude du M.I.T.[1]. Soyons objectifs : ce n'est pas une très bonne

école. C'est rudement sympa d'y être : notre équipe de base-ball se classe en tête des championnats, notre groupe de danses folkloriques est réputé d'un bout à l'autre de l'Etat et tous les samedis, on organise une soirée au quart de poil. L'ambiance de la boîte est du tonnerre.

Seulement, on n'y apprend pas grand-chose. On y met beaucoup plus l'accent sur ce que le Principal, Mr. Hanley, appelle la « Préparation à la Vie » que sur la trigonométrie. Cela nous prépare peut-être à la vie, mais sûrement pas à Cal Tec[2].

Je ne m'en suis pas aperçu tout seul. L'année du diplôme, le groupe de travail du cercle d'études sociales qui avait pris pour thème « La Vie familiale » avait pondu un questionnaire que j'avais ramené à la maison. Il commençait par cette question : *Comment votre conseil de famille est-il organisé ?*

— « Papa, comment notre conseil de famille est-il organisé ? » demandai-je à table.

— « N'ennuie pas ton père, mon chéri », dit Maman.

— « Quoi ? Montre-moi ça », répondit Papa.

Il lut le formulaire, puis m'envoya chercher mes cahiers de cours.

On avait eu des cours terribles, ce semestre : études sociales, arithmétique commerciale, anglais appliqué (la classe avait choisi la « Rédaction du slogan », c'était drôlement marrant), travaux manuels et gymnastique (pour moi, cela voulait dire volley-ball à cause de ma petite taille).

Papa occupa sa nuit à lire mes cahiers. Il lit très vite. En ce qui concernait les études sociales, j'avais noté que nous pratiquions dans la famille un système de démocratie sans cadre rigoureux. Cela se poursuivait par le compte rendu de la discussion menée par la classe, qui avait discuté afin de déterminer si la présidence du Conseil de famille devait être assurée par tous ses membres à tour de rôle ou si ce devait être une fonction élective, et si un aïeul vivant au foyer était éligible. Il avait été décidé que l'aïeul, s'il était de droit membre du Conseil, ne pouvait en assumer la présidence. Ce point réglé, nous avions formé une commission chargée de mettre au point une constitution type d'organisation familiale idéale : ce serait le projet définitif que nous présenterions à nos propres familles.

Les jours qui suivirent, Papa fit de fréquentes incursions à l'école, ce qui me turlupinait : quand les parents commencent à faire montre d'une activité anormale, cela ne présage rien de bon.

Le samedi suivant, il m'appela dans son bureau. Sur la table s'empilait un monceau de cahiers et se déployait le programme exhaustif des disciplines enseignées à l'Ecole de Centerville, allant de la Danse folklorique aux Sciences Naturelles. Les matières que j'avais étudiées pendant toute ma scolarité étaient soigneusement relevées.

Papa me dévisagea avec un regard de sauterelle attendrie et demanda doucement :

— « Kip, as-tu l'intention de faire des études supérieures ? »

— « Hein ? Mais bien sûr, Papa ! »

— « Avec quoi ? »

J'hésitai. Je le savais : cela coûterait gros. S'il arrivait que la boîte à sous, parfois, débordât, le plus souvent, on aurait vite fait de compter les billets qu'elle renfermait.

— « Oh ! j'aurai peut-être une bourse. Ou je pourrai travailler pour payer mes études. »

Il acquiesça :

— « Sans aucun doute… Si tu le veux. Les problèmes d'argent, on peut toujours les résoudre pourvu qu'on n'ait pas peur d'eux. Mais ce n'était pas aux questions financières que je pensais en te demandant cela. Je parlais de ça. » Et il se tapota le front. J'ouvris de grands yeux :

— « Mais je sortirai de l'école avec un diplôme, Papa. Cela m'ouvrira les portes du collège. »

— « Bien sûr. De n'importe quel collège local, de n'importe quelle université de l'Etat. Mais sais-tu qu'on sabre 40 % des nouveaux ? »

— « Je ne serai pas parmi ceux qu'on sabre. »

— « Peut-être. Sauf si tu te diriges vers des études sérieuses, la mécanique ou les sciences, par exemple. C'est-à-dire que tu seras éliminé si, pour toutes bases, tu as *cela*. » Sa main se pointa vers le programme de l'école.

J'étais scandalisé. « Voyons, Papa ! Mais c'est une école formidable ! » Je me rappelais ce qu'on nous avait dit : « Elle se fonde sur les données scientifiques les plus récentes, approuvées par les psychologues et…»

— « Et elle donne des traitements élevés à un corps professoral ayant subi de façon poussée une formation pédagogique moderne. Les cercles d'études qui soulignent les problèmes humains pratiques orientent l'enfant vers une vie sociale démocratique, le préparent à surmonter les obstacles cruciaux qui parsèment la vie d'un adulte dans la complexe civilisation moderne qui est la nôtre. Excuse-moi, fils, j'ai bavardé avec Mr. Hanley. Il est plein de sincérité – et pour mener à bien ses nobles desseins, nous dépensons plus par étudiant qu'en aucun autre Etat, la Californie et New York exceptés. »

— « Et alors ? Qu'est-ce qui est mal là-dedans ? »

— « Quelle est la règle d'accord du participe passé des verbes pronominaux ? »

Je gardai le silence.

— « Pourquoi Van Buren n'a-t-il pas été réélu ? Comment

extrait-on la racine cubique de 87 ? »

Van Buren avait été président. C'était tout ce dont je me souvenais. Mais l'autre question, je pouvais y répondre : « Pour trouver une racine cubique, on regarde sur la table qui se trouve au dos du livre. »

Papa soupira. « Kip, est-ce que tu crois que cette table est arrivée tout droit du ciel, portée par un archange ? » Il secoua tristement la tête. « Ce n'est pas ta faute : c'est la mienne. Il y a longtemps que j'aurais dû m'en apercevoir. Mais, sous prétexte que tu aimes lire, que tu calcules bien et que tu es adroit, je me figurais que tu recevais une éducation. »

— « Et… ce n'est pas le cas ? »

— « Non. Oh ! l'Ecole de Centerville est un endroit charmant, bien équipé, dirigé d'une main douce, remarquablement bien entretenu. Ce n'est pas une école style « fureur de vivre ». Certes pas. Et je suis sûr que vous y êtes très heureux. Mais *ça*…» Papa frappa violemment sur le programme. « Un résidu d'âneries !… De la thérapeutique d'occupation pour débiles mentaux ! »

Je ne savais que répondre. Papa se rassit et se tut un moment. Puis il reprit :

— « Au terme de la loi, tu dois aller en classe jusqu'à l'âge de 18 ans ou jusqu'à ce que tu aies décroché un diplôme. »

— « Oui. »

— « Or, dans ton école actuelle, tu ne fais que perdre ton temps. Mais il faut, ou bien que tu y restes, ou bien que nous t'envoyions ailleurs. »

— « Mais cela ne coûterait-il pas très cher ? »

Il ignora ma question.

— « Je ne suis pas partisan de la pension ; à ton âge, la place d'un garçon est dans sa famille. En outre, dans un collège sérieux qui puisse te préparer à l'université, Stanford ou Yale, tu risquerais d'acquérir des idées fausses sur l'argent, la position sociale, etc. Si nous avons choisi, ta mère et moi, d'habiter une petite ville, ce ne fut pas par hasard. Conclusion : tu resteras à l'Ecole de Centerville. »

Soulagement !

« Maintenant, tu es libre de choisir ton avenir : ta vie t'appartient. Mais si tu décides d'entrer au collège, il faut que tu utilises au mieux les trois années à venir. »

— « Tu parles, papa, que je peux devenir un…»

— « Nous reprendrons cette conversation quand tu auras réfléchi. Bonne nuit. »

Je réfléchis une semaine. Et, voyez-vous, je finis par comprendre que Papa avait raison. Cette histoire de réforme de la « vie familiale » était une fumisterie. Qu'est-ce qu'un enfant peut savoir de la façon

d'organiser la vie de la famille ? Et Miss Finchley – qui est célibataire et n'a pas de gosse ? La classe avait décidé à l'unanimité que chaque enfant devait avoir sa propre chambre et recevoir des mensualités « pour apprendre à se servir de l'argent ». Très bonne idée… Mais prenons les Quinlan par exemple qui ont neuf enfants et vivent dans cinq pièces ? Soyons raisonnables !

L'arithmétique commerciale, ce n'était pas idiot – mais c'était aussi du temps perdu : j'avais lu le manuel en une semaine. Après, cela me barbait.

Papa me dirigea vers l'algèbre, l'espagnol et la grammaire. Mais ces cours étaient si dilués que Papa, un jour, m'apporta un paquet de livres en me disant : « Voici ce que tu étudierais si tu n'étais pas dans ce jardin d'enfants pour arriérés. Si tu réussis à te mettre tout ça dans le crâne, tu pourras peut-être réussir ton examen d'entrée au collège… Peut-être. »

Je m'y attelai. Ce fut dur. Par moments, je me sentais sur le point de renoncer – découragé. Et puis, une matière poussant l'autre, cela commença par entrer. A partir de l'algèbre et de la géométrie que j'apprenais à l'école, j'attaquai la géométrie dans l'espace, la descriptive, la trigo. Je marchai magnifiquement, à tel point que je me lançai à l'assaut de la géométrie analytique.

L'électronique m'emballa et me força à piocher l'analyse vectorielle. Dans ce domaine, l'école n'avait à nous offrir qu'un cours de généralités scientifiques du niveau des suppléments illustrés du dimanche. Mais dès qu'on commence à s'intéresser à la physique et à la chimie, impossible d'y couper : il est inévitable qu'on passe aux manipulations.

J'avais la grange à ma disposition. J'y installai un labo de chimie, une chambre noire, un atelier d'électronique. Pendant un moment, elle abrita même un poste de radio amateur. Le jour où je fis sauter toutes les vitres et mis le feu à la grange – oh ! un tout petit feu ! – Maman fit la grimace, mais Papa se contenta de me déconseiller de fabriquer des matériaux explosifs dans un bâtiment aussi léger. (J'avais essayé de fabriquer des charges détonantes solides pour une petite fusée à étages.)

Ç'avait été en mars que j'avais fait part à mon père de mon désir d'aller sur la Lune. Si les annonces publicitaires de croisières spatiales avaient été la goutte d'eau qui fit déborder le vase, mon idée fixe était née bien avant : elle datait du jour où le Corps Spatial avait annoncé l'établissement de la première Base Lunaire. Peut-être même mon obsession était-elle antérieure à cet événement. Si j'avais fait part de ma décision à Papa, c'était parce que j'avais le sentiment qu'il connaîtrait la réponse : quand il décide une chose, Papa trouve

toujours le moyen d'arriver à ses fins.

Seulement, lui n'avait aucune envie de partir pour la Lune : en conséquence ce fut à moi qu'il appartint de résoudre mon problème.

Je passai en revue tous les établissements capables de me faire acquérir une formation sérieuse. A cette étape, je ne m'inquiétai pas une seconde des questions d'ordre financier qu'impliquaient les frais d'écolage et même de pension ; la seule question était de trouver l'établissement réputé qui m'accepterait.

Si aucun ne me prenait, restait l'engagement dans l'Armée de l'Air. Après cela, je pouvais devenir électronicien : on avait besoin de spécialistes du radar et de l'astrar sur la Base Lunaire.

D'une façon ou d'une autre, j'irais sur la Lune !

Le lendemain matin de notre conversation, nous prenions notre petit déjeuner. Papa se dissimulait derrière le *New York Times* tandis que Maman lisait le *Herald Tribune*. Moi, j'étais plongé dans le *Clairon de Centerville*, journal qui convient, tout au plus, à l'emballage du saucisson. Papa leva les yeux : « Voilà quelque chose qui t'intéressera, Clifford ! »

— « Quoi ? »

— « Ne grommelle pas : c'est un privilège réservé à tes aînés. Regarde. »

Il me tendit la feuille.

C'était un placard de publicité pour une marque de savon. Le vieux truc usé : le concours super-géant. Ils promettaient 1000 prix, les cent derniers consistant en la fourniture dudit savon pendant un an.

Je laissai tomber une pleine cuiller de flocons d'avoine sur mes genoux. Le premier prix était…

« UN VOYAGE TOUS FRAIS PAYÉS
POUR LA LUNE !!! »

Telle fut la phrase que je lus. Les trois points d'exclamation me firent l'effet d'être douze et d'exploser comme autant de bombes sur accompagnement de chœurs angéliques.

Il s'agissait tout simplement de compléter (en 25 mots maximum) la phrase : « *Je me sers du savon Voie Lactée parce que*…» et de joindre à l'envoi le traditionnel emballage. Le texte disait encore des tas de choses : « *Sous la codirection de l'American Express et de l'Agence Cook… avec le concours de l'Armée de l'Air des Etats-Unis*…» Suivait la liste des prix. Mais la seule chose qui s'étalait devant mes yeux tandis qu'une bouillie de lait et de céréales imbibait lentement mon pantalon c'était :

VOYAGE POUR LA LUNE

2

SUR le moment, je planai au septième ciel – puis descendis en feuille morte, déprimé ! Je n'ai jamais gagné de concours. Si, par hasard, j'avais acheté une boîte de biscuits Machin, vous pouvez être sûr que ce serait justement celle qu'on aurait oublié de mettre sur la liste. Même à pile ou face, je perdais toujours. Si jamais je…

— « La chance, cela n'existe pas », dit Papa. « Seule compte la manière, adéquate ou non, de se préparer à se mesurer un univers statistique. Envisages-tu de participer à ce concours ? »

— « Un peu ! »

— « Je considère cette réponse comme affirmative. Soit : fais un effort systématique. »

Je mis en pratique ce conseil de mon père qui m'apporta une aide substantielle.

L'école terminée, je posai ma candidature au collège et continuai mon travail. En effet, durant le semestre, je travaillais après les cours au drugstore Charton. Je tenais le bar et m'initiais un peu à la pharmacie. Mr. Charton avait trop de conscience professionnelle pour me laisser toucher autre chose que des spécialités sous emballage mais j'apprenais la Materia Medica, la Nomenclature, à quoi servaient les divers antibiotiques et pourquoi il fallait prendre des précautions. Tout cela m'ouvrait les portes de la chimie et de la biochimique (Mr. Charton me prêta les traités de Walker, Boyd et Asimov, lequel m'éclaira sur la physique atomique).

Mr. Charton était un veuf âgé dont la pharmacie était toute la vie. Il laissait entendre que quelqu'un devrait un jour prendre la direction de son officine – un jeune homme diplômé ayant en dévotion sa profession… il pourrait l'aider à poursuivre ses études… S'il m'avait suggéré que je serais peut-être un jour à la tête du dispensaire de la Base Lunaire, j'aurais fort bien pu faire acte de candidature. Mais je lui expliquai que je mourais d'envie de connaître l'espace et que le

métier d'ingénieur offrait à mes yeux la meilleure chance de réaliser mon rêve.

Il ne rit pas de moi. Il me dit que j'avais probablement raison mais que je devais bien me rappeler une chose : où qu'aille l'homme – sur la Lune, Mars, ou les plus lointaines étoiles – il aura besoin de pharmaciens et de dispensaires. Et il me donna des traités de Médecine de l'Espace.

Bien que Mr. Charton ne s'intéressât vraiment qu'à ses drogues, nous vendions de tout, depuis des pneus de bicyclettes jusqu'à des nécessaires pour se faire des permanentes chez soi.

Y compris du savon, bien entendu !

Mais nous ne vendions guère de « Voie Lactée » : on est conservateur à Centerville et cela ne m'étonnerait pas qu'on y fabrique soi-même son propre détersif.

Ce jour-là, je racontai tout à Mr. Charton en arrivant à la boutique. Mon patron s'en fut chercher deux caisses poussiéreuses qu'il installa sur le comptoir et téléphona au représentant de « Voie Lactée » à Springfield pour lui passer commande.

Je dois une fière chandelle à mon patron ! Il solda le savon pratiquement au prix coûtant, en poussa la vente au maximum et presque chaque client devait lui laisser l'emballage avant de quitter la boutique. Moi, je dressai une pyramide de savons de chaque côté du distributeur de boissons et tous les amateurs de coca-cola devaient subir mon petit discours sur les vertus du bon savon Voie Lactée, le savon qui lave plus propre, le savon vitaminé qui augmente vos chances de gagner le Paradis, dont la mousse est si onctueuse et si dense, qui est fabriqué à partir des ingrédients les plus raffinés, etc. Oh ! j'avais toute honte bue ! Pour partir sans son morceau de savon, il eût fallu que le client fût sourd ou d'un entêtement à toute épreuve.

Et celui qui s'en serait allé sans m'abandonner l'emballage, c'est bien simple : il eût dû être sorcier ! Les adultes, je discutai avec eux jusqu'à ce qu'ils me les laissent. Les enfants, je les leur achetai un sou pièce, si c'était nécessaire. Ceux qui faisaient pour moi la collecte en ville, je leur donnai dix cents et un cornet de glace par douzaine récoltée. (Le règlement du concours autorisait les concurrents à effectuer autant d'envois qu'ils le souhaitaient, dans la mesure où les textes étaient rédigés sur un habillage d'origine.)

Donc, je vendis mon savon et remplis les emballages de slogans :

« Je n'utilise que le savon VOIE LACTÉE… Je me sens tellement propre après ! »

« En voyage, au foyer, un seul savon : le VOIE LACTÉE ! »

« La pureté, c'est VOIE LACTÉE ! »

« VOIE LACTÉE – Le savon des étoiles ! »

« VOIE LACTÉE – Peau de lait ! »

Et ainsi de suite… Mes rêves finissaient par avoir un goût de savon.

Papa, Maman et Mr. Charton me donnaient d'ailleurs un coup de main. Mon calepin ne me quittait pas et, que ce soit à l'école, pendant les heures de travail ou au milieu de la nuit, je noircissais sans fin du papier. Un soir, en rentrant, je trouvai un fichier que Papa m'avait confectionné, ce qui me permit d'opérer un classement alphabétique, m'évitant ainsi de répéter mes slogans. Ce fut une riche idée : à la fin, je fis jusqu'à cent envois par jour. Cela me coûtait cher en timbres – sans compter les emballages supplémentaires que j'achetais !

D'autres gosses de la ville – et probablement aussi quelques adultes – participaient au concours ; mais ils n'avaient pas mes méthodes de production. A dix heures sonnantes, je quittais le boulot, rentrais à toute vitesse avec ma provision de slogans et de papiers, récupérais les idées de Papa et de Maman et préparais les étiquettes gommées portant mon nom et mon adresse qui devaient accompagner chaque envoi. Pendant que je tapais mes textes, Papa tenait le fichier à jour. Tous les matins, en me rendant à l'école, je postais ma moisson de la veille.

On se moquait de moi, mais les plus narquoises des grandes personnes étaient les premières à me donner leur emballage.

Toutes, sauf ce bon à rien de Quiggle, dit le Crack. Je ne placerais pas le Crack dans la catégorie des adultes : c'était un délinquant juvénile retardé. J'ai idée que chaque ville compte au moins un Crack. Il n'était pas resté jusqu'au bout à l'école – ce qui était une marque distinctive puisque Mr. Hanley croyait à la nécessité de la promotion afin que les « groupes d'âge demeurent ensemble ». D'aussi loin que datent mes souvenirs, je me rappelle le Crack traînaillant du côté de la rue du Marché. Il lui arrivait parfois de travailler. Mais à titre exceptionnel.

Il avait une spécialité : le « bel esprit ». Un jour, il était au bar en train de siroter un lait malté à 35 cents, bien qu'il occupât les lieux pour deux dollars d'espace et de temps ! Je venais de convaincre la vieille Mrs. Jenkins de faire l'emplette d'une douzaine de savonnettes et l'avais rançonnée des emballages quand le Crack saisit un de mes savons à l'étalage.

— « C'est en vente, ces machins, Cadet de l'Espace ? »

— « Oui, Crack. Tu ne retrouveras jamais une affaire pareille, permets-moi de te le dire. »

— « Alors, comme ça, on espère aller sur la Lune en vendant du savon, Capitaine ? Faut peut-être t'appeler « Amiral », au fait ? *Youk-Youk-Youkiti-Youk*. » Ça, c'était son rire – il riait comme dans les b.d.

— « J'essaye », répondis-je poliment. « Je t'en vends ? »

— « Tu es sûr que c'est du bon savon ? »

— « Ma main au feu. »

— « Bon. Eh bien, écoute : rien que pour te faire plaisir, je t'en prends un pain. »

Quel rapiat ! Enfin, ce serait peut-être grâce à ce savon que je remporterais le prix !

— « Très bien, Crack ! Merci beaucoup. » Je pris l'argent qu'il me tendait, il empocha son achat et se mit en devoir de partir. « Oh ! Crack ! Une seconde… L'emballage, s'il te plaît ? »

Il s'arrêta. « Ah ! oui ! » Il sortit son savon, le dépiauta, brandit le papier. « C'est ça que tu veux ? »

— « Oui, Crack. Merci. »

— « Je vais te montrer la meilleure façon de s'en servir. »

Il alla jusqu'à l'allume-cigare du stand de tabac, mit le feu à l'emballage, alluma une cigarette. Quand la flamme frôla ses doigts, il le lâcha et le piétina pour l'éteindre.

Mr. Charton avait observé toute la scène par la vitre de son laboratoire.

— « T'as vu, Cadet de l'Espace ? » ricana Crack.

Je me cramponnai de toutes mes forces au comptoir, mais je réussis à articuler :

— « Parfaitement, Crack. C'est ton savon ! »

Mr. Charton apparut. « Je vais m'occuper du bar, Kip. Il y a un colis à livrer. »

Ce fut pratiquement le seul emballage qui m'échappa.

Le concours s'acheva le 1er mai. J'avais expédié 5 782 slogans. Je crois que Centerville n'avait jamais été aussi propre !

Les résultats de la compétition furent proclamés le 4 juillet. Pendant les neuf semaines d'attente, je me rongeai les ongles jusqu'aux coudes.

Oh ! des tas de choses se produisirent au cours de cette période : je fus reçu à l'examen, Papa et Maman m'offrirent une montre, nous défilâmes devant Mr. Hanley, nos diplômes nous furent conférés en grande pompe… L'école fermée, je travaillai à plein temps chez Mr. Charton, ignorant toujours comment je pourrais aller au collège. Mais je ne m'en préoccupais pas : je récurai les bacs à glace et ne respirai pas. Pas avant le 4 juillet.

La proclamation devait être télévisée ; l'émission avait lieu à vingt heures. Nous avions un poste – une antiquité à image plate, et en noir et blanc ! – dont nous ne nous servions plus depuis des mois ; je l'avais construit moi-même, mais, aussitôt terminé, il avait cessé de m'intéresser. J'allai le récupérer, l'installai au salon et effectuai un test d'image. La mise au point me fit tuer deux heures. Je passai le reste de la journée à ronger mon frein. A dix-neuf heures trente, j'étais déjà

installé devant l'écran et feuilletais mes fiches. Papa entra et me jeta un regard aigu :

— « Maîtrise-toi, Kip. Et laisse-moi te rappeler que toutes les chances sont contre toi. »

J'avalai péniblement ma salive. « Je sais, P'pa. »

— « Cela dit, cela n'a guère d'importance dans une perspective à long terme. Un homme qui veut vraiment quelque chose arrive presque toujours à ses fins. Je suis sûr que tu iras un jour sur la Lune, d'une façon ou d'une autre. »

— « Oui. Je ne demande qu'une chose : qu'ils en finissent ! »

— « Cela arrivera à son heure. Tu viens, Emma ? »

— « J'arrive, mon chéri », répondit en retour Maman qui ne tarda pas à faire son apparition. Elle me tapota la joue et s'assit. Papa s'installa à côté d'elle. « Cela me rappelle les nuits d'élection », murmura-t-il.

— « S'il est une chose qui me fait plaisir, c'est que nous n'ayons plus à subir des choses pareilles. »

— « Tiens ! Ça t'amusait pourtant beaucoup, ma chérie ! »

Maman émit un petit reniflement.

Les sketches comiques s'en furent où vont les sketches comiques – des cigarettes dansèrent le french-cancan et regagnèrent leurs paquets tandis qu'une voix suave nous donna l'assurance que les facteurs cancérigènes étaient totalement absents de la fumée hygiénique, Hygiénique, HYGIÉNIQUE, à l'authentique parfum de tabac, des cigarettes « Comètes ». Puis l'émetteur local relaya le programme. La grande salle du Centre Lumber et Hardware parut sur l'écran et je me mis à arracher le duvet fleurissant sur le dos de ma main.

L'écran s'emplit d'écume mousseuse et un mélodieux quartette nous prévint qu'il s'agissait de l'Heure du Savon VOIE LACTÉE. Comme si nous ne le savions pas !

Et puis… et puis l'écran s'éteignit ; le son fut coupé et mon estomac me remonta aux environs de la glotte.

Des lettres se formèrent sur l'œil glauque de l'écran :

NOUS NOUS EXCUSONS
DE CET INCIDENT TECHNIQUE
INDÉPENDANT DE NOTRE VOLONTÉ

— « Ils ne peuvent pas me faire ça ! » hurlai-je. « Ils ne peuvent pas me faire ça ! »

— « Arrête, Clifford », dit Papa.

Je me tus.

— « Allons, mon chéri ! » murmura ma mère. « Ce n'est encore

qu'un petit garçon ! »

— « Ce n'est pas un petit garçon. C'est un homme. Kip, comment peux-tu espérer garder ton sang-froid devant un peloton d'exécution si tu te mets dans un état pareil pour si peu ? »

Je grommelai quelque chose d'indistinct.

— « Parle à haute voix. »

Je répondis que je n'avais jamais vraiment envisagé de me trouver face à face avec un peloton d'exécution.

— « Cela peut très bien arriver un jour et tu as aujourd'hui une excellente occasion de t'entraîner. Essaye de prendre la chaîne de Springfield. »

Je n'obtins que l'image d'un fromage blanc sur champ de neige avec accompagnement d'un duo de chats dans un sac et je revins à la locale.

«… jor Général Bryce Gilmore, de l'Armée de l'Air Américaine, notre invité de ce soir, qui nous présentera quelques images que nous ont gracieusement prêtées la Fédération de la Base Lunaire et la toute jeune ville de Luna City, la ville de la Lune dont la croissance est la plus rapide. Dès que les gagnants auront été désignés, nous tenterons de réaliser un téléduplex avec la Base Lunaire en collaboration avec le Corps Spatial des…»

Je pris une profonde inspiration et essayai de ralentir les battements de mon cœur tandis que le programme s'éternisait : présentation des célébrités, explication du règlement du concours, apparition d'un jeune et improbable couple dont l'un et l'autre membre expliquait pourquoi il utilisait le « Voie Lactée ». Ma propre salade au comptoir valait dix fois mieux.

Enfin, le grand moment arriva. Sept girls s'amenèrent en rang d'oignons ; chacune dressait une grande pancarte au-dessus de sa tête.

D'une voix à vous arracher le cœur, le présentateur s'écria : « *Et maintenant… et* MAINTENANT *voici le slogan qui a remporté le premier prix du grand concours organisé par le Savon Voie Lactée et qui rapporte à son auteur* UN VOYAGE TOUS FRAIS PAYÉS POUR LA LUNE ! »

Je ne pouvais plus respirer.

Les girls entonnèrent d'une voix claironnante : « *J'aime le Savon Voie Lactée parce que…*» et continuèrent en retournant leur pancarte chaque fois qu'un mot était prononcé : « *il… est… aussi… pur… que… le… ciel !* »

Je plongeai fébrilement dans mes fiches. Il me semblait reconnaître ce slogan, mais je n'en étais pas absolument sûr. Quand on en a inventé plus de cinq mille ! Mais je le découvris. Je vérifiai le texte que portait mon carton avec celui que brandissaient les girls.

— « P'pa ! M'man ! J'ai gagné ! *J'ai gagné !* »

3

« DU calme, Kip », aboya Papa. « Veux-tu te taire ! » « Oh… mon Dieu ! » disait Maman. Je tendis de nouveau l'oreille : «… sir, de vous présenter l'heureux gagnant », disait le présentateur, « *Mrs. Xenia Donahue, de Great Falls, Montana… Mrs. DONAHUE !* »

Eclatement de fanfare. Et une petite bonne femme grassouillette s'avance en se déhanchant. Je relis les pancartes : elles sont toujours d'accord avec mon carton. « Qu'est-ce qui s'est passé, Papa ? C'est *mon slogan !* »

« Si tu écoutais…»

« Ils m'ont escroqué ! »

« Calme-toi et écoute ! »

«… *ainsi que nous l'avons déjà expliqué, dans le cas où plusieurs concurrents auraient envoyé une formule identique, la priorité revient au slogan reçu le premier. En cas de contestation, le cachet de la poste fait foi. Le slogan primé a été trouvé en tout par onze concurrents qui recevront les onze premiers prix. Nous avons auprès de nous les six principaux gagnants : la gagnante du voyage pour la Lune, le gagnant du week-end à bord d'une station satellite, le gagnant du tour du monde en réacteur, le gagnant de la croisière dans l'Antarctique, le ga…*»

— « Battu à cause d'un cachet postal ! *Un cachet postal !* »

«… *regrettons que tous les vainqueurs ne soient pas parmi nous ce soir. Mais une surprise les attend.* » Le présentateur regarda sa montre. « *A cette minute précise, dans un millier de foyers, d'un bout à l'autre du pays… à cette SECONDE précise, un coup est frappé à la porte d'un loyal ami du Savon Voie Lactée…*»

Un coup fut frappé à *notre* porte.

Je sautai sur mes pieds tandis que Papa allait ouvrir à trois hommes, une caisse énorme et un petit télégraphiste qui murmurait quelque chose où il était question du Savon Voie Lactée. « C'est ici qu'habite Clifford Russell ? »

— « Oui », répondit Papa.

— « Signez là. »

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Il y a seulement écrit « HAUT » et « BAS ». Où vous voulez qu'on dépose le colis ? »

Je signai, je ne sais trop comment, le récépissé que Papa me tendait. La caisse installée au salon et les livreurs repartis, je me munis d'un marteau et d'un ciseau à froid. L'objet avait tout du cercueil – et un cercueil aurait parfaitement fait mon affaire dans l'état où je me trouvais. ! J'enlevai le couvercle. Le tapis du salon se retrouva vite couvert d'une masse de papier d'emballage. Enfin, je dégageai le contenu du coffre.

C'était une tenue de l'espace.

Pas une de ces combinaisons modernes… non ! Un modèle démodé provenant des surplus : du dixième au centième prix, les heureux gagnants du concours se voyaient attribuer un vidoscaphe.

Mais c'en était un vrai, construit par Goodyear, avec un bloc respiratoire York et l'équipement auxiliaire signé General Electric. Le manuel d'instructions d'entretien et le carnet d'utilisation y étaient joints : ma combinaison avait plus de huit cents heures d'espace à son compte, elle avait servi lors de l'assemblage de la seconde station satellite.

Mon moral avait regrimpé. Ce n'était ni un simulacre ni un jouet. Je n'avais jamais été dans le vide mais cette combinaison, elle, y avait été. Et, un jour, ce serait à mon tour ! J'apprendrais à m'en servir. Je la porterais sur la surface nue de la Lune.

— « Dis donc, Kip, si tu rangeais cela dans ton atelier ? » suggéra Papa.

— « Ce n'est pas si urgent », intervint Maman. « Veux-tu l'essayer, Clifford ? »

Si je voulais… Nous passâmes un compromis, Papa et moi : nous transportâmes la caisse et les papiers d'emballage dans la grange. Quand nous en revînmes, un reporter et un photographe du *Clairon* étaient arrivés : le journal avait su avant moi que j'avais gagné, ce qui ne me plut guère. Ils voulaient des photos. Si cela leur faisait plaisir, je n'y voyais aucun inconvénient.

J'attrapai une suée à enfiler ma panoplie : s'habiller dans un hamac est une aimable plaisanterie en comparaison.

— « Attends, mon gars », dit le photographe. « J'ai vu au Terrain de Wright comment on endosse cela. Tu veux un conseil ? »

— « Hein ? Non. Enfin… Si… dites-moi…»

— « Tu rentres dedans comme un esquimau dans son kayak. Et puis tu plies ton bras droit pour le glisser dans…»

Comme cela, il me fut très facile d'ouvrir en grand la fente de

pénétration et de m'asseoir, bien que je me disloquasse presque l'épaule. Il y avait des pattes de réglage qui s'adaptaient à la taille du porteur, mais nous ne nous en occupâmes pas. Le photographe me tassa, boucla la fermeture à glissière, m'aida à me mettre sur pied et vissa le casque. Il n'y avait pas de bouteille d'air et je dus me satisfaire du peu d'atmosphère enfermée avec moi. De quoi respirer trois fois. Mais j'eus la preuve que ma combinaison avait vraiment servi : elle sentait la vieille chaussette et je fus bien aise de me débarrasser du casque.

Ce qui ne m'empêchait nullement de me sentir heureux comme un roi avec ce costume. J'avais l'air d'un véritable homme de l'espace.

Les journalistes prirent congé et nous allâmes au lit, laissant le vidoscaphe au salon.

Sur le coup de minuit, je me levai, redescendit sur la pointe des pieds et l'essayai une nouvelle fois.

Le lendemain, à mon arrivée au drugstore, Mr. Charton fit preuve de la plus grande diplomatie en m'assurant qu'il aimerait beaucoup que je lui fasse voir ma tenue lorsque j'aurais un moment. Toute la ville était au courant et ma photo s'étalait en première du *Clairon*, entre le compte rendu de l'ascension du Pikes Peak et la liste des accidents survenus pendant les vacances. On faisait des gorges chaudes à propos de mon histoire, mais cela m'était bien égal. Je n'avais jamais vraiment *cru* que je gagnerais et je possédais maintenant une tenue de vide tout ce qu'il y a de plus authentique, ce qui n'était le cas d'aucun de mes camarades de classe.

Dans l'après-midi, papa vint m'apporter une lettre recommandée. Elle venait du Savon Voie Lactée et contenait un titre de propriété pour une tenue de l'espace, originellement matériel de l'Armée de l'Air Américaine, coefficient de pression : tant – numéro de série : tant. La lettre commençait par des félicitations et des remerciements, mais le dernier paragraphe donnait matière à réflexion. Qu'on en juge :

« *Nous réalisons parfaitement* », écrivait le Savon, « *que vous n'aurez peut-être pas immédiatement l'occasion d'utiliser le lot que vous avez remporté. Aussi, comme il est stipulé à l'article 4, alinéa b du règlement, nous sommes disposés à vous le racheter pour la somme de cinq cents dollars (500 $) comptant. Pour bénéficier de cette disposition il vous suffira d'expédier votre combinaison étanche à la Compagnie Goodyear (Service « Récupération du Matériel »), Akron (Ohio), le 15 septembre au plus tard.*

Le Savon Voie Lactée espère que vous êtes aussi satisfait d'avoir participé à son Grand Concours que notre Société est heureuse de vous savoir au nombre de ses gagnants et espère que vous ne vous dessaisirez pas de votre récompense avant d'avoir participé au programme spécial du

Savon Voie Lactée qu'organise votre émetteur local de télévision. Un cachet de cinquante dollars (50 $) vous sera remis lors de votre passage sur l'écran. Le directeur de la station entrera en contact avec vous à ce propos. Nous serions heureux de vous avoir parmi nos invités. »

Bons baisers et à bientôt de la part de Voie Lactée, Le-Savon-Aussi-Pur-Que-Le-Ciel !

Papa me rendit cette missive après l'avoir lue.

— « Je pense que je le ferai », murmurai-je.

— « Tu ne risques rien. La télévision ne laisse pas de cicatrices. »

— « Oh ! ce n'était pas cela que je voulais dire. C'est sûrement une façon pratique de faire un peu d'argent. Non, je pensais à autre chose : je crois que je devrais vraiment accepter leur offre de rachat. »

J'aurais dû me sentir joyeux. Il me fallait en effet de l'argent alors qu'une combinaison anti-vide m'était aussi utile qu'un grand orgue à un cochon d'Inde. Cinq cents dollars ! L'idée ne m'était jamais venue que je pourrais être un jour à la tête d'une telle somme.

— « Mon garçon, une phrase qui commence par : « Je devrais vraiment » est a priori suspecte. Cela signifie que tu n'as pas analysé tes raisons. »

— « Mais, Papa, cinq cents dollars, cela représente presque les frais d'école d'un semestre ! »

— « Rien à voir avec la question ! Découvre ce que tu as envie de faire… et fais-le. Il ne faut jamais dire que l'on va faire une chose dont on n'a pas envie. Réfléchis à cela. Bonne nuit. »

Je réfléchis et conclus qu'il était stupide de brûler ses ponts avant d'avoir passé dessus. La combinaison m'appartenait jusqu'à la mi-septembre. Même si je me décidais à accomplir la seule chose sensée. D'ici là, d'ailleurs, j'en serais peut-être fatigué.

Mais je ne m'en fatiguai pas. Un vidoscaphe, c'est une merveilleuse mécanique, une véritable station de l'espace miniature. Casque chromé, corps constitué par un mélange de silicone, d'amiante et de fibre de verre, rigide – sauf aux jointures qui étaient à « volume constant ». Chaque fois qu'on pliait un doigt ou un genou, un système de compensation à soufflets, protégé par des plaques de dural, jouait aussitôt. Sans ce dispositif, l'homme aurait été incapable de se mouvoir, la pression interne pouvant en effet atteindre plusieurs tonnes. La ceinture (fibre de verre) était bordée de mousquetons prévus pour accrocher les outils ; il y avait des poches à fermeture à glissière pour abriter les batteries, par exemple, et, dans le dos un sac (d'ailleurs vide) destiné à recevoir les bouteilles d'air.

Le casque, monté sur l'empiècement scapulaire, hérissé de boutons de commande, était quelque chose de monstrueux ; il contenait : un réservoir d'eau potable, des distributeurs de pilules alimentaires (six de chaque côté), un levier de menton (à droite) pour

brancher alternativement la radio sur *émission* et *réception*, un autre (à gauche) pour régler l'arrivée d'air, un polarisateur automatique pour la lentille centrale, un emplacement pour les circuits de radio (à l'arrière). Les signes portés sur les cadrans de contrôle étaient inversés, car la lecture se faisait sur un miroir disposé devant le front du porteur à 35 centimètres de ses yeux.

A l'extérieur, il y avait deux projecteurs frontaux et deux antennes, une pour les émissions de grande distance, l'autre pour les émissions de faible portée ; celle-ci, blindée, était directionnelle ; il suffisait de se tourner vers le point avec lequel on voulait entrer en contact.

Le casque semble aussi bourré que le sac d'une jolie femme. Mais tout est si bien étudié que votre tête ne touche rien, sauf si vous remuez volontairement le menton ou le cou pour manœuvrer les divers contrôles. Si la combinaison évoquait une voiture de luxe, le casque, lui, faisait penser à une montre suisse.

Evidemment, les bouteilles d'air manquaient. De même que la radio (je ne tiens pas compte des antennes incorporées), le radar normal, le radar auxiliaire d'échos et les outils. Le manuel contenait la liste de tous les articles prévus. Je décidai de compléter mon vidoscaphe. Première étape, je le passai à l'eau de javel pour le débarrasser de cette odeur de renfermé. Après quoi, je me penchai sur le système de conditionnement. Bonne idée d'avoir joint le manuel à l'envoi : la plupart de mes idées sur les tenues de vide étaient fausses.

C'est fou ce que j'ai appris de choses ! Tenez, l'oxygène, par exemple… Savez-vous combien il en faut à un homme ? Un litre et demi par jour. Dans une station spatiale où la pesanteur est nulle – sur la Lune où une masse de trois kilos ne pèse qu'un demi-kilo, on peut avoir une provision d'air d'un mois. Mais, dans un vidoscaphe… zéro pour la question !

Et la température ! Les gens vous parlent encore du « froid mortel de l'espace ». Si le vide était froid, comment le café resterait-il bouillant dans une bouteille thermos ? En réalité, le corps dégage de la chaleur et le problème qui se pose est d'évacuer cette chaleur – de refroidir le monsieur qui se balade en tenue de vide. De l'empêcher de subir le sort du homard dans la marmite. Comment ? Une faible partie de la chaleur s'irradie ; mais surtout on utilise des dispositifs de brassage de l'air intérieur pour favoriser l'évaporation. En attendant qu'on trouve le moyen de régénérer l'air usé comme dans les astronefs, on s'arrange pour que l'atmosphère viciée soit propulsée de la combinaison. Il y a des valves pour cela.

Les problèmes sont innombrables. On peut périr par asphyxie – être empoisonné par un excès d'oxygène ou d'oxyde de carbone – mourir d'embolie s'il se forme des bulles d'azote dans le sang (c'est la

raison pour laquelle l'hélium remplace l'azote dans le mélange de gaz respiratoire) ou être déshydraté à mort.

Le scaphandre, planté devant moi tandis que je m'instruisais de la sorte, m'affirmait par sa seule présence que tous ces problèmes avaient été résolus. Je savais qu'avec des bouteilles d'air, encombrantes et lourdes (30 kilos chacune), un homme avait de quoi respirer pendant huit heures. Une cellule photo-électrique en communication avec le lobe de l'oreille servait de sonnette d'alarme. La raréfaction de l'oxygène provoque une modification de la couleur du sang : la cellule détectait cette modification que traduisait un galvanomètre. Quand l'aiguille atteignait le secteur dangereux du cadran, on pouvait faire ses prières.

Je réussis à trouver d'occasion des bouteilles étanches. Le vendeur ne fut pas du tout content devant mon insistance à exiger un essai de pression. De retour à la maison, je gonflai mon vidoscaphe à la pompe à vélo. Le lendemain, Oscar (c'était ainsi que j'avais baptisé mon vidoscaphe) était plat comme une limande. Pendant des jours et des jours, je travaillai la question, me procurai de nouvelles pièces de mousse au silicone, écrivis à Goodyear pour qu'il m'envoie du matériel. Je suai sang et eau mais ce fut finalement la victoire : Oscar devint d'une étanchéité absolue. Je fis des bassesses pour obtenir de l'oxygène et de l'hélium. Puis j'essayai Oscar…

Avec ces bouteilles accrochées aux épaules, je pesais plus de deux fois mon propre poids.

Revêtez une tenue de pécheur de truites, bottes, cuissardes, etc. Par là-dessus, enfilez un pardessus. Mettez-vous des gants de boxe aux poings et flanquez-vous un seau renversé sur la tête. Puis faites-vous installer deux sacs de ciment sur les épaules : vous aurez une idée de ce que peut donner le port d'une tenue de vide sous la pesanteur terrestre !

Je vacillai, m'accrochai à mon établi. Mais je tins bon. Au bout de dix minutes, cela allait déjà mieux. Au bout d'une demi-heure, j'avais l'impression d'avoir porté cette combinaison toute ma vie.

Essai du polarisateur : je pouvais regarder le soleil en face. Essai du conditionnement d'air, du thermostat, du réchauffeur. Essai de tout ce à quoi je pouvais penser, y compris l'immersion (à demi volontaire, d'accord !) dans un ruisseau, ce qui me permit de vérifier que mon armure était à l'épreuve aussi bien de l'eau que des chocs impromptus (il y avait de grosses pierres dans le ruisseau !).

Après trois heures de ce sport, je rangeai Oscar. « Tu es un as, Oscar », dis-je à mon vidoscaphe en lui tapotant l'épaule. « On va voir du pays, toi et moi, tu sais ! »

Quand bien même on m'aurait proposé cinq mille dollars…

j'aimais mieux Oscar.

En même temps qu'Oscar subissait ses tests d'étanchéité et de pression, je m'occupai de ses circuits électrique et électronique. Le manuel donnait des schémas de montage à transistors. J'eus toutes les peines du monde à trouver le cristal faisant office d'oscillateur à fréquence variable. Mais au bout du compte et après pas mal de migraines, mon émetteur-récepteur fonctionnait. Certes, comme la combinaison elle-même, le poste était d'un modèle périmé et il m'était revenu à un prix ridiculement bas. Mais qu'importait, pourvu que ma tenue de vide fût totalement fonctionnelle. Pour qu'Oscar fût en état de marche, j'aurais allègrement vendu mon âme au diable ! Je poussai le raffinement jusqu'à réaliser les montages en double exemplaire (il y avait deux antennes, deux projecteurs frontaux, un double jeu de commandes dans le cas où une panne se produirait : il n'y a pas de poste de réparations dans l'espace !).

De son côté, Mr. Charton insista pour m'approvisionner en produits pharmaceutiques : maltose, dextrose, comprimés aminés, vitamines, dexedrine, dramamine, aspirine, antibiotiques, antihistamine, codéine, sulfamides… bref, presque toutes les pilules qui permettent à un homme de sortir sain et sauf d'une situation où il risque de laisser sa peau furent stockées à l'intérieur d'Oscar.

L'été touchait à son terme et il me fallut sortir de mon rêve éveillé : je n'avais encore rien décidé. Continuerais-je mes études (et comment ?) ou les laisserais-je tomber ? Mes économies étaient insuffisantes. Si j'avais eu des frais de poste pour envoyer mes slogans, mon cachet à la télévision m'avait largement remboursé et je n'avais pas détourné un sou de cette somme pour payer des glaces aux filles. La mise au point d'Oscar m'avait coûté surtout de la sueur et des coups de tournevis. Sept dollars sur chaque billet de dix avaient pris la direction de la boîte à sous.

Mais ce n'était pas encore assez pour le collège. Je dus me faire une raison : il m'était indispensable de revendre Oscar pour payer mon premier semestre. Ce qui d'ailleurs ne réglait pas la question du second. Valait-il la peine de m'inscrire pour être forcé d'abandonner après Noël ? N'était-il pas plus astucieux d'attendre un an et de me familiariser pendant ce temps-là avec la pelle et la pioche ?

Je ne savais vraiment que décider.

Les petites choses, elles aussi, marchaient de travers. Cette histoire d'émission de télévision n'avait eu qu'un seul avantage : me procurer les cinquante dollars. En dehors de ça… Porter un vidoscaphe dans un studio est ridicule et le présentateur avait fait tout son possible pour déchaîner le rire à mes dépens. Cognant du doigt contre mon casque et me demandant si j'étais toujours là, par

exemple. Extrêmement drôle ! Il s'était enquis de la raison pour laquelle j'avais envie d'une combinaison anti-V et, tandis que j'essayais de m'expliquer, il avait coupé le son et fait passer un pré-enregistrement plein d'idioties à propos de pirates de l'espace et de soucoupes volantes. La moitié de la ville fut persuadée que j'avais proféré ces inepties.

Les choses auraient été supportables s'il n'y avait eu Quiggle le Crack. On ne l'avait pas vu de tout l'été et si ça se trouve, il était alors en prison ! Mais le lendemain de mon émission, le voilà qui rapplique au drugstore, s'installe devant le comptoir, me dévisage et me lance un profond soupir : « Ce serait-il pas toi, le fameux pirate de l'espace et l'illustre vedette de la T.V. ? Bon Dieu ! Tu veux pas me donner un autographe ? J'ai encore jamais vu un corsaire du vide en chair et en os ! »

— « Qu'est-ce que tu prends, Crack ? Si tu ne consommes pas, il faut laisser la place aux autres clients. »

— « Eh bien, ce sera un chocolat malté, Amiral. Sans savon, hein ! »

C'est qu'il a de l'esprit, Quiggle le Crack ! Et il tient à ce que cela se sache !

Je passai dans l'arrière-boutique et lorsque je réapparus, mon énergumène m'accueillit en s'exclamant à haute et intelligible voix :

— « Je ne me trompe pas ! C'est bien l'Amiral Comète, la Terreur de la Voie Lactée ! Où est votre désintégrateur, Amiral ? Ne craignez-vous pas que l'Empereur de la Galaxie ne vous oblige à rester à l'école après la sortie pour vous apprendre à vous promener comme ça ? *Youk-hi-ki, Youk-hi-ki Youkiti-yak !* »

Deux jeunes filles accoudées au bar s'esclaffèrent.

— « Ecrase », fis-je sèchement. « Il fait trop chaud. »

— « C'est pour ça que tu ne portes pas ton sous-vêtement de caoutchouc ? »

Les filles ricanèrent de plus belle. Crack se rengorgea et reprit :

« Petit gars, puisque tu as cet habit de clown, pourquoi ne pas en profiter ? T'as qu'à passer une annonce dans le *Clairon*… « *Possède vidoscaphe – Cherche voyage.* » A moins que tu ne le vendes comme épouvantail à moineaux. »

Les deux souris pouffaient. Je comptai jusqu'à dix. Recommençai en espagnol. Puis en latin. Enfin, je pus parler. D'une voix rauque :

— « Qu'est-ce que ce sera, Crack, après le chocolat ? »

— « Comme d'habitude. Et que ça saute, hein ! J'ai un rancard sur Mars ! »

Mr. Charton quitta le comptoir, s'assit sur un tabouret et commanda une limonade. Je le servis, ce qui endigua le déchaînement d'humour de Crack et lui sauva probablement la vie.

Quand nous nous retrouvâmes en tête à tête, mon patron me dit d'une voix douce :

— « Kip, si l'on doit respecter la vie, cela ne signifie pas qu'il faille respecter les erreurs manifestes de la Nature. »

— « Pardon ? »

— « Inutile de servir Quiggle à l'avenir ; je ne veux plus de sa clientèle. »

— « Oh ! Cela ne fait rien. Il est inoffensif. »

— « Je me demande précisément si lui et ses pareils sont inoffensifs… Jusqu'à quel point ces crétins jacasseurs, ces bouffons à la tête vide ne retardent-ils pas la civilisation ? Allez ! Rentre chez toi puisque tu veux partir de bonne heure demain matin. »

J'étais en effet invité à passer le congé de la Fête du Travail[3] chez un copain à la campagne et j'avoue que je ne me fis prier que pour le principe. Sur le trajet du retour, je méditai profondément.

Le jeu était fini. Il fallait rendre mes billes. Tout le monde en ville, jusqu'aux doux abrutis, savait que je n'avais aucune raison valable pour conserver ce vidoscaphe. Certes, je me moquais de l'opinion de Crack comme de ma première bambinette, mais le fait était là : je n'avais aucun besoin d'une tenue anti-V. Et j'avais besoin d'argent. Même si je ne pouvais m'inscrire ni à Stanford ni au M.I.T., ni à Carnegie (Reusselaer et Cal Tech m'avaient déjà averti, le premier par une circulaire, l'autre par une lettre polie, qu'ils étaient bien navrés de ne pouvoir retenir ma candidature qui… que… dont…), il me restait l'Université d'Etat. Ce n'était pas un établissement de tout premier ordre, mais je n'étais pas non plus un étudiant de premier ordre. Et j'avais appris que la réussite tient davantage à l'étudiant qu'à l'établissement.

Maman était au lit et Papa plongé dans un bouquin. Après leur avoir dit bonsoir, je me dirigeai vers la grange avec la ferme intention de démonter le bloc radio d'Oscar et de ranger celui-ci dans sa caisse pour l'expédier en colis express. Quand je reviendrais du week-end, il serait parti. Du boulot net et sans bavures.

Oscar pendait à son râtelier. J'eus l'impression qu'il souriait pour m'accueillir. Stupide ! Je lui tapotai l'épaule : « Eh bien, bonhomme, tu as été un chouette copain. Ça m'a fait plaisir de te connaître. Espérons qu'on se retrouvera sur la Lune un de ces jours. »

Mais Oscar n'irait jamais sur la Lune. Il allait partir pour Akron, dans l'Ohio. Pour la Récupération. On dévisserait tout ce qui pourrait encore servir et on flanquerait le reste au dépotoir.

J'avais la bouche sèche.

(« C'est parfait, mon pote », répondit Oscar.)

Vous vous rendez compte ? Je devenais complètement timbré ! Il fallait que je prenne garde à ne pas laisser mon imagination se

dévergonder trop. Je cessai de peloter mon scaphandre, tirai la caisse, m'emparai d'une pince pendant à la ceinture réglementaire et commençai à déboulonner les bouteilles d'air.

Et m'arrêtai.

Toutes deux étaient pleines, l'une d'oxygène, l'autre d'hélium. Cela m'avait coûté chérot, mais je voulais, une fois au moins, goûter au mélange de l'homme de l'espace.

Les batteries étaient chargées, les générateurs portatifs prêts à fonctionner.

— « Oscar », dis-je à mi-voix, « Oscar, on va faire une dernière balade ensemble. Ça te va ? »

(« Au poil ! »)

Ce fut une répétition générale : eau dans le réservoir, pilules dans le distributeur de casque, trousse de premier secours à l'intérieur, recharges à l'épreuve du vide (j'espérais qu'elles l'étaient) dans la poche extérieure. Tous les outils à la ceinture, chacun attaché avec une longueur de fil pour qu'ils ne dérivent pas en chute libre… Le grand jeu, quoi !

Puis je branchai l'émetteur (qui aurait fait pousser des cris d'orfraie à la Commission Fédérale des Communications si elle en avait eu connaissance) : un poste bricolé, modifié, synchronisé avec un circuit d'écho qui répondait automatiquement quand on appelait, un machin que j'avais fabriqué avec un vieux magnétophone, cru 1950.

Cela fait, je me glissai à l'intérieur d'Oscar et bouclai tout.

— « C'est étanche ? »

(« C'est étanche ! »)

Un coup d'œil aux reflets des cadrans, à l'indicateur de coloration sanguine… Je réduisis la pression (j'étais pratiquement au niveau de la mer et ne risquais pas de manquer d'oxygène ; au contraire, il fallait faire attention à ne pas m'hyperoxygéner).

Nous partîmes après que j'eus fixé un mot à la porte de la cuisine pour avertir mes parents que je me lèverais tôt et prendrais le premier car.

En route ! Oscar et moi coupâmes par le ruisseau pour gagner la prairie ; à présent, j'avais le pied aussi sûr que celui d'un chamois.

Je déclenchai mon walkie-talkie, revu et corrigé : «… Allô… Ici Libellule, Libellule appelle Tom-Pouce… A vous, Tom-Pouce. Je passe sur réception. »

Au bout de quelques secondes, ma voix enregistrée me revint : «… *Ici Libellule. Libellule appelle Tom-Pouce. A vous, Tom-Pouce. Je passe sur réception.* »

Je modifiai l'orientation de ma directionnelle et fis un nouvel essai. Un moment, je m'amusai à appeler Tom-Pouce, jouant au gars en mission d'exploration sur Vénus. Le gars qui doit rester en contact

avec sa base parce que le terrain est inconnu et l'atmosphère irrespirable. Tout marchait comme sur des roulettes. J'aurais parfaitement pu me trouver *vraiment* sur Vénus !

Vers le sud, deux taches lumineuses scintillèrent dans le ciel. Des avions, sans doute. Peut-être des hélicoptères. Le genre de truc qui fait déclarer aux gens qu'ils ont vu des « soucoupes volantes ». J'observai, grimpé sur une petite hauteur, et appelai Tom-Pouce. Tom-Pouce répondit et je coupai. Cet espèce d'imbécile de circuit qui ne savait que répéter toutes mes paroles commençait à me casser les pieds.

Alors mes écouteurs vibrèrent :

« Tom-Pouce à Libellule. Répondez, Libellule. »

Je restai interloqué. Ça alors, c'était un choc. On m'avait sûrement repéré. Ou bien non, c'était un radioamateur qui m'avait capté.

— « Ici Libellule. Je vous entends. Où êtes-vous ? »

Le circuit d'écho, répéta fidèlement ma question. Puis l'autre voix, stridente, éclata : « *Ici Tom-Pouce ! Guidez-moi.* »

C'était absurde ; néanmoins je me surpris à dire : « Libellule à Tom-Pouce. Placez-vous sur fréquence directionnelle un centimètre. Ne cessez pas d'émettre. »

Mon antenne frontale oscilla.

« Libellule ! Je vous entends. Contrôle : un – deux – trois – quatre – cinq – six – sept…»

— « Vous êtes plein sud par rapport à moi. Sous un angle de quarante degrés environ. Tom-Pouce, identifiez-vous. »

Ce devait être une de ces lumières. Impossible que ce fût autre chose. Mais je n'eus pas le temps de réfléchir plus avant. Un astronef atterrit presque sur moi.

4

JE dis un « astronef » : pas une « fusée ». Le seul bruit produit par l'engin fut un souffle feutré et il n'y eut aucun jet de flamme. Il semblait n'avoir besoin que d'amour et d'eau fraîche !

Mais j'étais trop occupé à éviter d'être transformé en purée pour me soucier des détails. Mon vidoscaphe, ce n'était pas précisément ce qui convenait le mieux pour piquer un cent mètres ! Le spationef se posa à l'endroit exact où je m'étais trouvé quelques instants plus tôt.

Un second engin atterrit à son tour comme une porte s'ouvrait dans le flanc du premier, laissant filtrer un jet de lumière ; deux silhouettes bondirent. Au pas de course. L'une avait une allure féline, l'autre se mouvait lentement et avec gaucherie, gênée dans sa marche par un vidoscaphe. Bon Dieu, ce qu'un type peut avoir l'air noix dans un vidoscaphe ! Il ne faisait pas plus d'un mètre cinquante et on aurait dit un bonhomme en pain d'épice.

L'ennui, avec les tenues anti-V, c'est que votre angle de vision est limité. Pendant que j'observais ces deux-là, je ne vis pas que l'autre astronef s'ouvrait.

La première créature s'arrêta, attendant que son compagnon en scaphandre la rejoignît – et brusquement, elle s'écroula en poussant un drôle de soupir, une sorte de « couic ».

Un cri de douleur, cela se reconnaît. Je me précipitai au petit trot, me penchai sur le blessé pour essayer de me rendre compte de ses ennuis en braquant sur le sol le faisceau de mon projecteur de casque.

Un monstre à tête d'insecte, sorti d'un roman de science-fiction !

Il n'avait d'ailleurs pas une tête d'insecte, mais telle fut ma première impression. C'était absolument incroyable et, n'était ma tenue, je me serais pincé le bras.

Un esprit sans idée préconçue (ce qui n'était nullement le cas du mien) aurait admis que ce monstre était assez mignon : petit (la moitié de ma taille, au plus), une silhouette aux courbes gracieuses ; pas

comme une fille : plutôt comme un léopard. Quoiqu'il n'eût aucun rapport avec un léopard. Impossible de discerner sa forme : celle-ci ne se référait à rien qui me fût familier.

Mais la créature était blessée, c'était visible. Elle tremblait comme un lièvre apeuré. Ses yeux immenses étaient grands ouverts, mais glauques, brouillés comme si une membrane laiteuse les recouvrait. Quant à ce qui devait correspondre à sa bouche… Je ne pus poursuivre mon examen plus avant. Quelque chose me frappa dans le dos. Juste entre mes deux bouteilles.

Je revins à moi sur un plancher nu, fixant un plafond. Il me fallut quelque temps pour me rappeler ce qui s'était passé. Alors, j'écartai ce souvenir : c'était d'une telle stupidité ! J'étais allé faire un tour avec Oscar… un astronef avait atterri… un monstre aux yeux protub…

Je me mis brusquement sur mon séant : Oscar avait disparu ! Une voix joyeuse retentit. « Salut, là-bas ! »

Ma tête pivota sur mes épaules. Assis, le dos au mur, il y avait un môme d'une dizaine d'années. Je corrigeai in petto : *une* môme. Il est rare en effet de voir des garçons bercer dans leurs bras des poupées en chiffon. On peut facilement se tromper sur le sexe d'une gosse de cet âge – surtout qu'elle était vêtue d'une chemisette, d'un short et de souliers de tennis sales. S'il n'y avait pas eu cette poupée…

— « Salut toi-même », répondis-je. « Qu'est-ce qu'on fiche ici ? »

— « Moi, je survis. Toi, je n'en sais rien. »

— « Quoi ? »

— « Je survis. J'inspire et j'expire ; je maintiens mes forces. Il n'y a pas autre chose à faire tant qu'ils nous tiennent bouclés. »

Je regardai autour de moi. La pièce faisait dans les trois mètres de large, était encerclée par quatre murs et ne renfermait rien de plus que nous deux.

— « Qui nous a bouclés ? »

— « Eux… les Pirates de l'Espace… Et *lui*. »

— « Pirates de l'Espace ? Ne fais pas l'idiote ! »

La môme haussa les épaules. « C'est comme cela que je les appelle. Seulement, si tu tiens à survivre, je te conseille de ne pas dire que ce sont des idioties. C'est toi, *Libellule ?* »

— « Tu m'as l'air d'une drôle de libellule, toi ! Des Pirates de l'Espace ! Mon œil ! » J'étais mal à l'aise, l'esprit fumeux, et cette plaisanterie n'était pas faite pour me remettre d'aplomb. Où était Oscar ? Et *moi*, où étais-je donc ?

— « Je ne te parle pas d'insecte ! Libellule… à la radio… C'est moi qui suis Tom-Pouce. »

Kip, mon vieux, me dis-je, tu vas aller sans te presser jusqu'au

premier hôpital. Lorsqu'un poste qu'on a bricolé soi-même prend l'apparence d'une petite fille qui serre une poupée sur sa poitrine, c'est qu'on est complètement dessoudé. Enveloppements humides, tranquillisants, pas d'énervement… Tous tes fusibles ont sauté !

— « Tu es Tom-Pouce ? »

— « C'est comme cela qu'on m'appelle, mais je m'en moque éperdument. Tu comprends, quand j'ai entendu « *Libellule appelle Tom-Pouce* », j'ai cru que Papa savait dans quel pétrin je m'étais fourrée et qu'il avait alerté des gens pour m'aider à atterrir. Seulement si tu n'es pas Libellule, tu ne dois pas être au courant. Qui es-tu ? »

— « Attends un peu ! Je suis Libellule. C'est-à-dire que c'est mon indicatif. En réalité, je me nomme Clifford Russell. Tu peux m'appeler Kip. »

— « Bonjour, Kip », fit-elle poliment.

— « Bonjour, Tom-Pouce. Euh… es-tu un garçon ou une fille ? »

Elle me regarda avec écœurement :

— « Je te ferai regretter cette question ! Je sais bien que je suis petite pour mon âge : n'empêche que j'ai 11 ans. Presque 12. Et dans cinq ans, tu verras comment je serai ! Tu me supplieras de t'accorder toutes les danses ! »

Actuellement, ma cavalière ressemblait plutôt à un tabouret de cuisine ! Mais le moment était mal choisi pour se lancer dans une discussion futile.

— « Excuse-moi, Tom-Pouce. Je suis encore dans le cirage. Tu prétends t'être trouvée dans le premier astronef ? »

Elle prit de nouveau son air offensé :

— « C'était moi qui le pilotais…»

Des sédatifs tous les soirs… et une cure psychanalytique prolongée. Quand même… à mon âge !

— « Tu… tu le pilotais ? »

— « Tu ne penses pas que c'était Maman Bidule, peut-être ? Les commandes ne sont pas prévues pour elle. Elle était roulée en boule sur mes genoux et elle m'indiquait les manœuvres à accomplir. Et si tu crois que c'est de la petite bière quand on n'a jamais conduit qu'un petit Cessna de quatre sous en double commande avec le paternel et qu'on n'a jamais – tu entends ? *jamais* – effectué le moindre atterrissage… Essaie de te rendre compte ! N'empêche que je m'en suis rudement bien tirée. D'autant plus que tes instructions manquaient de précision. Mais qu'ont-ils bien pu faire de Maman Bidule ? »

— « Qu'est-ce que tu dis ? »

— « Seigneur ! Tu ne la connais pas ? »

— « Une minute, Tom-Pouce. Nous ne sommes pas sur la même longueur d'ondes. Libellule, c'est moi, d'accord ! Et c'est bien moi qui t'ai guidée : et si tu crois que c'était facile… une voix venue de nulle

part qui te demande des instructions pour atterrir ! Essaie à ton tour de te mettre à ma place. Bref, un astronef fait contact – puis un second – le premier s'ouvre, quelqu'un en tenue de vide en sort…»

— « C'était moi. »

— « Et puis quelque chose d'autre l'imite. »

— « C'était Maman Bidule. »

— « En tout cas, elle n'est pas allée bien loin : elle s'est affaissée avec un petit piaillement. Je me suis approché et, au même moment, j'ai été frappé. Je n'ai pas d'autre souvenir jusqu'au moment où je t'ai vue. »

Fallait-il lui dire aussi le reste ? Entre autres qu'elle devait être un rêve inspiré par la morphine puisque, selon toute probabilité, je devais me trouver à l'hôpital.

Tom-Pouce dodelina du chef d'un air dubitatif.

— « Ils ont tiré sur toi à la charge minima. Sinon tu ne serais pas ici. Bon : ils t'ont pris, ils m'ont pris et ont très probablement pris Maman Bidule aussi. Mon Dieu ! Pourvu qu'ils ne lui aient pas fait de mal ! »

— « A la voir, elle semblait agonir. »

— « Agoniser », corrigea-t-elle. « Ce n'est pas la même chose. Mais j'en doute : elle est follement coriace – et ils ne la tueront que si elle tente de s'évader. Après tout, c'est vivante qu'elle leur est utile. »

— « Pourquoi ? Et pourquoi l'appelles-tu Maman Bidule ? »

— « Une question à la fois, Kip. C'est Maman Bidule parce que… eh bien parce que c'est comme ça, voilà tout ! Tu comprendras quand tu la verras. Pourquoi ne la tueront-ils pas ? Parce qu'elle a plus de valeur comme otage que comme cadavre. C'est d'ailleurs pour la même raison que je suis encore en vie, bien que je sois infiniment moins importante qu'elle. Si jamais je devenais encombrante, ils m'effaceraient sans sourciller. Pareil pour toi. Enfin, elle était vivante quand tu l'as vue : donc il paraît logique de penser qu'elle est de nouveau prisonnière. Peut-être est-elle dans la pièce voisine ! Je me sens rudement soulagée. »

Elle avait de la veine !

— « Bon. Mais où sommes-nous, Tom-Pouce ? »

Elle jeta un coup d'œil à sa montre (une montre Mickey Mouse), fronça les sourcils :

— « A mi-chemin de la Lune, j'ai l'impression. »

— « QUOI ? »

— « Oh ! bien sûr, je n'en suis pas absolument certaine, mais le plus vraisemblable, c'est qu'ils rallient leur base la plus proche. Celle d'où nous avons fichu le camp, Maman Bidule et moi. »

— « Tu prétends que nous sommes à bord de cet astronef ? »

— « Celui que j'ai volé ou l'autre. Où te croyais-tu donc, Kip ?

Où penses-tu que tu pourrais te trouver, sinon là ? »

— « Dans un hôpital psychiatrique. »

Elle écarquilla les yeux, grimaça un sourire.

— « Dis donc, Kip, tu n'as pas perdu à ce point le sens de la réalité ? »

— « Je ne sais plus où j'en suis. Les Pirates de l'Espace… La Mère Bidule…»

Elle plissa le front et se mordit le pouce :

— « Evidemment, ce doit être assez troublant. Crois à tes yeux et à tes oreilles. Moi, je t'assure, j'ai un sens aigu de la réalité. C'est que, vois-tu, je suis un génie. »

C'était l'énoncé d'un fait, pas une fanfaronnade, et je me sentais enclin à la croire sur parole, cette gamine maigrichonne qui tenait une poupée de chiffon sur son cœur.

Mais cela ne menait pas très loin.

« Des pirates… ouais », poursuivit-elle. « Enfin, appelle-les comme tu voudras. Ce qu'ils font, c'est de la piraterie – et ils opèrent dans l'espace. Quant à Maman Bidule, attends de la connaître. »

— « Quel est son rôle dans cette histoire sans queue ni tête ? »

— « C'est difficile à expliquer. Il vaut mieux que ce soit elle qui te le dise. C'est un flic. Elle était sur leur piste…»

— « *Un flic ?* »

— « Je crains que ce terme ne soit, lui aussi, sémantiquement inadéquat. Maman Bidule sait ce que nous entendons par « flic » et je pense que c'est pour elle un concept troublant, sinon impensable. Mais comment appelles-tu quelqu'un qui traque les scélérats ? Un flic, non ? »

— « Oui… un flic. »

— « Nous sommes donc d'accord ! » Elle consulta de nouveau sa montre. « Bon. Pour le moment, il va falloir songer à se cramponner ferme. Dans quelques minutes, nous aurons atteint le point d'égale distance et un retournement, même si l'on est sanglé, est quelque chose d'assez déconcertant. »

Je savais par mes lectures ce qu'était un retournement. Mais ce n'était pour moi qu'une manœuvre théorique, je n'avais jamais entendu dire qu'un astronef l'eût exécutée.

Etais-je vraiment dans un astronef ? Le plancher, aussi massif qu'un bloc de béton, était d'une immobilité totale.

— « Je ne vois rien à quoi nous pourrions nous accrocher. »

— « Il n'y a pas grand-chose, en effet. Mais on pourrait essayer de se cramponner l'un à l'autre en se coinçant dans l'angle du mur. Il est assez aigu. Ne perdons pas de temps : il se peut que ma montre retarde. »

Nous nous accroupîmes dans l'encoignure à la manière des

alpinistes qui grimpent une cheminée, semelles contre plantes des pieds (car j'étais en chaussettes : mes chaussures devaient encore se trouver dans la grange !).

— « Pousse ferme, Kip, et prends appui sur le sol. »

J'obtempérai.

— « Comment sais-tu qu'ils vont opérer leur retournement ? » demandai-je.

— « Je me rappelle l'heure du départ, aussi je peux évaluer le temps nécessaire. Si la Lune est vraiment leur destination, comme c'est probable, si, d'autre part, le trajet s'accomplit sous une gravité de un G… ce qui doit être à peu près le cas puisque mon poids me semble normal. Pas toi ? »

Je réfléchis : « Si, je crois…»

— « Dans la mesure où ces conditions sont réalisées, le trajet doit durer presque exactement trois heures quinze et…» (un coup d'œil à sa montre) « le retournement peut se produire d'une minute à l'autre, maintenant. Tiens, qu'est-ce que je te disais ? »

Le plancher se mit à trépider – à tanguer – puis à piquer tandis que mes canaux semi-circulaires entamaient joyeusement une samba. Un vertige terrible. Puis je repris conscience : tout était rentré dans l'ordre.

— « Ça va ? » demanda Tom-Pouce.

Je parvins à accommoder ma vision.

— « Eh… on le dirait. »

— « Je n'aurais jamais osé aller aussi vite que ce pilote. Ce n'est pas vraiment douloureux à partir du moment où les yeux arrêtent de se croiser les bras. Maintenant, nous sommes fixés : nous nous dirigeons vers la Lune. Dans une heure trois quarts, nous serons arrivés à destination. »

J'étais toujours incrédule. « Dis donc, Tom-Pouce, tu connais un astronef capable d'atteindre la Lune à un G ? Et puis, d'abord, qu'est-ce que tu y faisais, sur la Lune ? Pourquoi as-tu volé un astronef ? »

Elle poussa un soupir.

— « Drôle d'oiseau, ce type, Madame de Pompadour », dit-elle à sa poupée. « Kip, comment veux-tu que je réponde à trois questions à la fois ? L'engin où nous nous trouvons est une soucoupe volante et…»

— «… Une *soucoupe !* Décidément, rien ne m'aura été épargné ! »

— « Ce n'est pas poli d'interrompre les gens. Appelle-la comme tu voudras : le terme n'a rien d'officiel. D'ailleurs, elle ressemble plutôt à une sorte de pain de seigle ; c'est un sphéroïde oblong, c'est-à-dire un solide défini par…»

— « Je sais ce que c'est qu'un sphéroïde oblong », aboyai-je. J'étais fatigué. Toutes ces histoires me tracassaient et je commençais à

trouver que les petites filles géniales devraient avoir la courtoisie de ne pas faire étalage de leur génie.

— « Pourquoi parles-tu avec cette brutalité ? » me demanda-t-elle, réprobatrice. « Je sais bien que tout le monde baptise « soucoupe volante » n'importe quoi, depuis les ballons-sondes jusqu'aux réverbères municipaux. Mais je considère, et je me base sur le principe du Rasoir d'Occam, que…»

— « Le rasoir de qui ? »

— « D'Occam. L'hypothèse ultime. Tu ne connais pas la logique formelle ? »

— « Beuh…»

— « Eh bien… Je pense que sur cinq cents soucoupes observées, une est un engin semblable à celui-ci. Quant à ce que je faisais sur la Lune…» Elle s'interrompit, puis sourit : « Je suis une catastrophe ambulante ! »

Je me gardai de la contredire.

« Il y a bien longtemps, quand Papa était un petit garçon, il a gagné un billet pour aller sur la Lune – c'était une sorte de concours idiot dans le genre de cette fameuse compétition organisée récemment par une marque de savon. Avec la différence qu'en ce temps-là on n'y allait pas encore vraiment, sur la Lune. Des années et des années plus tard, les billets ont été honorés. Mais maintenant, Papa a autre chose à faire qu'à se balader sur la Lune. Et je me suis débrouillée pour y aller à sa place. Quand je me mets quelque chose dans le crâne, je peux devenir une véritable calamité », ajouta-t-elle fièrement. « Un vrai talent. Papa dit que je n'ai aucun sens moral. »

— « Hum… et tu crois qu'il a raison ? »

— « Tu parles ! Lui, il me comprend. Tandis que Maman ne sait que lever les mains au ciel. J'ai été parfaitement insupportable pendant quinze jours jusqu'à ce que Papa dise : « Et puis, zut, qu'elle fiche le camp sur la Lune ! On pourra toucher l'assurance…» Et voilà ! »

— « Cela n'explique toujours pas ta présence ici. »

— « Oh ! j'ai fourré mon nez un peu partout. Je me suis occupée de trucs qui ne me regardaient pas. Je le fais tout le temps : c'est tout ce qu'il y a de plus instructif. Résultat : je me suis fait piquer par eux. Ils espéraient m'échanger contre mon père. Pas question… alors, je me suis sauvée. »

— « Ton histoire est comme une chaussette : elle est pleine de trous. »

— « Mais je te jure que c'est la simplicité même. Oh ! Oh ! Oh ! Ça recommence…»

C'était très peu de chose : de blanche, la lumière était devenue bleue. Mais on ne discernait pas sa source : le plafond tout entier

luisait. J'essayai de me mettre debout : ce me fut impossible. J'étais dans l'état du coureur qui termine une épreuve de cross-country, incapable de faire autre chose que respirer. Un éclairage bleu ne produit pas cet effet-là – la longueur d'onde du bleu se situe entre 4 300 et 5 100 angstrœms ; et il y en a plein dans le soleil. Il y avait autre chose – quelque chose qui vous ramollissait. J'avais l'impression d'être une corde de contrebasse mouillée et détendue. Tom-Pouce essayait de me dire quelque chose : « Si… s'ils viennent nous… chercher… ne résiste pas… et surtout…»

La lumière passa de nouveau au blanc. Le mur le plus étroit se mit à glisser. Tom-Pouce avait l'air terrorisée. Elle murmura avec beaucoup de peine : «… surtout… ne le contredis pas… *lui.* »

Deux hommes apparurent, la repoussèrent et me ligotèrent soigneusement. J'aurais aimé cogner leurs crânes l'un contre l'autre mais, bien que je sortisse de cette étrange paralysie, je n'aurais pas eu la force de coller un timbre.

Ils me transportèrent hors de la cellule. J'essayai de protester : « Dites donc, vous deux, où m'amenez-vous ? Qu'est-ce qui vous prend ? Moi, je vais vous faire arrêter ! Je…»

— « Ta gueule », dit l'un. Un gars décharné d'au moins cinquante ans qui n'avait sûrement jamais su ce qu'est un sourire. Son acolyte était gros, plus jeune, avec une bouche pétulante de nourrisson et une fossette au menton. Quand il n'avait pas de soucis, ce gars-là devait être un rigolo. Pour le moment, il avait des soucis.

— « Tim, ça risque de nous créer des ennuis. On devrait le flanquer à l'espace. Les y flanquer tous les deux et lui présenter, à *lui*, les choses comme un accident. Dire par exemple qu'ils ont essayé de s'évader. *Il* ne se rendra pas compte de…»

— « Ta gueule », répondit le nommé Tim d'une voix atone. Et il ajouta : « Tu veux avoir des histoires avec *lui ?* Tu as envie de boulotter l'espace ? »

— « Mais…»

— « Ta gueule. »

Un couloir courbe… une petite pièce… Ils me laissèrent tomber. Je mis un certain temps à comprendre que j'étais dans la cabine de pilotage. Cela ne ressemblait à rien de ce qu'un homme eût pu imaginer en fait de cabine de pilotage ; ce qui n'avait d'ailleurs rien d'étonnant, puisqu'elle n'avait pas été conçue par un humain.

Et je *le* vis.

La recommandation de Tom-Pouce était parfaitement inutile : je n'éprouvais aucun désir de m'opposer à *lui !*

Le gars maigre était un dur, un dangereux ; le grassouillet était un médiocre et un assassin. Mais à côté de *lui* c'était deux chérubins.

Si je n'avais pas été aussi faible, j'aurais pu me bagarrer avec eux sur leur propre terrain : tant que je conserve une chance, les humains ne me font pas tellement peur.

Mais *lui*…

Lui n'était pas un humain. Toutefois, ce n'était pas ce fait qui me gênait : les éléphants non plus ne sont pas humains, ce qui ne les empêche pas d'être sympa. *Lui* se rapprochait davantage de l'homme que du pachyderme : station verticale, des pieds à un bout, une tête à l'autre. *Il* n'avait pas plus d'un mètre cinquante. Mais ce n'était pas cela non plus. *Il* nous dominait comme un homme domine un cheval. Son torse était aussi grand que le mien mais s'*il* n'arrivait qu'à ma hauteur c'était en raison de ses jambes extrêmement courtes qui se terminaient par des pieds (on était bien forcé de les appeler ainsi) bombés et presque discoïdaux. A chaque pas, lesdits pieds produisaient un bruit de succion feutré. Quand *il* s'immobilisait, une queue – ou une troisième jambe ? – sortait de son corps et lui servait de trépied. *Il* n'avait pas besoin de s'asseoir (et je ne crois pas qu'*il* l'eût pu).

Ses jambes format réduit ne l'empêchaient pas de se mouvoir avec vivacité. Ses gestes étaient… fulgurants. On pensait à un serpent. A quoi était-ce dû ? A une meilleure coordination nerveuse, à une plus grande efficacité musculaire ? L'intensité de la pesanteur était-elle particulièrement forte sur sa planète natale ?

Il possédait deux paires surnuméraires de bras reptiliens, ayant un nombre inhabituel d'articulations : l'une fixée à la hauteur théorique de la taille, l'autre accrochée sous la tête. Pas d'épaules. Impossible de compter le nombre de doigts – ou de tentacules digitaux – dont *il* était affublé : ils remuaient perpétuellement. Pour tout vêtement, la créature portait une sorte de ceinture au-dessus des bras du milieu. Y étaient logés les objets équivalent à ce que nous plaçons dans nos poches, monnaie ou clés. Sa peau, d'un violet sombre, semblait huileuse. Ce qu'*il* était, je n'en sais rien. En tout cas, *il* n'appartenait pas à la race de Maman Bidule.

Il se dégageait de son corps une faible odeur musquée et douceâtre. En plein été, les pièces où se réunit beaucoup de monde sentent bien plus mauvais. Mais je ne pourrai jamais respirer à nouveau ce « parfum » sans avoir la chair de poule, sans que la frayeur paralyse ma langue.

Tous ces détails ne m'apparurent pas du premier coup. La seule chose qui me frappa lors de cette confrontation initiale, ce fut la figure de l'être. Comment l'appeler autrement ? Si je ne l'ai pas encore décrite, c'est que je crains d'avoir les foies. Mais je vais le faire – comme cela, si jamais vous en voyez un ; tirez tout de suite, avant que vos os tournent en gélatine.

Pas de nez. *Il* respirait de l'oxygène. Par où passait l'air ? Je ne peux pas le dire. En partie par la bouche sans doute, puisqu'*il* parlait. Cette bouche, c'était la deuxième horreur. Au lieu de mâchoires et de menton, *il* avait des mandibules s'ouvrant latéralement et verticalement. Par trois ouvertures irrégulières, on apercevait des rangées de dents minuscules, mais pas de langue apparente ; à la place, la cavité buccale était intérieurement tapissée de cils vibratiles longs comme de petites aiguilles et qui palpitaient sans fin.

La bouche, ai-je dit, était la seconde horreur. La première… *il* possédait des yeux. Larges, pédonculés, que protégeaient des visières écailleuses frontales largement écartées.

Et ces yeux pivotaient – comme un radar : de haut en bas et de gauche à droite. *Il* ne vous regardait jamais et pourtant *il* ne vous perdait pas de vue.

Lorsqu'*il* se retourna, je m'aperçus qu'*il* avait un troisième œil derrière. A mon sens, *il* n'arrêtait pas de scruter les environs avec cet équivalent d'un système de radars d'alerte.

Quel type de cerveau peut-il synthétiser en une image unique une multitude d'impressions visuelles fragmentaires ? Je doute fort qu'un cerveau humain soit équipé pour cela, à supposer même qu'il existe un moyen de lui fournir les signaux-informations voulus. Sa tête était bien petite pour loger un cerveau assez massif. Peut-être cet organe était-il disposé ailleurs ? En y réfléchissant, le cerveau humain est situé dans une position bien exposée. Il doit exister de meilleures solutions.

Une chose était sûre et certaine : *il* avait un cerveau. Avec la sensation d'être un scarabée épinglé, je me laissai pomper tout ce que j'avais dans le crâne. Un drôle de lavage cérébral ! Pendant un temps apparemment infini, il m'interrogea – et moi, je me laissai presser à la manière d'un citron. Son anglais, bien qu'il ne fût pas fameux, était compréhensible. Lorsque je ne saisissais pas, *il* ne me punissait ni me menaçait : *il* recommençait de sa voix atonale.

Il ne s'arrêta que lorsqu'*il* eut appris qui et ce que j'étais, ce que je savais qui pût l'intéresser. Pourquoi je me trouvais ici, pourquoi je portais une tenue anti-V lors de ma capture, et… Quant à deviner si mes réponses le satisfaisaient ou pas, rien à faire !

Il eut du mal à comprendre ce qu'était un « distributeur de soda » et le sens du concours Voie Lactée lui échappa totalement. De mon côté, je m'aperçus que mes connaissances présentaient de nombreuses lacunes : je n'avais, par exemple, aucune idée du chiffre de la population terrestre ; j'ignorais combien de tonnes de protéines nous produisons annuellement.

Après un interrogatoire qui semblait ne devoir jamais s'achever, *il* finit par obtenir tout ce qu'il souhaitait. « Ramenez-le », dit-il aux

deux gargouilles qui attendaient. Le gros avala sa salive pour demander : « On le jette à l'espace ? »

— « Non. Il est ignorant, il n'est pas entraîné mais il pourra m'être utile plus tard. Mettez-le dans la cage. »

Il parlait exactement comme s'il s'était agi de mettre un bout de ficelle de côté.

— « Bien, chef. »

Ils me tirèrent dans le couloir et Gras-du-Bide proposa à son compagnon : « Détachons-lui les pieds pour qu'il marche. »

— « Ta gueule », répliqua Fil-de-Fer.

Tom-Pouce était immobile. Sans doute avait-elle eu droit à une dose supplémentaire de rayon bleu. Ils l'enjambèrent, me laissèrent brutalement choir et Fil-de-Fer m'assena une manchette qui m'envoya dans les pommes : Quand je revins, les gorilles avaient disparu. Mes liens aussi. Tom-Pouce était assise près de moi.

— « Cela a été très dur ? » me demanda-t-elle d'une voix anxieuse.

— « Euh… Assez, oui. J'ai l'impression d'avoir 90 ans. » Je frissonnai.

— « On supporte mieux les choses quand on ne le regarde pas. Surtout si l'on ne regarde pas ses yeux. Repose-toi un peu et ça ira mieux. » Elle consulta sa montre : « Il nous reste trois quarts d'heure de voyage et je ne pense pas qu'ils reviennent s'occuper de toi d'ici là. »

— « Quoi ? Cela n'a duré qu'une heure ? » Je me mis sur mon séant.

— « Même pas. Mais on a l'impression que ça dure une éternité, je sais. »

— « Je suis comme une vieille pelure d'orange. »

Un souvenir me revint en mémoire : « Tom-Pouce », ajoutai-je en fronçant les sourcils, « quand ils sont venus me chercher, je n'avais pas plus peur que ça. J'étais prêt à revendiquer ma remise en liberté, à exiger des explications. Mais je ne *lui* ai pas posé une question. Pas une, tu entends ! »

— « Tu ne lui en poseras jamais. Moi aussi, j'ai essayé. Mais, devant *lui*, on se recroqueville comme un lièvre au fond de son terrier. »

— « C'est ça, exactement. »

— « Tu comprends maintenant pourquoi il fallait que je profite de la première occasion pour tenter de fuir ? Tu n'avais pas l'air de croire à mon histoire. Es-tu convaincu maintenant, Kip ? »

— « Euh… Je pense que oui ! »

— « Merci. Je dis toujours que j'ai trop d'amour-propre pour me soucier de l'opinion des autres. Mais, en réalité, ce n'est pas vrai. Il

faut que j'aille retrouver Papa pour l'avertir… Parce que c'est la seule personne au monde qui me croira. Si loufoque que paraisse mon récit. »

— « Je vois. Mais comment t'es-tu débrouillée pour rappliquer à Centerville ? »

— « Centerville ? »

— « Oui. C'est là où j'habite. Où Libellule appelait Tom-Pouce. »

— « Je n'avais jamais eu l'intention de me poser à Centerville. Je voulais toucher Princeton pour trouver Papa. »

— « Eh bien, tu as mal visé…»

— « Aurais-tu fait mieux ? Si j'avais eu les coudées franches… Ces trucs-là ne sont pas compliqués à piloter : une fois repéré l'objectif à atteindre, il n'y a qu'à foncer. Pas de manœuvres embrouillées comme avec les fusées. Et puis Maman Bidule était là. Seulement, à l'entrée dans l'atmosphère, il faut décélérer, compenser la rotation, et je ne savais pas comment m'en tirer. Je me suis trouvée déportée vers l'ouest avec les autres qui me poursuivaient, complètement désorientée. Quand je t'ai entendu sur la bande spatiale, j'étais persuadée que tout allait bien. Voilà. » Elle étendit les mains : « Excuse-moi, Kip. »

— « Enfin, tu as atterri… Il paraît qu'un atterrissage dont on sort sain et sauf est toujours un bon atterrissage. »

— « Je suis désolée de t'avoir entraîné dans cette affaire. »

— « A quoi bon te casser la tête ? Il fallait bien que quelqu'un s'y trouvât mêlé ! Tom-Pouce, *lui*… que cherche-t-il ? »

— « Tu veux dire : *eux ?* »

— « Oh ! les deux autres, je doute fort qu'ils aient beaucoup d'importance. C'est *lui* qui compte. »

— « Je ne parlais pas de Tim et de Jock : ce sont des types qui ont mal tourné, c'est tout. Non… Je pensais aux *autres*. A *ses semblables*. »

Je n'avais pas toute mon agilité d'esprit : trois fois, j'avais été dans les cordes, il me manquait une nuit de sommeil et il s'était produit en quelques heures davantage d'événements déconcertants que dans toute mon existence. Il avait fallu la remarque de Tom-Pouce pour que je réalise qu'*il* avait des frères. Un seul comme *lui* me paraissait pourtant largement suffisant.

S'il y en avait un, alors… il en existait des milliers – peut-être des millions. Des milliards ! Mon estomac commençait à faire des nœuds mais je ne voulais pas le montrer. « Tu en as vu d'autres ? »

— « Non. *Il* est le seul que je connaisse. Mais Maman Bidule me l'a dit. »

— « Tom-Pouce, qu'est-ce qu'ils manigancent ? »

— « Tu ne t'en doutes pas ? C'est l'assaut ! »

Ce que mon col était juste tout à coup !

— « Mais… comment ? »

— « Je n'en sais rien. »

— « Tu penses qu'ils veulent nous tuer et s'approprier la Terre ? »

Elle eut une hésitation : « Cela risque d'être plus désagréable. »

— « Alors… ils nous réduiraient en esclavage ? »

— « Tu chauffes, Kip… Je crois qu'ils sont carnivores. »

J'avalai de travers. « Eh bien ! Tu as de drôles d'idées pour une petite fille ! »

— « Si tu te figures que cela m'amuse… Voilà pourquoi il fallait absolument que j'en parle à Papa. »

Que pouvais-je dire de plus ? La vieille terreur qui hante les êtres humains… les conquérants venus d'outre-espace… Personne n'y croirait. Mais…

— « Tom-Pouce… est-ce que ce sont des Martiens ? Viennent-ils de Vénus ? »

Elle secoua la tête. « De beaucoup plus loin. Maman Bidule a essayé de m'expliquer, mais nous nous sommes heurtés à un obstacle. »

— « Ils sont originaires du Système Solaire ? »

— « C'est justement là où commence la difficulté : à la fois oui et non. »

— « La réponse ne peut être que oui ou non. »

— « Tu interrogeras Maman Bidule. »

— « J'aimerais bien ! D'ailleurs, je me moque bien de savoir d'où ils viennent », ajoutai-je étourdiment. « On peut les exterminer – à condition de ne pas les regarder. »

— « Je souhaite bien qu'on y arrive. »

— « Bien sûr. Tu dis que ces engins sont des soucoupes volantes… je veux dire de *vraies* soucoupes volantes, pas des ballons-sondes. Ils nous observent donc depuis des années. Alors ? C'est qu'ils ne sont pas tellement sûrs d'eux… Même s'ils sont suffisamment affreux pour faire tourner le lait. Dans la mesure où ils ne nous ont pas exterminés comme du bétail, nous avons une chance de les tuer, nous – si nous savons nous y prendre. »

— « Je l'espère », rétorqua-t-elle avec un énergique coup de menton. « Et je comptais sur Papa pour trouver une solution. »

— « Qui c'est, ton père, au fait ? Je ne sais même pas comment tu t'appelles vraiment. »

— « Papa ? Mais c'est le Professeur Reisfeld. Moi, je me nomme Patricia Wynant Reisfeld. Horrible, hein ? Continue à m'appeler Tom-Pouce. »

— « Le Professeur Reisfeld… Et qu'est-ce qu'il enseigne donc ? »

— « Quoi ? Tu ne le sais pas ? Tu ignores que Papa est un prix Nobel ? »

— « Il ne faut pas m'en vouloir, Tom-Pouce : je ne suis qu'un campagnard. »

— « Je vois ! Papa n'enseigne pas : il *pense*, mieux que n'importe qui – moi excepté, peut-être. C'est un synthétiste ; alors que tous les autres se spécialisent, lui, il sait tout et il colle les morceaux. »

C'était bien possible. N'empêche que je n'avais jamais entendu prononcer son nom. Cela devait être un type un peu fortiche avec au moins trois têtes – sinon cinq !

« Ce n'est pas tout ça », fit Tom-Pouce après un coup d'œil à sa montre. « Il va falloir se cramponner, mon vieux Kip. Atterrissage dans quelques minutes et fais-moi confiance : *il* se moque bien de secouer ses passagers ! »

Nous nous retrouvâmes fermement agrippés l'un à l'autre dans l'étroite encoignure. L'attente fut brève : l'engin se cabra, le plancher oscilla. Un léger choc et tout redevint stable. Soudain, je me sentis terriblement léger.

— « Et voilà, » murmura Tom-Pouce en se levant. « Nous sommes arrivés sur la Lune. »

5

QUAND j'étais tout gosse, le grand jeu c'était de faire semblant d'alunir. Si j'avais pensé que lorsque le jeu deviendrait réalité, je me trouverais en cage, incapable de voir quoi que ce soit, comme une souris dans une boîte à chaussures…

La seule chose qui me prouvait que j'étais bien sur la Lune, c'était mon poids. On peut obtenir artificiellement une super-gravité, mais une gravité d'un sixième de G, cela ne se fabrique pas. Je ne devais pas peser beaucoup plus de 10 kilos et j'avais l'impression que si je traversais un pré, les herbes ne plieraient pas sous mon pied.

J'oubliai tout pendant quelques minutes. C'était sensationnel de s'élancer jusqu'au plafond et de descendre lentement, lentement… tellement lentement. Tom-Pouce observait mes gracieux ébats avec un petit sourire ironique en haussant les épaules. Evidemment, elle avait déjà passé quinze jours ici, elle !

Je repris contact avec les dures réalités. « Vas-y », dis-je. « Rigole bien ! »

— « Excuse-moi, mais tu as l'air si maladroit. »

Elle avait des chaussures de tennis. Moi, mes souliers étaient à quatre cent mille kilomètres – à condition, encore, que nous ne nous soyons pas trompés de station !

— « Alors, Tom-Pouce ? » demandai-je. « Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? »

— « A quel propos ? »

— « Ben… à propos de *lui !* »

— « Que *pouvons*-nous faire ? »

— « Alors qu'*allons*-nous faire ? »

— « Dormir. »

— « Pardon ? »

— « Dormir. Tu sais ? « *Baume apaisant, sommeil, toi qui restaure les forces de la Nature lassée…*» » « *Béni soit celui qui inventa le sommeil,*

manteau qui recouvre les humaines pensées…»

— « Arrête de faire l'idiote ! Et tâche d'être raisonnable. »

— « Mais je le suis ! Pour le moment, nous sommes aussi impuissants qu'un scarabée le ventre en l'air. Notre seul devoir, c'est d'essayer de survivre. Or, le premier principe de la survivance est de ne pas se soucier de ce qui est hors de votre atteinte pour ne s'attacher qu'à ce qui est réalisable. J'ai faim, j'ai soif, je suis mal à mon aise et je suis fatiguée. Or, une seule chose est en mon pouvoir : dormir. Et c'est ce que je vais faire si tu as l'obligeance de te tenir tranquille. »

— « Pas la peine de hurler… J'ai saisi l'allusion. »

— « Excuse-moi, mais quand je suis fatiguée je ne suis pas à prendre avec des pincettes. »

Elle se pelotonna sur elle-même, sa dégoûtante poupée de chiffon serrée sous le menton.

— « B'soir, Kip. »

— « Bonne nuit, Tom-Pouce. »

J'allai ajouter quelque chose : mais elle était déjà endormie. Son souffle était régulier ; ses traits, relâchés, lui donnaient une autre physionomie : cet air de « mademoiselle-je-sais-tout » s'était évanoui. Elle avait une moue enfantine et on aurait dit un angelot à la figure sale. Ses joues portaient comme des traces de larmes. Elle ne m'avait pas laissé voir qu'elle avait pleuré.

Je bâillai, bâillai encore. Ce petit bout de femme avait plus de bon sens que moi ! J'avais faim, soif… bien d'autres choses encore, et l'idée m'effleura de cogner contre le panneau pour attirer Gras-du-Bide ou son squelettique acolyte. Mais cela réveillerait la petite – et risquerait de *l'*indisposer, *lui !*

Alors, je m'étendis par terre : c'est comme cela que je fais la sieste, à la maison, roulé en boule sur le tapis de la salle à manger. Et je constatai que la dureté du plancher n'empêche pas le sommeil sur la Lune : une gravité d'un sixième de G vaut tous les tapis mousse ! La Princesse sur un pois, chère à Andersen, n'aurait eu ici aucune raison de se plaindre.

A peine eus-je fermé les yeux que je m'endormis.

C'était le plus délirant des « space-operas », grouillant de dragons, d'Arcturiens, de vierges aux cheveux d'or, de chevaliers revêtus d'étincelantes armures spatiales, faisant la navette entre la Cour du Roi Arthur et les Fonds Morts de la Mer de Barsoom. Ce qui m'était égal. Par contre, le speaker ne m'était pas indifférent : sa voix était celle de Quiggle le Crack et son visage celui de *l'autre*. Il sortit de l'écran et me lorgna avec malveillance. Ses flagelles se contorsionnaient comme des vers de terre :

« Beowulf vaincra-t-il le Dragon ? Tristan rejoindra-t-il Yseult ?

Tom-Pouce retrouvera-t-elle sa poupée ? Vous le saurez en suivant l'émission de demain. Pour le moment, debout ! Précipitez-vous chez votre marchand de couleurs et demandez-lui un paquet de savon à polir Voie Lactée, le savon à armures, le meilleur détersif qu'emploient les meilleurs chevaliers sans peur et sans reproche. DEBOUT !!! »

L'écran vomit un bras reptilien qui me secoua l'épaule.

Je me réveillai.

— « Debout », disait Tom-Pouce en me secouant par l'épaule. « Je t'en supplie, Kip ! Réveille-toi ! »

— «… 'moi tranquille ! »

— « Tu as eu un cauchemar. »

La princesse arcturienne était dans la mélasse… « Et maintenant, je ne saurai jamais comment ça c'est terminé. Pourquoi m'as-tu réveillé ? Je croyais qu'on devait dormir ! »

— « Tu as dormi pendant des heures. A présent, il y a peut-être quelque chose à faire. »

— « Déjeuner, non ? »

Elle ignora le sarcasme. « Je crois qu'on peut essayer de s'enfuir. »

Je me mis brutalement sur mon séant, ce qui me fit rebondir aussitôt. « Comment cela ? »

— « Je ne sais pas exactement. Mais j'ai comme une idée qu'ils sont partis. Nous ne retrouverons jamais une occasion pareille. »

— « Qu'est-ce qui te fait dire cela ? »

— « Ecoute. Ecoute bien. »

J'écoutai. Si intensément que j'entendais battre, non seulement mon cœur, mais encore celui de Tom-Pouce. Même au fond d'une cave je n'avais connu un silence aussi profond. J'eus beau ausculter les murs et le sol à l'aide de mon couteau serré entre les dents comme amplificateur, je ne détectai pas la plus fugitive vibration.

— « Tu as raison, Tom-Pouce. »

— « Je m'en suis rendu compte quand la ventilation s'est arrêtée. »

— « Aïe ! On va manquer d'air ? »

— « Pas tout de suite. »

Je grattai le mur de la pointe de la lame. Ni du métal ni du plastique. Mais la paroi se moquait éperdument de mon canif. Peut-être si je m'étais appelé Monte-Cristo, si j'avais eu assez de temps devant moi…

— « Alors ? » fis-je.

— « J'ai remarqué une chose : chaque fois que la porte s'ouvrait, cela faisait « clic ». Alors au moment où ils t'ont emmené, j'ai collé un petit bout de chewing-gum à l'endroit où le panneau et la paroi se rejoignent. »

— « Tu avais du chewing-gum ? »

— « Oui. C'est utile quand on a soif. Je…»

— « Il t'en reste ? » m'écriai-je avidement. Je n'étais pas au mieux de ma forme – mais le pire, c'était encore cette soif.

— « Mon pauvre vieux… Je n'en ai qu'un bout usagé caché dans ma boucle de ceinture. Si tu le veux…»

— « Merci beaucoup. Mais j'aime autant pas ! »

Elle parut vexée : « Je vous garantis que je n'ai aucune maladie contagieuse, Mr. Russell. J'essayais simplement de…»

Je me hâtai de l'interrompre.

— « Bien sûr, bien sûr, je te crois sur parole. Mais…»

— « Je t'ai fait cette offre parce que les conditions sont exceptionnelles. Et manger du chewing-gum en commun n'est sûrement pas plus anti-hygiénique qu'embrasser une fille. Mais je suppose que tu n'as jamais embrassé de fille ! »

— « Pas récemment », répondis-je évasivement. « Ce que je voudrais, c'est un verre d'eau fraîche et limpide – ou même tiède et bourbeuse. Mais la question n'est pas là : qu'attends-tu du chewing-gum que tu as collé là ? »

— « Ben, c'est à cause du déclic. Papa dit que lorsqu'on se trouve devant un dilemme, on a intérêt à modifier une variable et à réexaminer le problème. J'ai essayé d'introduire un changement de données avec ce chewing-gum. »

— « Alors ? »

— « Quand ils t'ont ramené ici, il n'y a pas eu de déclic. »

— « Quoi ! Il y a des heures que tu as bousillé le système de fermeture et tu ne m'as rien dit ? »

— « Exact. »

— « Tu mériterais que je t'étrangle ! »

— « Je ne te le conseille pas : je mords ! »

Je la crus. Et elle devait griffer aussi – et faire des tas d'autres choses. Des choses pas agréables. Je n'insistai pas.

— « Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? »

— « J'avais peur que tu n'essayes de partir. »

— « Dame ! »

— « Je sais bien. Or je tenais à ce que le panneau demeure fermé… tant qu'*il* était dans les parages. »

Au fond, oui : Tom-Pouce était peut-être bien un génie.

J'examinai le panneau. Le chewing-gum était totalement écrasé. Mais il n'y avait pas trace de fissure, pas même une rainure de l'épaisseur d'un cheveu. Je fis ce que je pus. Avec pour tout résultat de casser le bout de ma grande lame et de faire glisser le panneau de trois millimètres vers la droite.

Nous suâmes sang et eau, arc-boutés à la porte qui finit par

céder un peu de terrain. Dans les deux centimètres.

Encouragés par ce premier succès, nous redoublâmes d'efforts. Je laissai un peu de peau contre le chambranle, déchirai ma chemise, jurai comme un païen malgré la présence d'une personne du sexe… bref je réussis à dégager une ouverture suffisante.

De l'autre côté, personne en vue. Ce qui n'avait rien d'étonnant. S'il y avait eu du monde à bord, au boucan que nous avions fait, ils se seraient certainement tous précipités. A moins qu'ils ne se fussent amusés à jouer au chat et à la souris ?

J'ouvris la petite lame et tendis le canif à Tom-Pouce. « En avant ! Et prends ça pour te protéger. »

— « Non, garde-le, toi. »

— « Inutile. Tu sais quel est mon surnom dans les terrains vagues ? Le Poing de la Mort ! »

Ça, c'était de la pure propagande. Mais à quoi bon l'inquiéter ?

Je me faufilai par l'ouverture sur les coudes et les genoux. « Tu viens ? » lançai-je d'un ton placide.

Elle fit un pas en avant, mais revint brusquement en arrière. Quand elle réapparut, elle pressait tendrement sa poupée sur son cœur. « Un peu plus, et j'oubliais Madame de Pompadour », murmura-t-elle, le souffle court.

Je ne souris même pas.

« Eh oui », reprit-elle, belliqueuse. « Si je ne l'ai pas avec moi, je ne dors pas. C'est ma seule névrose. Papa dit que ça passera. »

— « Mais bien sûr ! »

— « Alors, ce n'est pas la peine de prendre ton petit air supérieur. Ce n'est ni du fétichisme, ni même une tendance animiste primitive. Non, c'est un simple réflexe conditionné. Je suis parfaitement consciente qu'il ne s'agit que d'une vulgaire poupée…»

— « Ecoute, Tom-Pouce : je me moque comme de ma première soupe d'oseille de la façon dont tu t'endors. Tiens, moi, il faut que je me tape sur le crâne à coups de marteau… Maintenant, tu vas arrêter de jacasser. Dis-moi, connais-tu la topographie de cet engin-là ? »

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. « Je pense que c'était mon poursuivant. Mais il a l'air d'être semblable à celui que j'ai piloté. »

— « Parfait. On va au poste de contrôle ? »

— « Hein ? »

— « Tu t'es débrouillée avec l'autre. Tu dois bien pouvoir conduire celui-ci. »

— « Hum… je pense que oui. Mais la dernière fois, il y avait Maman Bidule pour me donner des directives de vol. Il faut la trouver. »

— « Saurais-tu décoller ? »

— « Sans doute…»

— « Bien. On se mettra en quête de ta Maman Bidule quand on sera en l'air. Je veux dire dans l'espace. Si elle est à bord, nous la découvrirons. »

— « Tu as sans doute raison. Dis donc, combien de gravités peux-tu supporter ? »

— « Aucune idée. Pourquoi ? »

— « Ces machins-là peuvent foncer à des vitesses terribles. Mon erreur a été de ne pas oser accélérer à fond quand je me suis sauvée. »

— « Ton erreur fut d'atterrir dans le New Jersey. »

— « Il fallait que je rejoigne Papa. »

— « Il fallait d'abord que tu préviennes le Service de l'Espace. Cette histoire-là, il faut autre chose que des revolvers à bouchons pour la régler. On a besoin d'aide. As-tu une idée de l'endroit où nous sommes ? »

— « Possible. A condition qu'*il* nous ait emmenés à son repaire. J'aurais une certitude si je pouvais voir le ciel. »

— « Bien. Si tu peux repérer la Base Lunaire, on s'y rend tout de suite. Autrement… Autrement, on trace vers New Jersey à pleine gomme. »

La porte du poste de pilotage était fermée. Tom-Pouce glissa son petit doigt dans une cavité où le mien n'aurait pu pénétrer et me dit : « C'est verrouillé ! »

Heureusement, une barre de fer, pointue à un bout, munie de quatre poignées à l'autre, était accrochée à la paroi de la coursive. Je ne savais pas du tout à quoi elle était destinée (peut-être était-ce l'équivalent de la hache « à n'utiliser qu'en cas d'incendie » ?). Mais elle transforma en un rien de temps la porte en copeaux.

J'avais la chair de poule. C'était ici qu'*il* m'avait cuisiné. Je regardais vraiment le local pour la première fois. Au milieu de la pièce, il y avait une sorte de nid – et tout autour quelque chose qui pouvait faire penser à un percolateur surréaliste – ou à un vélocipède à l'usage des poulpes. Quelle veine que Tom-Pouce connût le bouton à faire jouer !

Le plafond de la pièce était hémisphérique – comme un planétarium. Comme un planétarium qu'il était puisque, lorsque ma petite amie eut fait un geste, le dôme s'éclaira. Moi, j'ouvris la bouche.

Plus de plancher sous mes pieds : mais une plate-forme, apparemment à l'« air libre », surplombant le sol d'une dizaine de mètres. Et au-dessus de ma tête, des reflets d'étoiles cloutant par milliers le « ciel » noir. Devant moi, de la taille d'une bonne douzaine de lunes, si verte, si belle, si émouvante… la Terre.

Tom-Pouce me toucha le coude. « Tu prends racine, Kip ? »

La réflexion me choqua.

— « Tu n'as donc aucun sens de la poésie, Tom-Pouce ! »

— « Bien sûr que si ! A la pelle, même ! Seulement, nous n'avons pas le temps d'avoir du vague à l'âme. Je sais où nous sommes : chez eux. Tu vois ces rochers, là-bas ? Eh bien, plusieurs d'entre eux ne sont que des astronefs camouflés. Et là-bas, à gauche, ce pic qui a l'air d'une selle de cheval, tu le vois ? Un peu plus loin, à 60 kilomètres à l'ouest, se trouve la Station Tombaugh. Trois cents kilomètres au-delà, c'est la Base Lunaire. Et après, Luna City. On peut y être en quelques minutes. »

— « Alors, vite ! Ils peuvent revenir d'un moment à l'autre. »

— « O.K. ! »

Elle s'inséra dans cette espèce de nid de choucas, se pencha au-dessus d'un secteur. Et leva les yeux vers moi. Elle était pâle et ce fut d'une toute petite voix de fillette qu'elle parla : « Kip… nous n'irons nulle part… Je suis désolée. »

Je rugis : « Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ? Tu ne te rappelles plus comment il faut faire ? »

— « Non… Le « cerveau » a disparu. »

— « Le quoi ? »

— « Le « cerveau ». C'est un petit truc noir gros comme une noisette qui se loge dans cette cavité. J'aurais dû me douter qu'*il* ne l'aurait pas laissé. Je suis navrée. »

— « Allons, Tom-Pouce… Nous n'allons pas nous déclarer vaincus aussi facilement, quand même. Tu ne crois pas que je pourrais bricoler quelque chose pour mettre à la place ? »

— « Mon pauvre Kip ! Si tu mettais une maquette de batterie en bois dans son moteur, tu crois qu'une voiture pourrait marcher ? Je ne sais pas très bien comment fonctionne cet instrument : mais si je l'ai appelé le « cerveau », c'est parce qu'il est terriblement complexe. »

— « Cela règle donc la question. As-tu une idée de rechange ? Parce que sinon, tu vas m'indiquer le caisson d'accès. Je prends ça…» (il s'agissait de l'épieu avec lequel j'avais fracassé la porte) « et le premier qui se présente, je l'assomme. »

— « Je suis à court d'idées », admit Tom-Pouce. « Je vais me mettre à la recherche de Maman Bidule. Si elle est ici… Elle saura peut-être que faire. »

Je lui signifiai mon accord. Moi, je monterais la garde pendant qu'elle fouillerait l'engin. Le désespoir m'envahissait. Et aussi la colère. *Il* apprendrait ce qu'il en coûte de pousser les gens à bout. J'écrabouillerais sa tête immonde – sûrement – avant que mon sang tourne au lait caillé.

— « Encore une chose », dit doucement Tom-Pouce.

— « Quoi ? »

— « Ça m'embête un peu de t'en parler. Je ne veux pas que tu te figures que je pense à te laisser choir. »

— « Ne dis pas d'idioties. Si tu as une idée, sors-la. »

— « Voilà : Tombaugh Station est à 60 kilomètres. Si mon vidoscaphe est quelque part à bord…»

J'éclatai :

— « On pourra y aller ! »

Elle hocha la tête.

— « Justement… C'est pour ça que j'hésitais à t'en parler. Moi je pourrai y aller, si on le trouve… Mais pas toi. Même si tu essayais de le mettre, tu n'arriverais pas à l'enfiler. »

— « Comme si j'avais besoin de ta panoplie ! »

— « Kip ! Nous sommes sur la Lune. Il n'y a pas d'air. »

— « Tu me prends pour un demeuré ? Je le sais bien ! Mais s'ils ont rangé ta tenue, ils ont sans doute placé la mienne à côté. »

— « *Toi aussi* tu as un vidoscaphe ? »

Elle semblait incrédule et je me vis forcé de lui expliquer le pourquoi du comment. Quand ma petite histoire l'eut convaincue, j'eus une idée : monter la garde au caisson était totalement inutile. Il suffisait de bloquer le tambour intérieur afin de le laisser ouvert. La pression exercée contre la seconde vanne empêcherait toute intrusion inopportune.

Cette géniale inspiration me laissait les mains libres pour aider Tom-Pouce à faire la visite domiciliaire.

Cela me plaisait d'enfoncer les portes : Cancrelat ne serait pas content.

Nous découvrîmes rapidement le réduit nauséabond où vivaient Gras-du-Bide et Fil-de-Fer. Un endroit fort éloquent en lui-même, qui nous apprit que ces deux cocos étaient une vraie paire de gorets et que leurs habitudes étaient aussi répugnantes que leur moralité. Il nous apprit aussi que ce n'étaient pas des prisonniers : la pièce avait en effet été modifiée afin de la rendre vivable pour des hommes. Leur association avec Cancrelat ne devait pas dater de la veille ; il y avait deux râteliers destinés à recevoir des tenues spatiales (pour le moment vides), je ne sais combien de douzaines de boîtes de conserve venues en droite ligne des surplus de l'armée, de l'eau douce, une sorte de cabinet de toilette et quelque chose de plus précieux que l'or fin ou l'encens (à condition que nous mettions la main sur nos vidoscaphes) : deux pleines bouteilles d'oxy-hélium.

Je bus, ouvris une boîte de ration et pendant que Tom-Pouce l'attaquait, je poursuivis mon inspection. La vue des réservoirs d'air m'avait stimulé : il *fallait* que je cherche – et *trouve* – les scaphandres avant le retour de Cancrelat.

Je défonçai une demi-douzaine de portes, ce qui me permit de découvrir des tas de trucs : entre autres, les quartiers de Cancrelat. Mais je ne m'y attardai pas – l'investigation serait le boulot des gardes

spatiaux – simplement je m'assurai qu'aucun vidoscaphe ne s'y trouvait.

Finalement, je mis la main sur nos tenues de vide… qui étaient rangées dans le compartiment adjacent à celui qui nous avait servi de cellule. Je fus si heureux de revoir Oscar que je faillis l'embrasser. Je me ruai aussitôt à la rencontre de Tom-Pouce, et tant pis si mes pieds cafouillaient un peu avec cette non-pesanteur…

— « J'allais justement partir à ta recherche », me dit-elle dès que je me trouvai en face d'elle.

— « Ça y est ! Victoire ! »

Elle me jeta un regard vif.

— « Tu as trouvé Maman Bidule ? »

— « Hein ? Non ! Les tenues – la tienne et la mienne. Vite, allons-nous-en…»

— « Ah…» La déception se lut sur ses traits, ce qui me vexa profondément. « Bravo… Mais il faut d'abord récupérer Maman Bidule. »

La marmite allait exploser. Nous avions une chance – une chance maigrelette mais réelle – d'échapper à un destin-pire-que-la-mort (ce n'est pas une fleur de rhétorique) et elle voulait qu'on poireaute là à chercher un monstre extraterrestre ! S'il s'était agi d'un être humain, même d'un être humain à l'haleine forte, d'accord – d'un chien ou d'un chat à la rigueur, quoique… bon, passe encore.

Mais un extraterrestre aux doigts de pieds en éventail, qu'est-ce que vous vouliez que j'en fasse ? D'autant plus que c'était grâce à lui que je me trouvais en train de patauger dans la mélasse.

— « Tu es folle ! Nous partons. Et tout de suite. »

— « Pas avant de l'avoir retrouvée. »

— « Non, mais c'est vrai… tu perds vraiment les pédales ! Premièrement, nous ne savons pas si elle est à bord. Deuxièmement, même si nous la découvrions, nous ne pourrions pas l'emmener. »

— « Bien sûr que si. »

— « Et comment ? Tu as une anti-V pour elle ? »

Coup au but. Elle ne trouva rien à répondre. Mais elle se ressaisit vite.

— « Fais ce que tu veux. Moi, je pars à sa recherche. Tiens, attrape…» Et elle me lança la boîte de conserve.

J'aurais dû employer la manière forte mais j'ai un handicap, cette éducation qui m'interdit de frapper une femme, même si elle le mérite. Ecartelé entre le bon sens et la bonne éducation, je me contentai de pousser un grognement de désespoir, la laissai partir et fis un sort au morceau de semelle bouillie flottant dans un jus grisâtre qui restait au fond de la boîte de ration.

Au moment où je m'apprêtais, le ventre plein, à faire une

reconnaissance du côté du placard aux scaphandres, Tom-Pouce réapparut, brûlante d'excitation, le levier à crochets au poing.

— « Je l'ai retrouvée ! » s'exclama-t-elle.

— « Où ? »

— « Viens me donner un coup de main. Je ne suis pas assez forte pour y arriver toute seule. »

Elle me conduisit à une porte qui s'était trouvée hors d'atteinte de mon accès de vandalisme. Je tendis l'oreille.

— « Tu es sûre qu'elle est là ? »

— « Certaine. Ouvre. »

Je haussai les épaules et m'attaquai au panneau qui ne tarda pas à rendre l'âme.

Quelque chose était roulé en boule au milieu de la pièce. Tom-Pouce, avec un hurlement de joie, s'élança vers la créature et l'étreignit avec force gloussements. C'était Maman Bidule, qui manifestait sa satisfaction par d'autres jappements n'ayant, eux, rien à voir avec un langage humain. Avez-vous déjà entendu le chant de l'Oiseau-Moqueur ? C'est parfois une série de sons joyeux qui jaillissent et montent vers le ciel, parfois une mélodie perlée. L'infinie variété des vocalises du Moqueur : voilà à quoi ressemblait le plus la voix de Maman Bidule.

L'extraterrestre et Tom-Pouce finirent par se calmer et la petite fille s'écria : « Oh ! Maman Bidule ! Ce que je suis heureuse ! »

L'interpellée émit un trille léger. « C'est vrai », répondit Tom-Pouce. « J'oublie les bonnes manières. Maman Bidule, je vous présente Kip. C'est un grand ami. »

Maman Bidule chanta :

Et je la compris : Cela voulait dire : « *Je suis très heureuse de faire ta connaissance, Kip*. »

Cela ne s'exprimait pas en mots. Et pourtant, ç'aurait aussi bien pu être ma langue. Rien à voir avec les pseudo-dialogues que je tenais avec Oscar, avec ceux que Tom-Pouce tenait avec Madame de Pompadour. Quand je bavardais avec Oscar, je faisais les demandes et les réponses. Et je savais parfaitement que je discutais alors avec mon subconscient ou quelque chose dans ce goût-là. Non, cette fois, c'était

totalement différent : Maman Bidule chantait et je comprenais. J'étais étonné mais point incrédule. Quand on aperçoit un arc-en-ciel, on ne se met pas à nier les lois de l'optique : l'arc-en-ciel est là, dans le ciel, un point c'est tout.

Le plus étrange est que je comprenais seulement lorsque Maman Bidule s'adressait à moi. Si elle faisait une remarque à l'intention de Tom-Pouce, cela n'avait pas plus de sens pour moi qu'un pépiement de moineau. Télépathie, si vous voulez. Quoique cela n'ait aucun rapport avec ce qu'on fait à Duke University. Je n'ai jamais lu dans l'esprit de Maman Bidule et elle n'a jamais sondé le mien. Nous parlions. C'est tout.

Je me ressaisis vite. Dans l'état d'esprit où je me trouve habituellement lorsque ma mère me présente à quelque vieille dame âgée, je m'inclinai et dis : « Nous sommes très heureux de vous avoir retrouvée, Maman Bidule. »

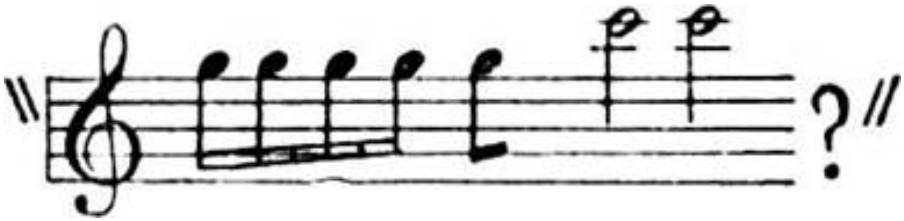
C'était la vérité. Toute simple. Toute nue. Aucune explication ne m'était nécessaire pour comprendre la raison de l'entêtement de Tom-Pouce. Je savais pourquoi elle avait accepté le risque d'une nouvelle capture plutôt que d'abandonner les recherches : cela tenait à un je-ne-sais-quoi qui faisait de cet être extraterrestre… « Maman Bidule ».

Près d'elle on se sentait heureux, en sécurité, confortable. On savait que si l'on s'écorchait le genou et se précipitait en braillant à la maison, elle embrasserait la plaie, l'oindrait de mercurochrome et que tout s'arrangerait. C'était une chaleur qui émanait d'elle, la chaleur que dégagent certaines infirmières, certains maîtres… et qui, c'est triste à dire, manque à certaines mères de famille.

Maman Bidule possédait ce don. A un point tel que je ne pensais même plus à Cancrelat. Avec elle, tout irait bien. Logiquement, je savais qu'elle était vulnérable : je l'avais vue terrassée par les autres ; elle n'avait ni ma taille ni ma force ; elle était incapable de piloter cet engin comme Tom-Pouce. Mais cela ne faisait rien. Je n'avais qu'une envie : me pelotonner dans son giron – bien qu'elle n'eût d'ailleurs pas de giron. Elle me donnait la même impression que ma mère. Seulement ma mère, j'en avais l'habitude. Et maintenant, me trouvant à l'improviste à une distance considérable de la maison, j'avais besoin de la présence rassurante de Maman Bidule.

— « Cette fois, on peut y aller », s'exclama Tom-Pouce avec animation. « Dépêchons-nous ! »

Maman Bidule chantonna :



(« *Où allons-nous, les enfants ?* »)

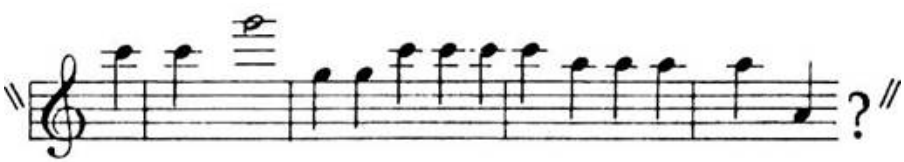
— « A Tombaugh Station, Maman Bidule. Là, nous trouverons de l'aide. »

La créature cligna des yeux. Elle semblait triste et sereine. Ses yeux étaient grands, doux, pleins de pitié. A tout prendre, c'est du lémurien qu'elle se rapprochait le plus, bien qu'elle n'appartînt pas à l'ordre des primates. Elle ne se rattachait absolument pas à l'évolution biologique sur terre.

Mais elle avait ces yeux merveilleux, cette bouche tendre, innocente et musicale… Plus petite que Tom-Pouce, ses mains étaient encore plus fines que celles de la fillette – des mains à six doigts opposables. Quant à son corps… eh bien, ce n'est pas facile de le décrire : il changeait tout le temps de forme. Mais il lui allait bien.

Elle avait beau ne pas être habillée, elle n'était point nue. Sa fourrure soyeuse, onctueuse, était moirée et légère comme du chinchilla. Je mis un certain temps à m'apercevoir qu'elle portait quand même quelque chose d'artificiel : une sorte de bijou, un triangle brillant dont les sommets s'ornaient d'une double spirale. Impossible de comprendre comment cela pouvait tenir.

Je compris à sa réponse qu'elle ne tenait pas de miracle en réserve :



(« *Comment ferons-nous marcher l'astronef ?*
Je n'ai pas pu m'emparer du « cerveau », cette fois :
ils m'ont gardée de près. »)

Tom-Pouce lui parla des vidoscaphes. Moi, pendant ce temps-là, j'avais comme un pain de glace dans l'estomac. Il n'était pas question d'abandonner Maman Bidule, maintenant : or, nous ne disposions que de deux tenues de vide.

Elle nous avertit doucement que son propre appareil, qui lui aurait permis de sortir, était détruit.

Que faire ? Maman Bidule proposa que nous partions, Tom-

Pouce et moi, chercher du secours. Mais Tom-Pouce ne voulait pas entendre parler d'une solution qui nous forcerait à laisser Maman Bidule derrière nous. Et elle lança une contre-proposition : elle resterait avec elle. C'est moi qui irais seul jusqu'à Tombaugh Station. Comme si j'avais pu accepter de les abandonner toutes les deux à la merci de Cancrelat ! Le débat s'éternisait – et le temps, le temps précieux, passait. Alors, j'eus un éclair de génie :

— « C'est bon », murmurai-je. « On y va tous les trois. »

(« *Comment cela, Kip ?* »), fredonna Maman Bidule.

— « Vous allez voir. Debout, Tom-Pouce ! »

Nous nous dirigeâmes tous les quatre (Maman Bidule, Tom-Pouce, Madame de Pompadour et moi) vers le placard aux scaphandres.

Lars Eklund, le gazier qui avait été le premier propriétaire d'Oscar, d'après le carnet de contrôle de celui-ci, devait avoir pesé dans les cent kilos. Il m'avait fallu serrer les courroies de réglage au maximum pour que la combinaison ne fasse pas trop de plis. Mais il y avait encore de la marge. Assez de marge pour loger Maman Bidule. Tom-Pouce, quand j'exposai mon plan, ouvrit des yeux ronds et la principale intéressée émit une série de drôles de petits arpèges approbateurs. Bien sûr, elle serait très bien à cheval sur mon dos ! Une fois le scaphandre clos et les suspentes bouclées, elle ne pourrait pas tomber.

— « Hop, Tom-Pouce ! Rentre dans ta coquille ! »

Je vérifiai ses jauges de casques : « Je vais te donner du rab d'air, tes réserves sont à moitié vides. »

Catastrophe ! Les bouteilles de rechange que j'avais récupérées dans l'antre des deux gorilles avaient des adaptateurs à pas de vis, comme les miennes, et les bouteilles de la gosse étaient à baïonnette. Un système parfait pour les touristes qu'on chaperonne et qu'on couve et qui seraient pris de panique si le changement de bouteilles ne s'opérait en un clin d'œil. Mais pour du travail sérieux, ça fait un peu amateur. Si j'avais eu mon atelier à ma disposition, il m'aurait fallu vingt minutes pour poser un nouvel adaptateur. Mais ici, pratiquement sans outils dignes de ce nom, la réserve d'air aurait aussi bien pu se trouver sur Terre !

— « Ecoute, ma vieille », dis-je doucement. « Tu n'as pas beaucoup d'air. Pas assez pour faire soixante kilomètres. » L'indicateur de pression donnait cinq heures. Pouvait-elle avancer à la vitesse d'un cheval au trot ? Même avec la gravité lunaire, ce n'était guère vraisemblable.

Elle me regarda avec calme.

— « Le compteur est calculé en fonction d'une personne de taille normale. Moi, je suis plus petite. J'use moins d'air. »

— « Hum… tâche de ne pas en avaler trop ! »

— « Ne t'en fais pas. Allons…»

J'entrepris de boucler ses sangles.

— « Eh… Attends un peu ! »

— « Qu'est-ce qu'il y a encore ? »

— « Madame de Pompadour… Passe-la-moi, je te prie. »

Je ramassai cette ridicule poupée.

— « Qu'est-ce qu'il lui faut comme air, à elle ? »

Son rire fit éclore des fossettes sur son visage.

— « Je lui dirai de faire attention à ne pas respirer. »

Elle glissa Madame de Pompadour à l'intérieur de sa chemise et je fermai son scaphandre. Puis je m'introduisis dans le mien et, avec un fredonnement rassurant, Maman Bidule grimpa sur mes épaules. J'étais si heureux de la sentir contre moi que je me jugeais d'attaque pour faire deux cents kilomètres afin de la mettre en lieu sûr. Je retrouvai mon couteau fiché dans le tambour de sortie et l'accrochai à la ceinture d'Oscar à côté du marteau de prospecteur et de la corde en nylon. Je fermai le sas. Tom-Pouce manœuvra la commande d'ouverture. L'air se mit à siffler.

— « Ça va, Maman Bidule ? »

(« *A merveille, Kip*. »)

— « Tom-Pouce à Libellule », entendis-je soudain dans mes écouteurs. « Essai radio. Alfa-Bravo-Coca-Delta-Echo-Fox-trot…»

— « Libellule à Tom-Pouce. Je te reçois. Golf-Hôtel-Idéal-Kilowatt…»

— « Je te reçois, Kip. »

— « Ça biche. »

— « Vérifie la pression, Kip. Ton scaphandre gonfle trop vite. »

Je poussai la valve de menton en examinant la jauge – et en râlant de m'être ainsi fait rappeler à l'ordre par une gamine. Mais la gamine en question avait déjà porté une tenue anti-V. Moi, j'avais seulement fait semblant. Ce n'était pas le moment de crâner. « Tom-Pouce ? Dis, tu me renseignes au maximum. Je suis un bleu. »

— « Compte sur moi, Kip. »

La porte extérieure s'ouvrit en silence. Devant mes yeux se déployait la surface brillante et nue d'une plaine lunaire. Pendant une seconde nostalgique, j'évoquai mes souvenirs de gosse à l'époque où je jouais au voyage dans la Lune. Le désir de me retrouver à Centerville me poignait.

Tom-Pouce colla son casque contre le mien. « Tu vois quelqu'un ? »

— « Non. »

— « Encore une veine que la porte se trouve à l'opposé des autres astronefs ! Ecoute-moi bien, Kip : il ne faut pas faire marcher la

radio tant qu'on n'aura pas dépassé la ligne d'horizon. Sauf en cas d'urgence absolue. Ils sont à l'écoute sur notre fréquence, cela, j'en suis sûre et certaine. Bon. Tu vois cette montagne en forme de selle de cheval ? Kip… écoute ce que je te dis. »

— « Oui…»

Je regardais la Terre. Elle était belle. Je l'avais déjà trouvée belle quand j'avais vu son reflet dans la salle de contrôle, mais je m'étais mal rendu compte, alors. Et maintenant, elle était là ! Si proche que j'aurais presque pu la toucher… et si lointaine que j'avais l'impression de ne plus jamais pouvoir y retourner. Il faut l'avoir vue de loin, avec sa ceinture de nuages, sa calotte polaire crânement posée de travers comme un bibi printanier pour se rendre compte que notre planète est une adorable planète.

— « D'accord », fis-je. « En forme de selle de cheval…»

— « Tu vois, un peu à gauche : il y a une sorte de passage. C'est là où nous allons nous diriger. Tim et Jock s'y sont faufilés en chenillette quand ils m'ont amenée ici. Lorsque nous aurons repéré leurs traces, ce sera facile. Pour le moment, nous piquons droit vers les collines qui s'élèvent sur la gauche ; mieux vaut rester cachés par l'astronef tant que nous demeurerons en terrain découvert. »

Il fallait sauter près de quatre mètres, une bagatelle sous une gravité de 1/6, mais Tom-Pouce insista pour que je m'encorde. « Tu risques de te fouler une cheville. Kip. Ecoute grand-mère : tu n'as pas encore le pied lunaire. »

Je me laissai convaincre. Elle enroula la corde de nylon autour du tambour, sauta. Tout se passa très bien.

Quand nous nous retrouvâmes sur le sol, elle posa à nouveau son casque contre le mien : « Restons encordés. Je marcherai la première. Si je vais trop vite ou si tu as besoin de quelque chose, tu n'auras qu'à donner une secousse. »

— « A vos ordres, Capitaine. »

— « Ne te moque pas de moi, Kip. C'est sérieux. »

— « Je ne me moque pas. C'est toi le patron. »

— « En avant. Et ne te retourne pas. Cela ne sert à rien et tu pourrais faire une chute. Direction : les collines ! »

6

J'AURAIS dû jouir de cette expérience insolite et romanesque. Mais j'avais d'autres sujets de préoccupation. Si grand que fût mon désir de jeter un coup d'œil derrière moi, j'étais trop affairé pour penser à autre chose qu'à tenter de garder mon équilibre. J'étais forcé de garder la tête droite et de faire confiance à mes pieds que je ne pouvais voir. Heureusement, le sol, formé d'une couche rocheuse recouverte d'un tapis de poussière ou de sable fin, était ferme. Je ne pesais que vingt-cinq kilos, mais la diminution du poids n'avait pas ôté l'ombre d'un gramme à mes cent cinquante kilos de masse.

Cette disproportion nécessite des réflexes dont l'acquisition demanderait une vie ; pour prendre le moindre tournant, je devais me pencher lourdement, me redresser, m'arc-bouter pour ralentir, faire un angle extraordinaire pour accélérer. Il m'aurait été facile d'établir le diagramme de composition des forces. Mais *être* la résultante de ces dernières est une toute autre paire de manches. Combien de temps faut-il à un bébé pour apprendre à marcher ? J'étais un bébé sur la Lune, contraint à apprendre en effectuant une marche forcée aussi rapide que possible – et un bébé à moitié aveugle, par-dessus le marché.

Aussi les merveilles du paysage étaient-elles le cadet de mes soucis !

Tom-Pouce avait adopté une allure vive et régulière. A brefs intervalles, la corde se tendait et j'essayais d'aller plus vite – sans tomber.

Sur mes épaules, Maman Bidule chantonnait :

(« *Ça va, Kip ? Tu sembles soucieux !* »)

— « Je… euh… oui… ça va… Et vous… Comment… allez-vous ? »

(« *Je suis parfaitement à mon aise. Ne te tourmente pas pour moi, mon chéri.* »)

— « Très bien. »

Oscar faisait un boulot magnifique. L'effort physique sous le flamboiement du soleil eut vite fait de me couvrir de sueur, mais je ne donnai un coup de menton à la valve de climatisation que lorsque le détecteur sanguin m'eut indiqué que j'étais à court d'air. Mes séances d'entraînement dans les champs payaient : je n'avais aucun pépin et mon seul souci était d'éviter les rochers et les crevasses.

En vingt minutes, nous fûmes dans les collines. Brusquement, Tom-Pouce opéra un tournant qui me prit au dépourvu (cette fois-là, je faillis presque tomber). Son allure se fit plus lente. Enfin, elle s'engagea dans un étroit goulet où il fallait progresser en rampant et ne tarda pas à donner le signal de la pause. Nous nous mîmes à converser, casque contre casque :

— « Ça marche ? » me demanda-t-elle.

— « Au poil ! »

— « Maman Bidule, pouvez-vous m'entendre ? »

(« *Oui, mon petit…*»)

— « Etes-vous à votre aise ? Vous respirez bien ? »

(« *Tout va très bien. Notre Kip prend grand soin de moi, ma chérie.* »)

— « A propos de respiration », dis-je, « je vais jeter un coup d'œil à ta réserve d'air, Tom-Pouce. »

Je me penchai pour lire les indicateurs de son casque, mais elle fit un écart. Puis rétablit le contact.

— « Tout va normalement. »

— « Que tu dis…»

Je saisis son casque à deux mains et me penchai pour regarder à travers la visière. Mais, ébloui par le soleil, je ne vis rien de plus que si j'avais regardé au fond d'un puits.

« Dis-moi le chiffre. Et ne me raconte pas de blagues ! »

— « Occupe-toi de tes affaires. »

Je la forçai à se retourner pour examiner les manomètres extérieurs de ses bouteilles. L'un était à zéro. L'autre indiquait une charge presque complète.

— « Tom-Pouce », dis-je doucement, « quelle distance avons-nous déjà couverte ? »

— « A peu près cinq kilomètres. Pourquoi ? »

— « Donc, il en reste encore plus de cinquante ? »

— « Cinquante-cinq au moins, mais ne te fais pas de bile. Je sais bien qu'une de mes bouteilles est vide. Je suis passée sur l'autre avant de m'arrêter. »

— « Avec une seule bouteille, tu ne tiendras pas cinquante-cinq kilomètres. »

— « Mais si… Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. »

— « Ecoute-moi, Tom-Pouce. Nous avons tout ce qu'il faut en réserve. Je vais bien trouver un truc pour t'en passer un peu. »

Mon cerveau se mit à ronfler comme une turbine. Mentalement, je dressai le catalogue des outils qui pendaient à ma ceinture, recensai tous les autres objets dont je disposais.

— « Mon petit Kip, tu sais aussi bien que moi que tu ne peux pas brancher ces bouteilles-là après mon scaphandre. Alors, épargne ta salive. »

(« *Que se passe-t-il, mes chéris ? Vous ne vous disputez pas, j'espère ?* »)

— « Si, Maman Bidule. C'est la bagarre. Tom-Pouce est un poison. »

(« *Voyons, mes enfants…*»)

— « D'accord, Tom-Pouce : je ne peux pas brancher les bouteilles supplémentaires. Je l'admets. Mais je vais me débrouiller pour recharger la tienne. »

— « Comment peux-tu ? »

— « C'est mon affaire. Je vais essayer sur celle qui est vide : si ça marche, on est sauvé !… Et si ça ne marche pas, la situation ne sera pas pire. »

— « Cela te prendra combien de temps ? »

— « Dix minutes, si je suis en veine. Sinon, une demi-heure. »

Elle réfléchit. Puis :

— « Non, Kip. »

— « Tom-Pouce, arrête de faire l'im…»

— « Je ne fais pas l'imbécile. Nous ne serons en sécurité que lorsque nous nous serons enfoncés dans les montagnes. Je peux tenir jusque-là. Quand nous aurons cessé d'être aussi visibles qu'une punaise sur un gâteau d'anniversaire, nous nous reposerons et tu pourras recharger ma bouteille. »

C'était judicieux. « Soit ! »

— « Peux-tu aller plus vite ? Si nous atteignons les montagnes avant qu'ils s'aperçoivent de notre disparition, je ne crois pas qu'ils seront capables de nous trouver. Par contre, si…»

— « Je peux aller plus vite. Si seulement je n'avais pas ces sacrées bouteilles à trimballer. »

— « Oh ! Veux-tu… veux-tu les laisser tomber ? »

— « Absolument pas. Simplement, elles me déséquilibrent. Tiens, si tu voulais les assurer un peu mieux. »

— « Bien sûr. »

Elle arrima correctement ma charge que, dans la précipitation du départ, j'avais attachée solidement mais un peu à la va-comme-je-te-pousse.

— « En forme ? » lui demandai-je quand elle eut fini.

— « Oui. Je regrette de n'avoir pas un bout de chewing-gum. J'ai la gorge aussi sèche qu'un vieux bout de cuir. »

— « Bois un peu d'eau. Mais pas trop. »

— « Tu crois que la plaisanterie est de bon goût ? »

Mes yeux s'écarquillèrent :

— « Tom-Pouce… Ne me dis pas qu'il n'y a pas d'eau dans ton anti-V ? »

— « C'est là qu'il faut rire ? »

Cette fois, ce fut ma bouche qui s'ouvrit.

— « Mais pourquoi n'as-tu pas rempli le réservoir tout à l'heure ? »

— « De quoi parles-tu, à la fin ? Il y a peut-être un réservoir dans ta combinaison ! »

J'étais incapable de répondre. La tenue de Tom-Pouce était une combinaison pour touriste, prévue pour ces « excursions pittoresques ayant pour panorama l'incomparable grandeur de l'antique face lunaire » des promesses publicitaires. Des excursions en groupe, bien sûr, dont la durée n'excède pas une demi-heure. On ne met pas de réservoir dans les scaphandres touristiques : les clients risqueraient de s'étrangler avec le tuyau, d'inonder leur casque, de se noyer, de faire je ne sais combien d'autres idioties encore. Et puis, c'est plus économique.

Dire que la vie de Tom-Pouce dépendait maintenant de dispositifs de ce genre dont sa combinaison-camelote était dépourvue !

— « Je suis désolé », fis-je humblement. « Je vais essayer de trouver un joint pour te donner de l'eau. »

— « Je doute fort que tu y parviennes. Et j'aurais le temps de mourir de soif avant que tu réussisses. Aussi n'en parlons plus. Je regrette seulement mon chewing-gum. Tu es prêt ? »

— « Euh… Oui. »

Les « collines » n'étaient guère que d'énormes plis de lave et nous les atteignîmes vite. Même là, il fallait faire attention : le sol était dur. Plus loin, il était aussi plat que les déserts du Kansas et s'étendait jusqu'à l'horizon – un horizon rapproché ; les pics, qu'on eût dit découpés dans du carton, profilaient contre le ciel leur silhouette que le soleil transformait en éblouissants miroirs. Impossible de calculer de tête la distance à laquelle se trouvait l'horizon. Mais elle faisait sûrement à peine plus d'un kilomètre.

Tom-Pouce me laissa arriver à sa hauteur et posa son casque contre le mien.

— « Ça va, Kip ? Ça va toujours, Maman Bidule ? »

— « Comme sur des roulettes ! »

(« *Cela va à merveille, ma chérie.* »)

— « Kip, j'ai réussi à jeter un coup d'œil à leur carte à l'aller. Je

sais où est située la passe où ils sont venus me prendre. Direction générale : 8° N.E. Nous n'avons donc qu'à prendre la direction 8° S.O. Une fois qu'on sera aux montagnes, nous trouverons facilement le passage. »

J'étais impressionné.

— « Tu n'as jamais été éclaireur d'une tribu d'Indiens, par hasard ? A moins que tu ne sois Davy Crockett en personne ? »

— « Peuh ! Lire une carte est à la portée de n'importe qui. »

Elle semblait quand même toute fière.

Faute de boussole (Oscar avait été prévu pour utilisation sur station et non sur la Lune), nous nous orientâmes à l'aide de la Terre. Après un bref calcul, nous prîmes comme repère un pic qui avait une sorte de menton en galoche. A partir de ce pic, nous trouverions sans difficulté la passe. Alors, il faudrait obliquer franchement à l'est… Et nous tomberions inévitablement sur Tombaugh Station.

Environ quinze kilomètres à parcourir. Nous les avalâmes en un temps record. Il est possible de faire de jolies moyennes sur la Lune, à condition d'être en terrain plat et de conserver son équilibre. Tom-Pouce pressait tellement l'allure que c'était tout juste si nous ne nous envolions pas ; elle faisait des enjambées d'autruche et je pris rapidement le coup. Curieux : il était plus facile de marcher vite que lentement ! Après tout, on risquait seulement d'atterrir sur un parpaing ou dans un trou et de faire un faux pas. C'était d'ailleurs un risque fâcheux. Ce n'était pas que je craignais de m'étaler : Oscar était assez solide pour ne pas s'en porter plus mal. Mais si je me recevais sur le dos ? Selon toutes probabilités, Maman Bidule serait réduite en bouillie.

Ce n'était d'ailleurs pas mon seul sujet de tracas. La combinaison bon marché de Tom-Pouce était loin d'avoir la solidité de mon copain Oscar. Des souvenirs de lecture me revenaient… des histoires de scaphandres que la décompression fait exploser. Je n'avais aucune envie de voir *ça*. Surtout avec une petite fille au fond du scaphandre. Mais je n'osais pas utiliser la radio pour mettre Tom-Pouce en garde, bien que Cancrelat ne pût sans doute nous capter. D'autre part, si je tirais sur la laisse, je pouvais faire tomber la gosse…

Le plateau changeait d'aspect ; Tom-Pouce ralentit. Jusque-là, nous avions marché. Maintenant, nous étions en train d'escalader une pente d'éboulis. Lorsque nous en eûmes atteint le sommet, nous nous arrêtâmes.

— « Reposons-nous », dit Tom-Pouce. « Maintenant, inutile de nous en faire. Nous sommes à couvert et ils ne nous trouveront jamais ici. »

Elle avait raison. Certes, un navire d'observation cancrelat pourrait encore nous repérer ; mais la situation s'était

indiscutablement améliorée.

— « Bien. Je vais m'occuper de ta bouteille. »

— « Vas-y. »

C'était le moment. Elle avait déjà utilisé un tiers – oh ! même presque la moitié – de celle qui était en batterie. Impossible d'espérer arriver à Tombaugh Station avec ce qui lui restait d'air, simple question d'arithmétique.

— « Allez, co-équipier ! Détortille-moi cet écheveau. »

Tom-Pouce se mit en devoir de dénouer les cordes qui arrimaient mon harnachement de bouteilles de secours. Tandis qu'elle s'affairait de la sorte, je décidai de boire une gorgée, mais je chassai aussitôt cette idée. Quelle honte ! Alors que la gosse en était sans doute au point de mastiquer sa propre langue, je n'avais même pas réussi à trouver la moindre astuce pour lui faire passer un peu d'eau. Mon propre réservoir était fixé à l'intérieur de mon casque. Si j'avais la chance de survivre à l'aventure et de devenir ingénieur, je m'appliquerais à mettre au point un système permettant de faire boire quelqu'un dans ces conditions.

Toutefois, à la réflexion je m'aperçus qu'il était idiot de ne pas boire. Je devais me conserver dans le meilleur état physique possible : nos vies en dépendaient. Alors je bus, croquai trois tablettes de lait malté et rebus encore un peu en espérant que Tom-Pouce ne s'en apercevait pas. Heureusement, on voit mal par le hublot ce qui se passe à l'intérieur d'un scaphandre.

Je décrochai la bouteille vide de la gamine et la posai sur le sol à côté de celle de secours qu'elle avait fini par détacher. Puis je fis se toucher nos casques :

— « Tom-Pouce, débranche mon réservoir gauche. »

— « Pourquoi ? »

— « Qui est-ce qui fait le boulot, toi ou moi ? »

Je craignais qu'elle ne voulût discuter. Ma bouteille de gauche contenait de l'oxygène pur, les autres étaient chargées d'un mélange oxygène-hélium. Mon idée, c'était de transvaser la moitié du contenu de cette bouteille dans le réservoir de ma petite amie.

Opération tout ce qu'il y a de plus folichonne quand les jonctions des deux récipients ne sont pas du même type et qu'on ne dispose pas d'outils. Heureusement, j'avais du ruban adhésif avec lequel je fixai aussi hermétiquement que je le pus les valves des deux bouteilles l'une contre l'autre. Tout le rouleau y passa. Il fallait synchroniser nos mouvements pour ouvrir et fermer les commandes d'acier en même temps, afin de perdre le moins possible du précieux gaz.

Et cela réussit. De justesse : il s'en fallut de bien peu que mon raccord de fortune ne cédât. Mais au terme de la manœuvre, la

bouteille de Tom-Pouce se trouva presque pleine. La gosse avait de l'air !

— « Merci, Kip », dit-elle simplement.

— « Service de réparation du drugstore Charton, M'dame. Nous n'acceptons pas de pourboires. Maintenant, on remet les bouteilles en place. Mais attention : c'est de l'oxygène pur. Je te la remonte et tu feras le mélange. »

Nous nous harnachâmes et reprîmes la route.

Sur Terre, les montagnes sont sans surprise. Mais sur la Lune où les eaux ne les ont jamais modelées, il en va autrement. Nous rencontrâmes une crevasse si abrupte qu'il fallut la descendre en rappel. Lui succédait une paroi que nous craignîmes de ne pouvoir gravir. Avec des pitons et des crampons… et sans scaphandre, ça n'aurait pas été une affaire. Mais nous nous trouvions sur la Lune – pas dans les Rocheuses. A contrecœur, Tom-Pouce rebroussa chemin. Le plus compliqué fut la progression dans les éboulis. Je l'effectuai à quatre pattes ; Tom-Pouce m'assurait. Mais j'avais envie de tenir le rôle du héros et nous échangeâmes quelques propos aigres-doux. J'exigeai d'être le premier de cordée.

— « Arrête de jouer les costauds et de te conduire comme un stupide chevalier servant, Kip ! Tu dois transporter quatre grosses bouteilles et Maman Bidule. Tu es chargé au maximum, alors que moi, je grimpe comme une chèvre. »

Je me tus.

« Kip », dit-elle d'un ton soucieux lorsque nous fûmes arrivés en bas, « Kip, je ne sais que faire. »

— « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « J'ai pris un peu plus au sud que la passe empruntée par la chenillette, pour éviter de traverser exactement au même point. Mais je commence à craindre qu'il n'y ait pas d'autre chemin. »

— « Tu aurais pu le dire plus tôt ! »

— « Mais je ne voulais pas qu'ils nous trouvent. Le premier endroit auquel ils penseront, ce sera la passe de la chenillette. »

— « Hum… ouais ! »

Je regardais la chaîne qui nous barrait la route. Sur les photos, les montagnes lunaires sont hautes, effilées et grêlées. Vues à travers un hublot de casque, elles ont l'air tout simplement inaccessibles.

— « Si nous avions du temps, de l'air et tout le matériel dont dispose une expédition importante, nous pourrions essayer de trouver une autre voie. Mais ce n'est pas le cas et il n'y a qu'une solution : nous devons prendre le même chemin que la chenillette. Où est la passe ? »

— « Un peu plus au nord, je crois. »

Nous prîmes la direction du Nord en suivant la ligne des pics. Ce fut une marche lente et difficile qui nous conduisit, finalement, devant un plateau où nous nous engageâmes sans enthousiasme. C'était un risque qu'il fallait prendre. Je comptai mes pas. Quand j'atteignis le chiffre de mille, je m'arrêtai et tirai sur la corde pour avertir Tom-Pouce.

— « Nous avons fait près d'un kilomètre. La passe est-elle encore loin, à ton avis ? Ou bien l'avons-nous doublée ? »

Son regard se posa sur les montagnes.

— « Je n'en sais rien. Tout est si différent…»

— « On est perdu ? »

— « Euh… Elle devrait être quelque part en avant. Mais nous avons déjà fait un sérieux bout de chemin. Veux-tu que nous tournions en cercle ? »

— « Non, il faut continuer, jusqu'à ce que tu sois positivement sûre que le passage ne peut pas être situé plus loin. Cherche la passe ; moi, j'essaierai de repérer les traces de la chenillette. Lorsque tu seras certaine que nous sommes allés trop loin, nous ferons demi-tour. Nous ne pouvons pas nous permettre de zigzaguer comme un chien qui cherche la piste d'un lapin. »

— « Bien. »

Je comptai encore deux mille pas. Tom-Pouce fit halte.

— « Kip… Ça ne peut pas être par-là. Les chaînes sont plus hautes et plus compactes que jamais. »

— « Tu crois ? Réfléchis bien. Mieux vaut faire encore cinq kilomètres que s'arrêter trop tôt. »

Elle hésita. Nos casques étaient l'un contre l'autre et je distinguai nettement son froncement de sourcils. Enfin elle reprit la parole :

— « Non, Kip… Ce n'est pas par-là. »

— « Voilà un point d'acquis ! Demi-tour à droite, marche ! « *Avance, Macduff, et maudit soit le premier qui criera !* »

— « *Le Roi Lear ?* »

— « Non… *Macbeth !* Tu veux parier ? »

Les traces de la chenillette étaient seulement à huit cents mètres derrière : je ne les avais pas vues. Une infime couche de poussière recouvrait le roc et, lors du premier voyage, le soleil m'avait empêché de distinguer une trace si légère. Ce fut tout juste si je l'aperçus la seconde fois.

La piste s'allongeait dans la plaine. Elle allait droit vers les monts.

S'il n'y avait pas eu ce fil d'Ariane, jamais nous n'aurions franchi les chaînes. Tom-Pouce avait eu l'optimisme d'un enfant : pas de

route, un passage inaccessible à autre chose qu'à un véhicule monté sur chenilles. Par endroits, il avait fallu faire sauter des pans de montagne pour que le véhicule pût se frayer sa voie. Sûrement le travail d'une ancienne exploration : Fil-de-Fer et Gras-du-Bide étaient bien trop flemmards pour s'être livrés eux-mêmes à ce genre d'exercice. Si nous avions dû, Tom-Pouce et moi, nous ouvrir un nouveau chemin, je suis certain que nous ne serions plus, à l'heure actuelle, que des reliques pour les touristes des générations à venir !

Mais où une chenillette est passée, un homme peut grimper. Notre promenade n'avait rien d'une excursion. C'était une marche forcée, pénible : nous varappions. Des pierres dégringolaient et il fallait prendre garde où nous posions nos pieds. Parfois nous perdions la piste. Si notre progression s'avérait difficile, il n'y eut, toutefois, aucun obstacle insurmontable.

Lorsque Tom-Pouce eut utilisé la moitié de sa réserve d'oxygène, nous nous arrêtâmes et j'égalisai la pression de ses bouteilles. Cette fois, je pus seulement lui injecter un quart de charge : c'était l'histoire d'Achille et de la tortue, je pouvais lui donner indéfiniment la moitié de ce qui restait… si mon taffetas gommé tenait le coup. Il laissait à désirer, mais la pression était deux fois plus faible qu'à la première injection et je parvins à maintenir étroitement les becs de charge l'un contre l'autre tant que les valves demeurèrent ouvertes.

Moi, je n'avais pas à me plaindre : j'avais de l'eau, des pilules nutritives, de la dexédrine qui me rendait des services énormes ; dès que je commençais à me sentir fatigué, elle me redonnait une énergie nouvelle. La pauvre Tom-Pouce n'avait que de l'air et son courage. Elle ne disposait même pas d'un climatiseur. Et pas question qu'elle prît sur sa réserve d'air pour se rafraîchir. Sa ration était trop mesurée.

Quant à Maman Bidule, elle *disait* que tout allait pour le mieux. Elle respirait mon mélange d'air (un tantinet usé), mais je ne savais pas ce qui était ou n'était pas pénible pour un être de son espèce. Si un homme reste pendu par les chevilles toute une journée, il en meurt, tandis qu'une chauve-souris trouve cette position merveilleusement reposante. Et les chauves-souris sont nos cousines !

Les gazouillis de Maman Bidule m'aidaient à tenir le coup ; la malheureuse Tom-Pouce n'avait même pas ce réconfort.

Nous nous arrêtâmes une nouvelle fois, le temps de donner à la gamine un huitième de charge. Mon taffetas gommé, après cela, était en piteux état. A tel point que je me demandai s'il pourrait tenir encore. Crainte que je gardai pour moi.

J'ignore quelle distance nous couvrîmes et combien de temps dura l'ascension. Je sais une seule chose : j'avais l'impression que cela nous prenait des jours. Une simple impression, évidemment. Nous n'aurions pu marcher ainsi pendant plusieurs jours. Nous n'avions pas

assez d'air.

La piste s'allongeait, kilomètre après kilomètre, et s'élevait verticalement jusqu'à une altitude d'au moins deux mille cinq cents mètres.

Cela représentait une drôle de grimpette même sous 1/6 de G !

Le trajet paraissait ne devoir jamais finir car je ne savais ni la distance qui restait à parcourir, ni la distance déjà parcourue. Nous avions bien nos montres : mais elles étaient à l'intérieur de nos combinaisons. Comme si on n'aurait pas pu prévoir des montres incorporées dans les casques !

Encore une chose oubliée par les fabricants : un rétroviseur (sans parler d'un dispositif dans la mentonnière qui permettrait de voir où l'on pose les pieds). A chaque instant, j'avais envie de jeter un coup d'œil derrière afin de m'assurer que nul ne nous poursuivait. Pour cela, il aurait fallu que tout mon corps pivotât, effort que je ne pouvais me permettre. Tout le temps que dura cette marche de cauchemar, je m'imaginai que les autres étaient sur mes talons, je m'attendis à sentir la main d'un de ces monstres répugnants s'abattre sur mon épaule ; je tendais l'oreille à l'affût d'un bruit de pas que, bien entendu, le vide ambiant n'aurait pu transmettre.

Si vous achetez un vidoscaphe, veillez à ce qu'il soit muni d'un rétroviseur. Pendant que vous y serez, prévoyez aussi une ombrelle. Vous ne pouvez imaginer à quel point le soleil peut chauffer.

Je n'osais pas davantage rafraîchir la température de ma combinaison que Tom-Pouce. La chaleur montait. La sueur ruisselait sur tout mon corps, pénétrait dans mes yeux qu'elle cuisait ; j'étais dévoré de démangeaisons et ne pouvais me gratter. Tom-Pouce, elle, devait mitonner à l'étouffée. Même lorsque les détours de la piste faisaient plonger celle-ci au fond de gorges profondes, éclairées seulement par la réflexion de la paroi lointaine, crevasses si obscures que nous devions allumer nos lampes frontales, j'avais toujours aussi chaud ; et lorsque nous émergions à nouveau au soleil, cela devenait presque intolérable ; la tentation de donner un petit coup de menton sur la valve d'air était irrésistible. Le désir de fraîcheur paraissait plus important que le besoin de respirer une heure de plus.

Seul, j'aurais cédé – et serais mort. Mais la situation de Tom-Pouce était pire que la mienne. Si elle pouvait la supporter, je devais en faire autant.

Je m'étais demandé comment, si près d'une communauté humaine, nous pouvions être aussi isolés. Comment, aussi, d'effroyables monstres avaient pu établir une base secrète à soixante kilomètres à peine de Tombaugh Station. J'avais tout le temps de réfléchir à ce problème et le paysage où nous nous mouvions me fournissait l'explication.

Comparée à la Lune, l'Arctique est un territoire surpeuplé. D'une superficie à peu près égale à celle de l'Asie, la Lune compte moins d'habitants que Centerville. Un siècle pouvait s'écouler avant qu'on n'aille reconnaître la zone où Cancrelat avait élu domicile. Même si la base des extraterrestres n'était pas camouflée, un astronef ne l'aurait jamais atteinte ; il eût fallu un coup de chance pour qu'une jeep, même en empruntant la passe que nous franchissions et en évoluant dans la plaine, pût tomber dessus. Le satellite de sélénographie pouvait évidemment la photographier et la rephotographier et, à Londres, un technicien risquerait de remarquer une infime différence entre deux clichés. Peut-être. Des années après, quelqu'un aurait peut-être l'idée de faire une vérification… à condition qu'il n'y ait rien de plus urgent à faire… mais, dans un avant-poste, tout, absolument tout, est inédit et urgent.

Quant aux localisations des radars… on parlait d'échos de radar inexpliqués bien avant ma naissance !

Trop de kilomètres carrés, pas assez de personnel. Cancrelat n'avait pas de souci à se faire. Trop, beaucoup trop de kilomètres carrés !

Petit à petit, il y eut davantage de descentes et moins de montées. Au détour du chemin, une plaine étincelante, brûlante, s'offrit à notre vue. Au fond, terriblement loin, se dressaient d'autres pics. Bien que nous fussions à une altitude de quelque trois cents mètres, ils étaient au-delà de l'horizon. Je regardai la plaine. Trop épuisé pour ressentir l'ivresse du triomphe. Puis je jetai un coup d'œil à la Terre pour essayer de m'orienter. Quelle était la direction de l'Ouest ?

Le casque de Tom-Pouce heurta le mien.

— « Là-bas, Kip…»

— « Où donc ? »

J'observai le point qu'elle désignait du doigt et vit luire brièvement une coupole argentée.

Maman Bidule laissa échapper un trille. (« *Que se passe-t-il, les enfants ?* »)

— « C'est Tombaugh Station. »

Nous étions de braves petits, nous assura-t-elle dans son langage sans paroles ; elle avait su depuis le début que nous gagnerions la partie.

La Station devait être éloignée d'une quinzaine de kilomètres. Il n'était guère facile d'évaluer les distances avec cet horizon insolite et je ne disposais d'aucun point de comparaison ; je ne connaissais même pas les dimensions de la coupole.

— « Tom-Pouce, on prend le risque de lancer un message radio ? »

Nous nous retournâmes. C'était la solitude absolue.

— « Tentons le coup. »

— « Quelle fréquence ? »

— « Toujours la même. Bandes des émissions spatiales, je pense. »

J'essayai.

— « Allô… Tombaugh Station. Répondez, Tombaugh Station. – Me captez-vous ? »

Tom-Pouce me relaya tandis que je balayais toute la gamme de réception de mon poste. Sans succès. Même résultat avec l'antenne directionnelle dépliée et braquée sur le dôme.

— « On perd notre temps. Tom-Pouce. Tant pis, il faut y aller. »

Lentement, elle se détourna. Son désappointement se voyait comme le nez au milieu du visage. Moi-même, la déception me faisait trembler.

— « Ne te laisse pas abattre. Tom-Pouce. Ils ne peuvent pas rester à l'écoute toute la journée en attendant que nous émettions. La Station est maintenant visible, nous pouvons faire la route à pied. »

— « Je sais », fit-elle d'un ton morne.

Nous nous ébranlâmes et perdîmes la Station de vue. Je persistai à émettre tant que subsista l'ombre d'un espoir. Mais je finis par couper, afin d'économiser et mon oxygène et ma batterie.

Nous étions déjà à mi-pente quand Tom-Pouce ralentit l'allure, puis s'arrêta. Elle s'écroula et ne bougea plus. Je me précipitai vers elle.

— « Tom-Pouce ! »

— « Kip », murmura-t-elle d'une voix affaiblie. « Peux-tu chercher du secours ? Tu connais la route maintenant. Je t'attendrai ici. Dis, Kip ? »

— « Tom-Pouce, lève-toi. » Je parlais d'une voix sèche. « Il faut continuer. »

— « Je ne peux… pas. » Et elle se mit à pleurer. « J'ai trop soif… et mes jambes…»

— « Tom-Pouce ! »

Je la pris par l'épaule et la secouai.

« Tu ne vas pas flancher maintenant ! Maman Bidule, dites-lui. »

Tom-Pouce battit des paupières.

— « Continuez à lui parler, Maman Bidule ! »

Je retournai la gosse et me mis au boulot. L'hypoxémie frappe vite. Les indications des manomètres étaient éloquentes : la bouteille d'oxygène était vide, celle du mélange oxy-hélium l'était presque. Je manœuvrai pour laisser le reste du mélange se déverser directement à l'intérieur de la combinaison jusqu'à ce que celle-ci commençât à gonfler. Alors, je refermai les valves et dégrafai le récipient vide.

Ce fut pour me trouver devant une difficulté idiote. Tom-Pouce m'avait trop bien harnaché : impossible de défaire le nœud. Je pouvais le sentir de la main gauche, mais il était hors d'atteinte de la main droite ; ma bouteille frontale lui barrait la route – et pas moyen de dénouer la corde avec une seule main.

Je me raidis pour dominer ma panique. Mon canif… bien sûr, j'avais mon canif ! Un bon vieux couteau scout avec une barrette permettant de l'accrocher à la ceinture. Seulement, les mousquetons d'Oscar étaient épais et j'avais dû forcer pour fixer mon couteau.

Enfin, à force de le tordre, le mousqueton céda.

Nouveau pépin : impossible d'ouvrir la petite lame. C'est qu'il n'y a pas d'ongles aux gantelets des scaphandres.

« Cesse de tourner en rond, Kip », me gourmandai-je. « C'est la simplicité même. Tu n'as rien d'autre à faire qu'ouvrir ce canif. Et il faut que tu l'ouvres : Tom-Pouce est en train de s'asphyxier. »

Je cherchai à mes pieds dans l'espoir de trouver un éclat de rocher. Puis inspectai ma ceinture.

Le marteau ! La partie effilée de sa tête fit l'affaire. Je pus enfin trancher la corde. Je n'étais pas plus avancé pour autant. Mon but était de prendre une de mes bouteilles dorsales. Lorsque je m'étais débarrassé de la vide et avais fixé la dernière, ç'avait été sur celle-là que je m'étais branché. Ainsi, ma seconde bouteille était à moitié pleine. Une poire pour la soif, en quelque sorte, que j'envisageais de partager avec Tom-Pouce si besoin était. Or, le moment était venu : Tom-Pouce n'avait plus d'air.

Et le chevalier servant n'arrivait pas à atteindre la bouteille qu'il portait sur son dos !

Si je n'avais pas modifié les attaches, ce que j'avais été contraint de faire avec ces bouteilles non réglementaires, j'y serais peut-être parvenu. Le manuel dit : « *Portez la main sur l'épaule opposée, fermez les valves de la bouteille et du casque, dégagez l'étrier de fixation.* » Seulement, je n'avais pas d'étrier : ce n'était pas le harnais d'origine. N'importe comment, je ne suis pas du tout convaincu qu'on puisse passer sa main derrière l'épaule et arriver à un résultat quand on porte une combinaison pressurisée. A mon avis, c'est un type des bureaux qui avait rédigé la notice. En envisageant les choses avec optimisme. A moins que ce ne fût un désossé capable de se disloquer les épaules à

volonté. Cela dit, j'étais prêt à parier une pleine charge d'oxygène que les types du montage de la Station Spatiale n°2 faisaient appel à un camarade pour se livrer à cette petite opération, comme moi qui devais demander un coup de main à Tom-Pouce. Ou alors, ils rentraient et décompressaient !

Si jamais j'en avais l'occasion, je m'occuperais de cela. Dans l'espace, toutes les manœuvres à faire en scaphandre devraient pouvoir s'exécuter sans qu'on ait besoin de se désarticuler : les valves, les étriers, tout, même ce qui commande quelque chose accroché dans votre dos, devrait se trouver placé sur le devant de votre tenue. Nous ne sommes pas comme les cancrelats, avec des yeux dans tous les azimuts et des bras en accordéon. Nous sommes bâtis pour travailler en regardant droit devant nous – et c'est trois fois plus vrai quand on se trouve dans une anti-V. Et il faudrait aussi un hublot au niveau du menton pour savoir ce qu'on fabrique. Un appareil peut paraître idéal sur le papier et, sur place, se révéler être complètement délirant.

Mais je ne perdis pas mon temps à râler. J'avais un huitième de charge d'oxygène à portée de la main. Je m'en emparai.

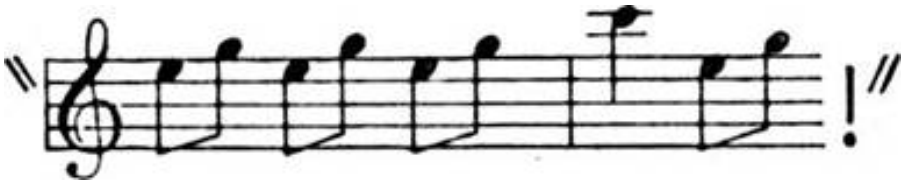
Mon malheureux ruban adhésif, qui n'avait que trop servi, était dans un état pitoyable. Je ne me souciai pas de remettre en place les bandelettes : tout ce que je demandais, c'est qu'elles collent encore un peu. Je manipulai l'adhésif avec autant de délicatesse que si c'eût été une feuille d'or, essayant de le rendre aussi hermétique que possible ; je m'interrompis pour fermer complètement la valve de vidange de Tom-Pouce quand je vis que son scaphandre était en train de se dégonfler. Mes mains tremblaient quand j'en eus fini.

J'empoignai le joint d'une main, ouvris la bouteille vide de l'autre ; sans perdre un instant, je dévissai à fond la bouteille d'oxygène en bouchant la valve avec la paume jusqu'à ce que le contact fût établi entre les deux joints. Il ne me restait plus qu'à observer les aiguilles. Elles se déplacèrent, allant à la rencontre l'une de l'autre. Lorsque leur course commença à ralentir, je refermai progressivement la valve réceptrice – et mon bandage de fortune sauta.

Je bloquai la valve à toute vitesse et parvins à limiter au maximum la perte de gaz – je parle de celui que j'avais injecté à Tom-Pouce, car ce qui en restait dans la bouteille donneuse fut entièrement gaspillé. Je ne m'arrêtai pas pour me faire de la bile ; j'arrachai les lambeaux de ruban gommé, m'assurai que le joint baïonnette était en état, replaçai la bouteille ainsi légèrement réalimentée sur le dos de Tom-Pouce et la mis en circuit.

La combinaison commença à se gonfler. J'ouvris imperceptiblement la valve d'éjection et approchai mon casque de celui de la petite : « Tom-Pouce ! Tom-Pouce ! Tu m'entends ? Eh, la

môme, réveille-toi ! Maman Bidule… réveillez-la ! »



— « Tom-Pouce ! »

— « Kip ? »

— « Réveille-toi ! Debout, champion ! Je t'en supplie, mon petit, mets-toi debout ! »

— « Quoi ? Aide-moi à ôter mon casque… Oh ! mais je respire…»

— « Bien sûr ! Ouvre ta valve de menton. Tu sens ? C'est bon, hein ? De l'air frais…»

Elle essaya faiblement. Je lui envoyai une sacrée bourrade pour ouvrir sa valve mentonnière de l'extérieur.

— « Oh ! »

— « Tu vois, hein… Tu as de l'air. En pagaille ! Maintenant, il faut que tu te lèves. »

— « S'il te plaît… Je voudrais rester encore un petit moment couchée. »

— « Pas question, espèce d'horrible mouflette ! Si tu ne te lèves pas, je ne t'aime plus. Et Maman Bidule non plus. Dites-le-lui, Maman bidule. »

(« *Lève-toi, fillette* »)

Tom-Pouce essaya. Je l'aidai. Elle frissonnait, s'agrippait à moi. Je la soutins pour qu'elle ne s'écroulât pas. « Maman Bidule », fit-elle d'une toute petite voix, « Maman Bidule, ça y est ! Vous… vous m'aimez toujours, hein ! »

(« *Bien sûr, ma chérie !* »)

— « Ça tourne… et je crois que je ne… que je ne pourrai pas marcher. »

— « Ça ne sera pas la peine, petite tête », dis-je doucement. Je la pris dans mes bras. « Tu n'auras plus à marcher maintenant. »

Elle ne pesait rien.

Au pied des collines, la piste s'évanouit. Mais les chenilles de la jeep avaient mordu profondément la poussière. Leurs traces prenaient franchement la direction de l'ouest. J'avais réduit mon arrivée d'air de telle sorte que l'aiguille de l'indicateur sanguin frôlât presque la zone marquée dangereuse sur le cadran lecteur. Je comptai mes pas ; chaque fois que j'avais avancé d'un kilomètre, je demandais à Tom-

Pouce d'appeler Tombaugh Station. La base se trouvait au-delà de l'horizon, mais peut-être possédait-elle une antenne surélevée capable de capter d'assez loin.

Maman Bidule bavardait avec la petite : elle lui racontait n'importe quoi uniquement pour l'empêcher de perdre à nouveau conscience. Son bavardage me permettait d'économiser mes forces et nous soutenait tous les deux.

Soudain, je remarquai que l'aiguille-repère avait pénétré dans le secteur rouge. Je fis jouer la valve. Attendis. Rien ne se produisit. Je réitérai. L'aiguille bougea. Lentement. Revint sur le blanc.

— « Ça va, l'air, Tom-Pouce ? »

— « Impeccable, Kip. Impeccable. »

Oscar me lançait de grands cris. Je battis des paupières. Tiens… Mon ombre avait disparu ! Jusque-là elle s'était trouvée devant moi et je me rappelai qu'elle faisait un angle avec les traces de chenille. Ces dernières étaient toujours là. Mais pas mon ombre. Inquiet, je me retournai : l'ombre était dans mon dos.

Cette sacrée rosse qui jouait à cache-cache, maintenant ! Allons ! Du cran ! (« C'est mieux comme cela », dit Oscar).

— « Il fait chaud là-dedans, Oscar. »

(« Et dehors, tu crois qu'il fait frais, peut-être ? Ne perds pas ton ombre de vue, mon petit pote – et ces traces non plus. »)

— « Y a fichtrement peu d'air là-dedans, Oscar ! »

(« Respire moins, mon vieux. »)

— « Je respire mes chaussettes, maintenant. »

(« Eh bien, respire ta liquette ! »)

— « C'est un astronef que j'ai vu passer ? »

(« Que veux-tu que j'en sache ? C'est toi qui as le hublot d'observation. »)

J'étais assis sur le sol. Tom-Pouce en travers de mes genoux et, cette fois, Oscar me cornait vraiment aux oreilles. Maman Bidule aussi. (« Debout, espèce de singe ! Lève-toi, eh, essaye donc ! » disait le premier.) (« *Lève-toi, Kip, mon chéri ! On est presque arrivé* », disait la seconde.)

— « Je veux seulement retrouver mon souffle. »

(« Eh bien, c'est fait. Appelle la Station ! »)

— « Tom-Pouce ! Appelle Tombaugh. »

Elle ne me répondit pas, ce qui me flanqua la frousse. Je hurlai : « Tombaugh Station, répondez. Répondez, Tombaugh Station ! »

Je me mis à genoux. Puis sur mes pieds. « Tombaugh Station, m'entendez-vous ? Au secours ! Au secours ! »

Une voix retentit.

— « Je vous reçois. »

— « Au secours ! Une petite fille est en train de mourir. Au

secours ! »

Brusquement je les vis devant mes yeux : les vastes coupoles brillantes, les hautes tours, les radio-télescopes, la grande caméra Schmidt vers laquelle je me traînais en titubant.

Un sas gigantesque béa d'où sortit une chenillette qui glissa à ma rencontre. « Nous arrivons », m'annonça la voix qui remplissait mes écouteurs. « Restez où vous êtes. Terminé. »

Une chenillette freina à côté de moi. Je vis s'en extraire un homme qui s'avança vers nous. Son casque heurta le mien. « Aidez-moi à la faire entrer », haletai-je.

Puis j'eus un mouvement de recul.

— « Tu m'as causé des ennuis, mon pote. J'aime pas les types qui me causent des ennuis. »

Derrière lui avait surgi un autre individu. Plus grand. Plus gros.

Le petit brandit quelque chose qui ressemblait à une caméra et qu'il braqua vers moi. C'est mon dernier souvenir.

7

J'IGNORE s'ils nous firent accomplir en chenillette ce parcours épuisant en sens inverse ou si Cancrelat leur envoya un navire. Une gifle me réveilla. J'étais allongé sur le sol. Dans un local clos. C'était le maigre qui assenait des gifles – celui que le gros appelait « Tim ». J'essayai de me débattre : rien à faire. J'étais ficelé dans une sorte de camisole de force comme une momie entortillée de bandelettes.

Fil-de-Fer m'empoigna par les cheveux pour me forcer à lever la tête et me glisser une grosse capsule dans la bouche.

J'essayai de le mordre.

Il me frappa avec une vigueur accrue et me présenta à nouveau le comprimé. Son expression demeurait impassible et il avait toujours l'air aussi minable. J'entendis une voix : « Avale, mon gars ! » et tournai les yeux. Le gros était de l'autre côté. « T'as intérêt à l'avaler », reprit-il, « les cinq jours qui viennent ne seront pas faciles à vivre ! »

J'avalai la capsule. Pas à cause de ce conseil. Parce qu'une main me pinçait le nez et qu'une autre avait enfourné la pastille dans ma bouche grande ouverte. Gras-du-Bide me donna un gobelet d'eau pour la faire passer. Cette fois, je ne tentai pas de résister : j'en avais besoin, de boire !

Alors Fil-de-Fer me ficha dans le gras de l'épaule une seringue hypodermique qui aurait parfaitement convenu pour faire une piqûre à un cheval et je le mis au courant de mon opinion sur lui en me servant de termes dont je n'avais pratiquement jamais usé auparavant. Fil-de-Fer eût été sourd, mes injures n'auraient pas eu moins d'effet. Le gros gloussa ; je tournai mon regard vers lui et ajoutai faiblement : « Et j'en ai autant à votre service. »

Il eut un claquement de langue désapprobateur : « Tu devrais être content qu'on t'ait sauvé la vie. » Il médita un instant avant de poursuivre : « Bien que j'étais pas d'accord… T'es un type à nous attirer des ennuis. Mais *il* te voulait vivant, *lui*. »

— « Ta gueule », dit Fil-de-Fer. « Attache-lui la tête. »

— « Laisse-le se rompre le cou. Vaut mieux s'occuper de nous. *Il* ne va pas tarder. » N'empêche qu'il se mit en devoir d'obéir.

Fil-de-Fer consulta sa montre : « Quatre minutes. »

En hâte, le gros boucla la lanière ajustée autour de mon front et les deux acolytes, sans perdre un instant, se mirent à se bourrer de capsules et à se faire mutuellement une injection sous-cutanée. J'observais de mon mieux ce qui m'entourait.

J'avais réintégré le vaisseau : je retrouvais le plafond luminescent, les murs familiers. Nous étions dans la pièce affectée à mes deux lascars. J'étais ligoté sur une couche moelleuse à égale distance des lits qui se faisaient vis-à-vis.

Les deux complices se précipitèrent sur leurs couchettes, se glissèrent dans des espèces de sacs de couchage qui les moulaient étroitement et que fermait un système à glissière. Chacun avait pris soin de se sangler le crâne. Mais leurs faits et gestes ne m'intéressaient pas :

— « Dites donc… Qu'est-ce que vous avez fait de Tom-Pouce ? »

Le gros gloussa encore un coup. « T'entends, Tim ? Elle est bien bonne ! »

— « Ta gueule. »

— « Vous…»

Alors que je m'apprêtais à recenser les caractéristiques de Gras-du-Bide, mes pensées, tout à coup, se brouillèrent, ma langue s'épaissit. D'ailleurs, je voulais aussi des nouvelles de Maman Bidule.

Je ne prononçai pas un mot de plus. Brusquement, je me sentis incroyablement lourd. Et ma couchette se balança violemment.

Longtemps, très longtemps, je connus un état qui n'était ni l'état de veille ni vraiment le sommeil. Au début, rien n'existait, hormis ce poids terrible ; et puis j'eus mal des pieds à la tête et je voulais hurler. Mais je n'en avais pas la force.

Lentement, la douleur reflua ; je cessai d'éprouver quoi que ce fût. Je n'étais plus un corps, j'étais seulement… moi, un moi immatériel. Des tas de rêves m'assaillaient. D'une totale absurdité. Comme si j'avais été le héros d'une de ces bandes comiques contre lesquelles on vote des résolutions aux réunions d'Associations Familiales ; et j'avais beau faire : impossible de rattraper « les traîtres » que je poursuivais.

A un moment donné, ma couchette fit une embardée et, subitement, j'eus un corps. Un corps qui avait le vertige. Quelques siècles s'écoulèrent avant que je me rende confusément compte que nous avions fait un tête-à-queue tout ce qu'il y a de sec. Au cours de quelques éclairs de lucidité, j'avais eu auparavant conscience d'aller

quelque part, très vite et avec une accélération terrible. Solennellement, je décidai que nous étions à mi-route et m'efforçai de déterminer combien de temps cela représentait, l'éternité multipliée par deux… J'obtins comme résultat 85 cents plus la taxe à la valeur ajoutée ; la sonnette de la caisse enregistreuse retentit. Tous mes calculs étaient à recommencer.

Gras-du-Bide détachait la bande adhésive qui m'immobilisait le crâne. Ça collait et la peau vint avec.

— « Belle journée qui s'annonce, mon pote. Perdons pas de temps. »

Tout ce que je réussis à répondre fut un croassement. Le maigrichon me déliait. Mes jambes m'abandonnèrent. Ça faisait mal.

— « Debout ! »

J'eus beau faire tout ce qu'il fallait pour ça, pas moyen ! Fil-de-Fer entreprit alors de me malaxer les mollets.

Je poussai un hurlement.

— « Hé », lança Gras-du-Bide. « Laissez-moi m'occuper de ça. J'ai été entraîneur dans le temps. »

Il en connaissait un bout, le gros. Quand il enfonça ses pouces dans le gras de ma jambe, cela me coupa le souffle. Il stoppa la manœuvre.

— « Trop sec ? »

Impossible de répondre. Il continua de me masser et sur un ton presque jovial : « Cinq jours sous huit gravités, c'est pas de la tarte… Mais tu vas te retrouver en pleine forme. T'as l'aiguille, Tim ? »

Et pan dans la cuisse ! Mais ce fut à peine si je sentis la piqûre.

Le gros m'aida à m'asseoir et me tendit une tasse. Moi, je croyais que c'était de l'eau. Mais ce n'en était pas. Je m'étranglai, recrachai le liquide. Gras-du-Bide attendit que ça se passe. Puis réitéra :

« Ce coup-là, bois-en quand même un peu. » J'en bus.

« O.K. Maintenant, debout. C'est fini, les vacances. »

Le plancher était un tantinet baladeur et je m'agrippai après le gros jusqu'à ce que le sol s'immobilisât. « Où sommes-nous ? » Ma voix était rauque.

Gras-du-Bide ricana avec l'air du gars qui va vous raconter l'histoire la plus sensationnelle de la soirée : « Sur Pluton, dame ! Joli coin, Pluton ! Drôle de station pour les estivants ! »

— « Ta gueule. Fais-le avancer. »

— « Agite-les un peu, môme. Tu vas pas le faire attendre, peut-être, *lui ?* »

Pluton ! pas possible ! Personne n'était capable d'aller jusque-là ! Mince ! On n'avait même pas encore essayé de rallier les lunes joviennes ! Et Pluton était tellement plus distant encore que…

Mon cerveau était au point fixe.

Pluton ! Quand même !

Mais je n'eus pas le temps de me poser de questions : nous revêtîmes nos scaphandres. Je ne savais pas qu'Oscar avait été du voyage et j'étais si content de le retrouver que j'oubliai tout le reste. On ne l'avait pas accroché. Il était par terre et je me penchai vers lui (ce qui me donna l'occasion de découvrir que chacun de mes muscles était tordu de crampes) pour le vérifier. Il ne semblait pas avoir souffert.

— « Rentre là-dedans », m'ordonna le gros. « Et fous-nous la paix. »

— « D'accord », m'écriai-je (presque) joyeusement. Puis j'ajoutai avec hésitation : « Hé… c'est que je n'ai pas d'air. »

— « Regarde donc mieux. »

Des bouteilles d'oxy-hélium neuves étaient fixées après le dorsal.

« S'*il* ne nous avait pas donné d'ordres », poursuivit Gras-du-Bide, « je miserais pas une croûte de camembert sur toi. Tu nous coûtes deux bouteilles, *plus* un marteau de géologue, *plus* une corde qui vaut 4 dollars 95, cours de la Terre. Y a des moments », ajouta-t-il avec rancœur, « y a des moments où j'ai envie de récupérer tout ce…»

— « Ta gueule », dit Fil-de-Fer. « En route. »

Je débouclai Oscar, m'introduisis au fond de lui à grand renfort de contorsions, fichai la jauge sanguine au lobe de mon oreille et bloquai les joints métallo-plastiques. « Etanche ? »

(« Etanche », me confirma Oscar).

— « C'est pas la porte à côté de chez nous ! »

(« Bah ! On a de l'air ! Relève le menton, bonhomme ! »)

Tiens ! Cela me faisait penser que je n'avais pas contrôlé la valve mentonnière. Qui fonctionnait aussi bien que tout le reste. Mon couteau avait disparu ; le marteau et la corde en avaient fait autant. Broutilles : Oscar et moi, on était étanches !

Je suivis Fil-de-Fer. Gras-du-Bide fermait la marche. Dans la coursive, nous croisâmes l'ami Cancrelat (ou un de ses pareils) et un frisson me parcourut. Heureusement, Oscar m'entourait. C'était un abri où rien ne pouvait m'atteindre.

Dans le caisson, une autre créature nous rejoignit et il me fallut la regarder deux fois avant de me rendre compte qu'il s'agissait d'un cancrelat en vidoscaphe, un vidoscaphe fait d'une matière moelleuse et qui ne présentait pas de protubérances comme le faisaient les nôtres. On aurait dit une vieille souche avec des branches nues et d'épaisses racines. Mais le clou, c'était le « casque », un dôme vitreux et lisse. Du verre unidirectionnel, je suppose : je ne voyais rien à travers. Ainsi emboîté, le cancrelat avait l'air plus ridicule que terrifiant. N'empêche que je ne m'approchais pas plus de lui qu'il

n'était nécessaire.

La pression d'air baissa et je m'affairai après mes régulateurs, peu désireux de voir Oscar éclater ; et je repensai à Tom-Pouce et à Maman Bidule. Rien ne m'importait davantage que de connaître leur sort. Aussi je branchai mon poste et récitai : « Essai radio – Alfa-Bravo-Coca…»

— « Ta gueule », proféra Fil-de-Fer.

La porte extérieure s'ouvrit. J'eus mon premier aperçu du voyage plutonien.

A quoi je m'attendais ? Je n'en sais rien. Pluton est une planète tellement éloignée qu'il est impossible d'en prendre des photos correctes, même depuis l'Observatoire de Luna City. J'avais lu des articles dans le *Scientific American*, vu dans *Life* des dessins imitant des clichés et censés représenter Pluton en été (si le mot « été » est bien celui qui convient lorsque l'air se liquéfie, tant la température est basse). Je me souvenais de ce détail parce qu'on disait que lorsque Pluton s'approchait du Soleil, on y distinguait une atmosphère.

Mais Pluton ne m'avait jamais tellement intéressé : on avait trop peu de données, il y avait trop de spéculations, c'était trop loin et cette planète ne constituait pas un bien-fonds particulièrement excitant. Par comparaison, la Lune faisait figure de banlieue résidentielle de choix. Le Professeur Tombaugh (qui avait donné son nom à la Station) s'était efforcé de photographier Pluton avec un télescope électronique géant grâce à une subvention Guggenheim. Mais il avait une raison précise pour s'intéresser à cette rocaille : c'était lui qui l'avait découverte, des années avant ma naissance.

La première chose que je remarquai pendant que la porte s'ouvrait fut un triple déclic – suivi d'un quatrième qui résonna à l'intérieur de mon casque : Oscar enclenchait son bloc-chauffant.

Le Soleil me faisait face. Je ne le reconnus pas immédiatement : il n'était pas plus gros que Vénus ou Jupiter vus de la Terre (bien qu'il fût beaucoup plus brillant). Quand il ne se présente pas sous l'aspect d'un disque, le Soleil a tout de l'arc électrique.

Gras-du-Bide me lança une bourrade : « Grouille-toi de sauter. »

Une passerelle volante reliait la porte à une sorte de chaussée surélevée qui menait jusqu'au flanc d'une montagne distante de quelque deux cents mètres. Ce pont suspendu était supporté par des piliers arachnéens d'une hauteur qui variait (les plus petits mesuraient un mètre, les plus grands, près de trois) selon les accidents du terrain. Le sol était recouvert de neige et le Soleil avait beau n'être qu'une tête d'épingle, ce blanc tapis luisait d'un éclat aveuglant. A mi-route, à l'endroit où les colonnes de soutènement étaient le plus élevées, ce viaduc franchissait un ruisseau. Quelle espèce d'« eau » était-ce ? Du

méthane ? Et cette « neige » ? De l'ammoniac solidifié ? Les tables qui m'auraient appris ce qui était solide, liquide et gazeux dans les conditions de froid infernal de l'« été » plutonien me faisaient défaut. Je ne savais qu'une seule chose : l'hiver plutonien était si terrible que rien n'y existait, ni à l'état gazeux ni sous la phase liquide : c'était le vide, exactement comme sur la Lune.

Il fallait se dépêcher et ce n'était pas pour me déplaire : le vent qui soufflait de notre gauche ne se bornait pas à réfrigérer tout un côté de mon vidoscaphe en dépit des efforts d'Oscar : il rendait en outre la progression dangereuse. Cette marche forcée aurait été beaucoup moins périlleuse sur la Lune, pensais-je. Car ici, il y avait le risque de tomber dans cette « neige ». Que se passerait-il si cela arrivait ? Se débat-on avant de s'y fracasser avec son scaphandre ou meurt-on à l'instant même où l'on s'écroule ?

En plus de ce vent inquiétant (d'autant plus inquiétant que la passerelle était démunie de garde-fou), il y avait les allées et venues incessantes des cancrelats en tenues de vide. Ils allaient deux fois plus vite que nous et se cramponnaient à la route comme un chien à son os. Fil-de-Fer était contraint de faire des enjambées acrobatiques et, à trois reprises, il s'en fallut de bien peu que je ne saute le pas.

Nous nous trouvâmes soudain dans un tunnel. A trois mètres de son embouchure, un panneau s'ouvrit à notre passage ; six mètres plus loin, ce fut le tour d'un autre opercule qui se rabattit derrière nous dès que nous l'eûmes dépassé. Il y en avait comme cela deux bonnes douzaines. Chacun constituait une sorte de valve instantanée et à mesure que ces plaques se rabattaient sur nos talons, la pression atmosphérique montait. Impossible de discerner le mécanisme qui faisait jouer ces tambours, bien que la voûte luminescente éclairât le tunnel. Enfin, nous pénétrâmes dans un sas pneumatique massif ; la pression était redevenue normale et il ne se referma pas. Il donnait sur une salle de vastes dimensions.

Cancrelat était là. *Mon* cancrelat, je suppose, car il parlait anglais. « Venez », dit-il. Sa voix me parvenait malgré mon casque. Au fond, je n'étais pas tellement sûr que ce fût bien lui qui m'avait adressé la parole : il y avait d'autres copains à lui aux environs et il est plus facile de distinguer entre eux des verrats que ces oiseaux-là !

Cancrelat avait l'air pressé. Il portait une combinaison d'espace et je fus soulagé, quand il fit demi-tour pour nous précéder, de ne plus avoir devant moi la vision de sa bouche tentaculaire. Ce n'était d'ailleurs qu'un fort mince progrès ; à présent, c'était son œil arrière que j'avais en spectacle !

Nous avions du mal à le suivre. Il nous guida le long d'un couloir en pente, prit à droite pour franchir un double jeu de portes béantes et finit par faire halte devant une sorte de trou d'égout.

« Déshabillez-le », ordonna-t-il.

Gras-du-Bide et Fil-de-Fer avaient relevé leurs casques : je savais donc que je ne risquais rien de ce côté. Mais je ne voulais pas quitter Oscar tant que Cancrelat se trouverait dans le secteur.

Gras-du-Bide se mit en devoir de dévisser mon casque. « Dépouille-toi de ça, mon pote. Et fais vinaigre, hein…» Fil-de-Fer dégrafa ma ceinture et, en dépit de ma résistance, je fus extrait en cinq sec de mon anti-V.

Cancrelat attendait. A peine eu-je quitté Oscar qu'il désigna l'excavation : « En bas ! »

J'avalai ma salive. C'était aussi profond qu'un puits et encore moins attrayant. « En bas », répéta-t-il. « Maintenant. »

— « Vas-y, mon pote », me conseilla Gras-du-Bide. « Saute ou on te flanque dedans. Descends avant qu'il se fâche. »

J'essayai de piquer un cent mètres.

Cancrelat fut sur moi avant même que j'eusse pris le départ. Mon élan coupé net, poussé aux reins, j'eus à peine le temps de lancer un coup d'œil en arrière. Je sautai gauchement. Je tombai.

Je mis longtemps à atteindre le fond. L'arrivée fut beaucoup plus douce que ce n'aurait été le cas sur Terre ; toutefois, je me tordis la cheville. Ce qui n'avait pas la moindre importance puisque je ne pouvais aller nulle part : la seule issue était ce trou dans le plafond.

J'étais dans une cellule de six mètres carrés. Sans doute était-elle creusée à même le roc, bien qu'il ne me fût pas possible d'avoir une certitude, le mur et le plafond étant couverts d'un revêtement genre cuir d'éléphant semblable à celui qui habillait les cloisons du vaisseau. Un panneau lumineux occupait la moitié de la voûte ; j'aurais pu lire… si j'avais eu de quoi lire. Le seul autre détail saillant était un jet d'eau qui, jaillissant d'une bouche percée dans la muraille, se déversait au fond d'une sorte de cavité de la taille d'une baignoire pour se perdre ensuite, Dieu sait où.

Il faisait chaud. Tant mieux : il n'y avait rien en ce lieu qui ressemblât à un lit ni à des couvertures. J'avais déjà compris que je risquais de moisir ici un bon moment et commençais à m'inquiéter de la question nourriture et du problème du couchage.

Et puis, zut ! J'en avais marre de cette histoire sans queue ni tête ! Je n'avais mis mon nez dans les affaires de personne… ç'avait été derrière ma propre maison qu'ils m'avaient cherché ! Tout cela, c'était de la faute de Cancrelat. Je m'assis à même le sol et me pris à rêver à la meilleure façon de le tuer lentement.

Je ne tardai pas à chasser ces pensées ridicules pour m'inquiéter du sort de Tom-Pouce et de Maman Bidule. Etaient-elles ici ? Etaient-elles mortes quelque part entre les montagnes lunaires et Tombaugh Station ? Sombrement, je me dis qu'il aurait mieux valu que la

malheureuse fillette ne sortît pas de son second coma. Je ne connaissais pas suffisamment Maman Bidule pour me faire une opinion en ce qui la concernait. Mais dans le cas de Tom-Pouce, il n'y avait pas de place pour le doute.

Pourtant, le mauvais pas où je me trouvais avait des précédents : en principe, un chevalier errant finit toujours par se récupérer au fond d'un cul-de-basse-fosse. Mais, traditionnellement, la vierge aux cheveux d'or est captive en quelque tour du château. Pardon, Tom-Pouce : je me défends mieux comme barman que comme chevalier errant ! « *Il est fort comme dix hommes car il a un cœur pur*. »

Ce n'était pas drôle.

Lassé de me torturer moi-même, je m'inquiétai de l'heure. Non que cela eût la moindre importance. Mais la tradition exigeant qu'un prisonnier compte les jours qu'il passe dans la geôle en faisant des marques sur les murs, pourquoi ne pas m'y mettre tout de suite ? J'avais toujours ma montre-bracelet. Seulement, elle était arrêtée et je ne parvins pas à la remettre en marche. Huit gravités… cela avait peut-être été au-dessus de ses forces, bien qu'elle fût garantie à l'épreuve des chocs, étanche, anti-magnétique et inaccessible aux influences non américaines.

Alors, je m'étendis pour dormir.

Je fus réveillé par le vacarme que fit une boîte de rations en atterrissant. La chute ne l'avait pas arrangée mais la clé y était resté fixée et je pus l'ouvrir : c'était du corned-beef. De l'excellent corned-beef. Le récipient, une fois vide, me servit de gobelet. L'eau pouvait évidemment être empoisonnée mais je n'avais pas le choix. Et comme elle était chaude, je pris ensuite un bain.

Je ne pense pas qu'au cours des vingt dernières années il y ait eu beaucoup de citoyens américains pour qui un bain eût été aussi nécessaire. Après m'être récuré, je lavai mes vêtements. Ce que je regrettais de n'avoir pas un des deux cents pains de savon entreposés dans mon cabinet de toilette, chez nous ! Si j'avais su, j'en aurais pris un.

Cette lessive me donna l'idée de recenser mes possessions : j'étais à la tête des richesses suivantes : un mouchoir, 67 cents en monnaie, un billet d'un dollar tellement détrempé que l'on avait du mal à reconnaître l'effigie de Washington, un porte-mine publicitaire et une liste de commissions dont ma mère m'avait chargé. (Je n'avais pas eu le temps de passer chez l'épicier.)

Je contemplai mes biens disposés en ligne. Je n'avais pas l'impression d'être en mesure de fabriquer avec ces objets l'arme-miracle grâce à laquelle je pourrais faire exploser les obstacles, m'enfouir, voler un astronef, apprendre à le piloter, regagner triomphalement la Terre, prévenir le Président et sauver la nation.

Je les alignai différemment. Il ne me parut pas que cela leur conférât davantage d'efficacité.

Conclusion justifiée.

Je sortis d'un épouvantable cauchemar, me rappelai où j'étais et souhaitai retrouver mon cauchemar. Immobile, je demeurai là à m'apitoyer sur moi-même ; les larmes jaillirent de mes yeux ; un tremblement convulsif m'agita le menton.

Jamais, lorsque j'étais enfant, on ne m'avait fait la guerre pour que je ne sois pas un bébé pleurnichard. Papa dit toujours que pleurer est un acte naturel ; c'est seulement un acte inadmissible sur le plan social. Dans certaines civilisations, les larmes sont considérées comme une manifestation de dignité, affirme-t-il. Mais à l'école primaire Horace Mann, on n'appréciait pas les crises sanglotantes. Il y avait des années que j'avais cessé de pleurer. D'ailleurs, c'est fatigant et ça ne sert à rien.

Je fermai les vannes et passai à l'analyse de la situation.

Le programme que j'établis comportait les points suivants :

1) Quitter cette cellule.

2) Retrouver Oscar et le revêtir.

3) Sortir, m'emparer d'un astronef, mettre le cap sur la Terre – si je peux trouver le moyen de le piloter.

4) Inventer une arme ou un stratagème afin d'exterminer les cancrelats ou de les tenir en haleine le temps de me glisser au-dehors et de prendre possession d'un navire.

Bagatelle que tout cela ! Le premier superman venu est capable de se téléporter et n'importe quel truc parapsychique du même genre fait l'affaire. Le tout est de vérifier que le plan n'a pas de faille et qu'on a bien payé son assurance.

5) Haute priorité : avant de dire adieu aux romantiques rivages de Pluton et à ses pittoresques et hospitaliers habitants, s'assurer que ni Tom-Pouce ni Maman Bidule ne sont là (si elles s'y trouvent, les embarquer), car, contrairement à certaines opinions, mieux vaut être un héros trépassé qu'un pourceau vivant. Mourir n'est pas une perspective très réjouissante et cela n'arrange personne ; toutefois, un pourceau lui-même doit bien mourir un jour, quelques efforts qu'il fasse pour demeurer en vie ; et jusqu'à son trépas il est éternellement contraint de justifier son choix. Tous les soucis que m'avait valu mon rôle de chevalier errant étaient là pour me démontrer que ce n'était point un travail commode. Mais l'autre branche de l'alternative présentait encore moins d'attraits.

Que Tom-Pouce sût faire marcher ces appareils, que Maman Bidule pût donner les instructions nécessaires pour piloter n'entrait pas en ligne de compte dans mon plan. Impossible d'en faire la preuve. Mais c'est vrai.

Note marginale : Lorsque je connaîtrai la manœuvre, pourrai-je l'exécuter sous 8 gravités ? Les cancrelats s'en accommodent peut-être très bien : je connaissais par contre les effets d'une accélération de 8 G sur mon individu. Le pilotage automatique ? S'il y en avait un, les instructions seraient-elles rédigées en anglais ? (Clifford, tu es stupide !)

Note marginale complémentaire : Combien durera le trajet sous une gravité ? La fin du siècle ? Le temps nécessaire pour périr d'inanition ?

6) Prévoir une thérapeutique d'occupation pour meubler les périodes creuses (lorsque je serai fatigué de me creuser la tête à résoudre mes problèmes). C'était important si je voulais éviter de craquer aux coutures. O. Henry écrivait des histoires en prison, St. Paul composa ses épîtres les plus puissantes alors qu'il était incarcéré à Rome. Hitler rédigea *Mein Kampf* en forteresse. Le prochain coup, j'emmènerais une machine à écrire et du papier. Pour le moment, il me restait toujours la solution d'inventer des carrés magiques et des problèmes d'échecs. N'importe quoi valait mieux que de pleurer sur mon sort. Les lions supportent le zoo. N'aurais-je pas plus de cran qu'un lion ? Que certains d'entre eux, en tout cas.

Bon ! Au boulot ! *Question numéro un :* Comment déguerpir de ce trou ?

Réponse immédiate : aucun moyen d'évasion. Le plafond se trouvait à quatre mètres. Les murs étaient aussi lisses que des joues de nouveau-né, aussi inexpugnables qu'un banquier. Qu'y avait-il d'autre ? Le trou, qui débouchait un mètre cinquante au-dessus de la voûte, le jet d'eau, le bassin de réception et le secteur lumineux du plafond. Comme outils, je disposais du matériel énuméré plus haut (quelques bouts de pas grand-chose, rien de pointu, rien d'explosif, rien de corrosif), de mes vêtements et d'une boîte de conserve vide.

Je sautai pour me rendre compte de la hauteur que je pouvais atteindre… Je touchai le plafond. L'intensité de la pesanteur était donc de l'ordre de 1/2 G. C'était bien beau de pouvoir toucher le plafond : seulement je ne savais ni marcher dessus, ni l'éviter. Il n'y avait rien qui eût permis, fût-ce même à une souris, de s'y accrocher.

Bien… mais je pouvais fabriquer une corde à l'aide de mes vêtements. Y avait-il à proximité de l'ouverture quelque chose qui pût faire office de crampon ? Pour autant que je me le rappelais, le sol, là-haut, était sans la moindre aspérité. Et même, à supposer qu'il me fût possible d'assurer ce cordage de fortune, que ferais-je ensuite ? Rodailler jusqu'à ce que Cancrelat me repère et me précipite à nouveau dans ce trou ? Tout nu, cette fois. Non. Je décidai de m'abstenir de tenter le coup de la corde tant que je n'aurais pas trouvé le moyen de faire face à l'obstacle numéro deux : en d'autres termes,

tant que je ne saurais pas comment feinter Cancrelat et ses copains.

Je poussai un profond soupir et inspectai mon cachot. Il ne restait plus que le jet d'eau et son bassin à essayer.

Connaissez-vous l'histoire des deux grenouilles qui étaient tombées dans un pot à lait ? La première, considérant que la situation était désespérée, n'essaya pas de lutter et se noya. L'autre, trop bête pour se rendre compte qu'il n'y avait rien à faire, ne cessa de nager en rond. Quelques heures après, elle avait tellement brassé le lait qu'il s'était formé un îlot de beurre sur lequel elle put flotter jusqu'à l'arrivée de la laitière qui l'en chassa.

L'eau se déversait dans le bassin qui se vidait en même temps. Supposons que l'écoulement ne se fît pas ?

J'examinai le fond de la cuvette. La purge était relativement large mais il me sembla que je serais en mesure de l'obstruer. Pourrais-je flotter tandis que l'eau envahirait la pièce, emplirait la cheminée d'accès, me haussant jusqu'au goulet ? Il fallait m'en assurer. J'avais une boîte de conserve.

Elle devait tenir à peu près un demi-litre. Sur Terre, un litre représente un décimètre cube d'eau. Mais je devais être sûr de mes mesures.

Mes pieds ont exactement vingt-huit centimètres de long ; c'est comme cela depuis que j'ai douze ans. Deux pièces de monnaies posées sur le sol me servirent de repères pour matérialiser une longueur de vingt-huit centimètres. Il se trouve qu'une coupure d'un dollar a six centimètres de large et que le diamètre d'une pièce de 25 cents représente deux centimètres et demi à un poil près. Ainsi, je pus calculer de la façon la plus précise les dimensions de ma cellule et celles de la boîte.

Cette dernière, je la plaçai alors sous le jet d'eau, la vidant dès qu'elle était pleine, et recommençai plusieurs fois l'opération en la minutant. Tout cela pour déterminer le temps nécessaire pour remplir la pièce.

Cela prendrait quatorze heures (cheminée comprise). Disons quinze heures, compte tenu de mes moyens grossiers d'appréciation. Pourrais-je flotter quinze heures ?

Tu parles ! Si c'était indispensable… Et cela l'était. Un type peut flotter indéfiniment pourvu qu'il ne s'affole pas.

Je roulai mon pantalon en boule et l'introduisit dans la vidange. Un peu plus, et il disparaissait. Je modifiai ma technique : je plaçai la boîte de conserve au milieu du ballot qui faisait office de bouchon. Les autres pièces de mon costume me servirent de bourre. J'attendis. Très fier de moi. L'inondation me fournirait peut-être la diversion dont j'avais besoin pour brûler la politesse à mes ravisseurs. Le bassin se remplit lentement.

Lorsque le niveau de l'eau ne fut plus qu'à deux centimètres au-dessous du plancher, le flot se tarit.

Il devait y avoir une valve de pression. J'aurais pu prévoir que des créatures capables de construire des astronefs fonçant en vitesse constante avec une accélération de 8 G avaient mis au point un système de plomberie de sécurité, chose que nous n'avions jamais su réaliser, nous autres Terriens.

Je récupérai tous mes vêtements, à l'exception d'une chaussette, et les mis à sécher en espérant que la chaussette manquante bloquerait la pompe ou saboterait quelque chose. Sans trop y croire : c'étaient vraiment de bons ingénieurs…

Cette histoire de grenouille, je n'y ai jamais réellement cru !

Une autre boîte me fut expédiée : rosbif et pommes de terre à l'eau. Nourrissant. Mais je commençais à songer avec mélancolie à un compotier de pêches. L'étiquette portait la mention : « REVENTE AUTORISÉE SUR LA LUNE ». Fil-de-Fer et Gras-du-Bide étaient peut-être entrés honnêtement en possession de ces provisions, qui sait ?

Pas le genre de gars, pourtant, à partager leurs ressources. Cancrelat les y avait certainement contraints. Par enchaînement d'idées, je me pris à m'interroger : pourquoi le Cancrelat en question tenait-il à me voir vivant ? Cela m'arrangeait, certes. Mais ses mobiles m'échappaient.

Je pris la décision de baptiser chaque boîte une « journée ». Les récipients vides me serviraient de calendrier.

Nouvelle bifurcation du cours de mes pensées : je n'avais pas encore calculé le temps nécessaire à rallier la Terre sous 1 gravité (éventualité à considérer dans le cas où je serais dans l'incapacité de régler l'auto-pilote sur 8 G) ; obnubilé par l'idée de sortir de ce cachot, je ne m'étais même pas trituré les méninges en me demandant ce que je ferais si je parvenais à le quitter (correction : *quand* je serais parvenu à le quitter). Je pouvais d'ores et déjà étudier l'aspect balistique du problème.

Je manquais de livres. Il y a encore des gens de nos jours (j'en ai rencontré) qui sont incapables de distinguer une étoile d'une planète et pour qui les distances astronomiques sont simplement « grandes » ; ils me font penser à ces primitifs qui ne connaissent que quatre nombres : un, deux, trois et « beaucoup ». Pourtant, n'importe quel boy-scout, fût-il seulement un pied-tendre, est au courant des données élémentaires et un type mordu par la mouche de l'espace (comme votre serviteur) connaît en général un grand nombre de chiffres précis.

« *Mercredi, viens-tu manger avec Jean sur une nappe propre ?* » Si vous la répétez assez longtemps, jamais vous n'oublierez cette phrase.

Mercredi 0,39 $

Vénus	0,72 $
Terre	1,00 $
Manger	1,50 $
Astéroïdes (prix assortis sans valeur)	
Jupiter	5,20 $
Saturne	9,50 $
Uranus	19,00 $
Neptune	30,00 $
Pluton	39,50 $

Les « prix » représentent les distances par rapport au Soleil, exprimées en Unités Astronomiques (une U.A. = distance moyenne de la Terre au Soleil, soit 150 000 000 de kilomètres). Je mets le signe du dollar parce qu'un chiffre me frappe davantage si j'y pense comme à une somme d'argent, ce que Papa trouve déplorable. (Conseil d'ami : vous avez intérêt à retenir ces chiffres ; sinon, vous ne connaîtrez rien de votre propre voisinage.)

Passons à mes subtilités de raisonnement. D'après cette liste, la distance de Pluton au Soleil égale 39 fois et demie la distance Terre-Soleil. Seulement l'orbite de Pluton (comme celle de Mercure) est très excentrique. Et la vitesse orbitale de la planète est faible : les fluctuations de sa position par rapport au Soleil atteignent presque *trois milliards* de kilomètres. Pluton pénètre d'un poil dans l'orbite de Neptune, puis s'en écarte pendant deux cents ans : il accomplit seulement quatre révolutions en un millénaire.

Heureusement, je me rappelais ce fameux article à propos de l'« été » plutonien : Pluton se trouvait présentement au voisinage de l'orbite de Neptune et y resterait jusqu'à ma mort (calculée d'après mon espérance de vie à Centerville). Voilà qui me donnait sans difficulté le chiffre moyen de 30 Unités Astronomiques.

Les problèmes d'accélération sont simples : il suffit d'appliquer la formule $d = \frac{1}{2} gt^2$ (les distances parcourues sont égales au demi-produit de l'accélération par le carré des temps mis à les parcourir). Si l'astrogation ne présentait pas plus de difficulté, n'importe quel bizuth pourrait être pilote de fusée. Seulement les choses se compliquent en raison de l'action des champs gravitationnels d'une part, et du fait que tout se meut dans quatorze directions à la fois, d'autre part. Mais comme je voulais une réponse approximative, je pouvais négliger les champs et les mouvements planétaires ; ces facteurs étaient insignifiants sur une longue distance, compte tenu de la vitesse des engins cancrelats.

Ce que je regrettais ma règle à calcul !

Papa dit toujours qu'un type qui ne sait pas se servir d'une règle à calcul est un analphabète à qui on devrait supprimer le droit de

vote. La mienne, un cadeau du paternel, est une splendeur. Quand il me l'a offerte, on était au régime patates à l'eau depuis une semaine, mais mon vieux a sa théorie : le superflu est prioritaire dans le budget. Elle était à sa place, ma règle, sur mon bureau !

Enfin, j'avais des chiffres, mes formules, un crayon et du papier.

Tout d'abord, il fallait poser les données du problème. Gras-du-Bide m'avait fourni les éléments : *Pluton – 5 jours – 8 gravités*.

C'était un problème en deux parties : accélération pendant la moitié du temps (et sur la moitié de la distance), retournement et décélération pendant le reste du temps (et sur le reste de la distance). Impossible donc de faire entrer la distance globale dans l'équation ; comme on élève le « temps » au carré, on obtiendrait une parabole.

Pluton était-il en opposition ? En quadrature ? Ou en conjonction ? Enfin… en me contentant du chiffre moyen de 30 U.A., j'aurais une réponse suffisamment précise.

La moitié de cette distance en mètres ?

½ x 30 x 150 000 000 x 1 000

8 gravités, cela représente : 8 x 9,8 mètres/sec. (la vitesse s'accroît de 78 mètres par seconde en accélération et diminue de la même façon pendant la décélération). Ce qui donnait donc :

$$\frac{30 \times 150 \times 10^9 \text{ mètres}}{2} = \frac{1}{2} \times 8 \times 9{,}8 \text{ mètres/sec.}^2 \times t^2.$$

Et voilà, en secondes, le temps nécessaire pour accomplir la première moitié du voyage. On multiplie par deux pour avoir le temps total. On divise ce résultat par 3 600 secondes pour le convertir – et on a une réponse en heures.

Avec une règle à calcul, le calcul prend quarante secondes – et le plus long est de déterminer correctement la place de la virgule. C'est aussi simple que de calculer la taxe sur le chiffre d'affaires. Mais il me fallut au moins une heure pour m'en tirer, et presque autant pour vérifier ma réponse en permutant l'ordre des facteurs. Je vous le dis, on n'a rien inventé de mieux que la règle à calcul. Rien, sauf les filles.

Mais enfin j'avais un résultat certain. Cinq jours et demi. J'étais sur Pluton.

Ou sur Neptune…

Non. Impossible : sur Neptune, je n'aurais pas pu faire un bond de quatre mètres pour toucher le plafond. Pluton seul cadrait avec toutes les données. Il ne me restait plus qu'à tout effacer pour calculer la durée du voyage sous 1 gravité, cette fois.

Quinze jours.

Bizarre. Au premier abord, je pensais que le voyage à 1 G aurait dû prendre 64 fois plus de temps qu'à 8 G. Heureusement, je m'y connaissais un peu en géométrie analytique. Le temps étant élevé au carré, on se trouve en réalité en présence d'une progression géométrique – ce qui jouait en ma faveur.

Savoir qu'il m'était possible de gagner la Terre en deux semaines sans avoir à supporter une accélération supérieure à 1 G me remplit de joie. Quinze jours… Je ne mourrais pas de faim. Si je réussissais à m'emparer d'un astronef… Si je parvenais à le piloter… Si j'arrivais à sortir de ce trou. Si…

Non : pas de « si » ! *Quand.* Interdiction d'employer le conditionnel !

En effectuant mon problème j'avais noté la vitesse atteinte au moment du passage en accélération : plus de dix-sept mille kilomètres par seconde. C'était joli, même dans l'espace. Voyons… l'étoile la plus proche. Proxima Centauri, se trouve à quatre années-lumière et 3/10 ; on l'a assez souvent répété dans les quitte ou double radiophoniques. Combien de temps durerait le voyage sous une accélération de 8 G ?

C'était toujours le même genre de calcul, mais il fallait faire attention aux décimales. Une année-lumière représente… à vrai dire, j'avais oublié quoi. Donc il fallait multiplier 300 000 kilomètres (vitesse de la lumière à la seconde) par le nombre de secondes dans une année (365 x 24 x 3 600) et l'on obtenait en gros : 9 460 000 000 000 de kilomètres.

Il suffisait de multiplier ce chiffre par 4,3 et cela donnait : 40 678 000 000 000.

Bref, en gros, 40 trillions de kilomètres. Bigre !

Pour parcourir cette distance dans les conditions de l'énoncé, il fallait un an et cinq mois, moins de temps que le voyage de l'Atlantique au Pacifique par le Cap Horn au XIXe siècle !

Mais alors, ces monstres avaient la propulsion interstellaire ! Je ne sais pas pourquoi j'étais surpris ; la révélation me frappait comme un coup de poing en pleine face. Implicitement, j'avais jusque-là admis que Cancrelat m'avait conduit sur sa planète natale, que c'était un Plutonien. Mais *c'était impossible !*

Il respirait de l'air. La température qui régnait à l'intérieur de son vaisseau était élevée. Quand il n'était pas pressé, il se baladait à 1 G. La même lumière convenait à ses yeux et aux miens. Donc sa planète d'origine était du même type que la mienne.

Si vous faites des mots croisés, vous savez que Proxima Centauri est une étoile double. L'un des soleils qui la constituent est un frère jumeau de notre Soleil à nous : même taille, même température, même spectre. Ce n'est pas s'aventurer beaucoup que de supposer que

ce soleil possède une planète semblable à la Terre. Quelque chose me disait que je connaissais maintenant l'adresse de mon Cancrelat.

Je savais *d'où il ne pouvait venir :* il ne pouvait venir d'une planète qui, en hiver (un hiver d'une durée de deux siècles), est totalement privée d'air et connaît des températures voisines du zéro absolu ; où, pendant la période d'« été », même si une partie de l'atmosphère retourne à l'état gazeux, l'eau demeure solide comme de la pierre ; où les cancrelats sont dans l'obligation de revêtir des vidoscaphes. Il ne pouvait venir d'aucune autre région du système solaire : Cancrelat n'était à son affaire que sur une planète identique à la nôtre : c'était pour moi une certitude aussi irréfutable que les impôts. Son physique n'infirmait nullement cette hypothèse : les araignées ne nous ressemblent en aucune façon, mais cela ne les empêche nullement d'aimer les mêmes choses que nous ; et, chez nous, il y a peut-être mille araignées pour un homme.

Cancrelat et ses semblables se trouveraient tout à fait à leur aise sur la Terre. Beaucoup trop, j'en avais peur.

Ma pensée revint à Proxima Centauri. Le problème avait un autre aspect encore. Au moment de la décélération, l'engin avait acquis une vitesse de 1 780 000 kilomètres par seconde. Ce qui représentait six fois la vitesse de la lumière. C'était une impossibilité d'après la théorie de la Relativité.

J'aurais rudement aimé discuter de cela avec Papa. Il lit tout, depuis *L'anatomie de la mélancolie* jusqu'aux *Acta Mathematica* en passant par *Paris-Match* ; combien de fois ne l'avais-je pas vu, assis sur le rebord du trottoir, en train de ramasser les journaux souillés dont on enveloppe les détritus pour pouvoir récupérer la fin d'un article (suite page 8). Il irait chercher un livre dans sa bibliothèque ; nous nous pencherions tous deux sur ses pages ; puis il sortirait encore quatre ou cinq volumes soutenant des points de vue différents. Papa, ce n'est pas le genre d'homme à vous dire : « *C'est vrai, sinon ils ne l'auraient pas imprimé.* » J'avais été scandalisé la première fois où je l'avais vu prendre une plume et corriger quelque chose dans mon livre de maths.

Au fond, même si la vitesse de la lumière était une vitesse limite, un voyage de quatre ou cinq ans est faisable. On rabâche depuis si longtemps qu'il faudrait des générations pour atteindre les étoiles, même les plus proches, que nous avons peut-être bien fini par croire dur comme fer une idée erronée. Une balade d'un kilomètre dans les monts lunaires, c'est énorme ; un milliard de kilomètres dans le vide, ce n'est peut-être pas grand-chose.

Mais alors, qu'est-ce que Cancrelat fabriquait sur Pluton ?

Comment s'y prendre pour envahir un système solaire ? Je parle sérieusement : un cul-de-basse-fosse sur Pluton n'était pas une aimable

plaisanterie et Cancrelat ne m'avait jamais donné envie de me pâmer. Est-ce qu'il fallait se lancer comme cela, bille en tête ? Evidemment, les cancrelats nous surclassaient comme ingénieurs. Mais ils ne pouvaient pas le deviner au départ. Il était beaucoup plus astucieux d'installer une base de ravitaillement quelque part dans un coin perdu du système convoité, un coin où personne n'a jamais mis les pieds.

A partir de là, rien de plus facile que d'organiser des points d'appui avancés : par exemple, sur le satellite dépourvu d'atmosphère de quelque sympathique planète, d'où l'on observe la surface de ladite planète. Et si les circonstances vous contraignent à évacuer ce poste d'observation, eh bien, vous n'avez plus qu'à vous replier sur votre base principale. Et à préparer un nouvel assaut.

Pluton était loin de la Terre, d'accord ; n'empêche que, pour les cancrelats, il se trouvait seulement à cinq jours de la Lune. C'était comme dans la Seconde Guerre mondiale. La base principale (U.S.A. – Pluton) est hors d'atteinte. Toutefois, elle ne se trouve qu'à cinq jours de la base avancée (Angleterre – Lune), qui elle-même est seulement à trois heures du théâtre des opérations (France et Allemagne – Terre). Durant cette Seconde Guerre mondiale, les Alliés s'étaient fort accommodés de ce système. J'espérais seulement qu'il n'en irait pas de même pour les cancrelats…

Bien que je ne visse rien qui pût leur mettre des bâtons dans les roues.

Une nouvelle boîte de ration me fut expédiée : boulettes de viande aux spaghetti. Heureusement qu'il ne s'agissait pas de pêches en conserve : je n'aurais peut-être pas eu le courage de me servir de la boîte, avant de l'ouvrir, pour marteler un de mes récipients vides. Quand ce dernier eut été bien aplati et rendu pointu, je l'aiguisai contre le bassin. Cela me faisait un poignard. Pas un poignard très fameux ; mais je me sentais moins désarmé avec lui. Cela fait, je dînai puis, fatigué, m'endormis réconforté ; j'étais toujours captif, mais j'avais une arme et je croyais avoir éclairci la situation à laquelle je faisais face. Un problème analysé est aux deux tiers résolu.

Je ne fis pas de cauchemars.

La première chose qui dégringola dans mon cachot fut Gras-du-Bide. Fil-de-Fer atterrit quelques secondes après. Je m'adossai à la paroi, mon poignard à la main. Fil-de-Fer m'ignora, se releva et, après un regard circulaire, s'en fut boire un coup au jet d'eau. Son copain n'était pas en état de faire quoi que ce fût. Il était K.O. Je le contemplai. « Bon Dieu, qu'il est laid, ce gros tas ! » pensai-je in petto. Je le retournai sur le ventre et entrepris de lui faire de la respiration artificielle. Après quatre ou cinq ratés, son moteur démarra : « Ça va comme ça », haleta-t-il.

Alors, je m'écartai de lui et empoignai ma lame. Le maigrichon, assis le dos au mur, ne se préoccupait pas de nous. Gras-du-Bide jeta un coup d'œil sur mon pitoyable instrument : « Range ça, gamin. On est tous dans le même bateau, à présent. »

— « Vraiment ? »

— « Ouais ! Vaut mieux faire front, entre humains. » Il émit un soupir lamentable. « Après tout ce qu'on a fait pour *lui !* Tu parles d'un remerciement ! »

— « Expliquez-vous…»

— « Hein ? Y'a rien à expliquer de plus. Il a décidé qu'il pouvait se passer de nous. Et voilà ! »

— « Ta gueule », dit paisiblement Fil-de-Fer.

Le visage du gros se tordit en une lippe boudeuse.

— « Ta gueule à toi ! » lança-t-il d'une voix maussade. « J'en ai marre, à la fin. *Ta gueule* par-ci, *ta gueule* par-là, *ta gueule* toute la journée – et voilà où nous en sommes ! »

— « Ta gueule, j'ai dit. »

Gras-du-Bide la boucla. Je n'ai jamais su ce qui s'était passé, car ses explications n'étaient jamais deux fois de suite les mêmes. Son pote, lui, ne parlait pas sauf pour proférer son sempiternel « Ta gueule » ou pour lâcher des monosyllabes encore moins explicites. Une chose en tout cas était claire : ils avaient perdu leur boulot – boulot d'assistants gangsters, d'agents de la 5e Colonne, de collabos…

— « D'abord, tout ça, c'est de ta faute », me dit une fois Gras-du-Bide.

— « Ma faute ? » Ma main glissa vers ma boîte-de-conserve-poignard.

— « Ouais… Si tu l'avais pas contrecarré, il ne se serait pas mis en colère. »

— « Mais je n'ai rien fait ! »

— « Que tu dis ! Tu lui as fauché ses deux plus belles prises, tout simplement, et tu lui as mis des bâtons dans les roues au moment où il se préparait à ficher le camp d'ici. »

— « Oh ! Mais vous, vous n'y êtes pour rien. »

— « C'est ce que je lui ai dit. Mais cause toujours ! Allez, lâche ta lime à ongles, t'es ridicule ! »

Il haussa les épaules.

Je finis par apprendre ce qui me tenait le plus à cœur : le sort de Tom-Pouce. Après que je fus revenu cinq fois à la charge, le gros grogna :

— « Pourquoi tu te tracasses comme ça à propos de la môme ? »

— « Je veux seulement savoir si elle est vivante ou non. »

— « Oh ! elle est en vie ! En tout cas, elle l'était la dernière fois que je l'ai vue. »

— « Quand était-ce ? »

— « T'es trop curieux. Elle est ici. »

— « Ici ? » répliquai-je avec animation.

— « Pourquoi tu me fais répéter ? Elle se balade comme elle veut et mène une existence de princesse, si tu veux savoir. » Il crispa la mâchoire et fronça les sourcils. « Pourquoi il l'a à la bonne, elle, et qu'il nous traite comme ça, nous, ça me dépasse. C'est pas juste. »

Tout à fait mon opinion ! Mes motifs n'étaient pas les mêmes que les siens. Que ma brave petite Tom-Pouce fût devenu le chouchou de Cancrelat… non ! C'était une idée à laquelle je ne pouvais me faire. Il y avait sûrement une explication – ou alors, le gros mentait !

— « Vous prétendez qu'il ne l'a pas enfermée ? »

— « Pourquoi faire ? Où veux-tu qu'elle aille ? »

Je m'étais déjà posé la question : *où* aller, quand mettre un pied dehors est un suicide ? A supposer que Tom-Pouce fût en possession de son anti-V (et son scaphandre, à tout le moins, était probablement sous clé), qu'un astronef inoccupé attendît son bon plaisir et qu'elle pût même s'y introduire, il lui aurait encore manqué le « cerveau », le petit ustensile qui servait de starter.

— « Et Maman Bidule, où est-elle ? »

— « Qui ? »

— « La… Enfin, la créature extra-terrestre qui se trouvait dans mon vidoscaphe. Vous devez être au courant. Est-elle vivante ? Est-elle ici ? »

Mais le gros faisait la tête. « Ces animaux-là ne m'intéressent pas du tout », laissa-t-il tomber d'un ton revêche. Je ne pus rien en tirer de plus.

Enfin, Tom-Pouce n'était pas morte. Brusquement je me sentais beaucoup plus léger. Elle était là ! Ses chances étaient encore moins bonnes, même en captivité, que lorsqu'elle était prisonnière sur la Lune ; néanmoins, la savoir si près me remplissait presque d'extase et, déjà, je cherchais à découvrir un moyen pour entrer en communication avec elle.

Les insinuations de Gras-du-Bide à propos de ses rapports avec Cancrelat me laissaient froid. Le comportement de Tom-Pouce était imprévisible : tantôt elle se conduisait comme une gamine, souvent exaspérante, tantôt comme une mijaurée vaniteuse d'une incroyable puérilité. Mais, plutôt que de trahir, elle se fût laissée brûler à petit feu. Elle était du bois dont on fait les Jeanne d'Arc.

Un état de paix inquiète régnait entre nous trois. J'évitais les deux acolytes, ne dormais que d'un œil (et, dans la mesure du possible, quand eux-mêmes étaient assoupis) et gardais toujours mon poignard à portée de la main. Si Fil-de-Fer affectait d'ignorer ma

présence, le gros était presque cordial avec moi. Il faisait mine de ne pas craindre mon misérable surin, mais j'avais l'impression que c'était de la comédie : il en avait peur. Pourquoi pensais-je ainsi ? Cette opinion s'était fait jour en moi lors de la première distribution de vivres. Trois boîtes nous avaient été parachutées. Fil-de-Fer en avait ramassé une et Gras-du-Bide une autre. Lorsque je m'étais approché pour la troisième, le gros s'en était saisi.

— « Donnez-la-moi, s'il vous plaît », lui demandai-je.

Il grimaça : « Qu'est-ce qui te fait croire qu'elle est pour toi ? »

— « Hein ? Il y a trois boîtes… et nous sommes trois. »

— « Et alors ? J'ai drôlement faim. Je ne crois pas que je puisse te la donner. »

— « Moi aussi, j'ai faim. Soyez raisonnable. »

— « Hum…» Il sembla étudier l'argument. « Je vais te dire : je te la vends. »

Je mis mon poignard bien en évidence.

— « Si vous ne me la rendez pas, gare ! »

Gras-du-Bide considéra ma main armée et sourit jusqu'aux oreilles : « Alors, quoi ? Plus moyen de plaisanter ? » Et il me lança la boîte. Je n'eus plus d'ennuis de ce côté par la suite.

Nous vivions à la manière de la « Famille Heureuse » que les cirques ambulants présentent parfois : vous savez, le lion enfermé en compagnie d'un agneau ? Cela produit un gros effet. Seulement, on doit fréquemment remplacer l'agneau.

Gras-du-bide aimait bien parler et ses discours, lorsque je réussissais à démêler la part de mensonges qu'ils renfermaient, étaient instructifs. Il s'appelait (du moins le prétendait-il) Jacques de la Barre de Vigny (« Mais dis-moi seulement Jock ») et la grande perche Timothy Jones. Toutefois, mon petit doigt me disait que le seul moyen d'apprendre leur identité aurait été de consulter les archives de la police. Jock, bien qu'il feignît d'être au courant de tout, ignorait le lieu d'origine de Cancrelat et savait bien peu de chose concernant les plans de ce dernier et les buts qu'il se proposait, je m'en rendis compte bientôt. Cancrelat n'était sûrement pas un type à discuter avec les « animaux inférieurs ». Il se servait de ceux-ci comme nous nous servons de chevaux, un point c'est tout.

Mon interlocuteur reconnut sans effort un détail précis : « Ouais », me dit-il, « c'est nous qui avons mis les pognes sur la mouflette. Y a pas d'uranium sur la Lune : ça, c'est des blagues à l'attention des gogos. On perdait notre temps et notre jeunesse – et il fallait bien bouffer, non ? »

Je m'abstins de faire la réponse qui s'imposait : j'avais besoin de tuyaux.

— « Ta gueule », dit Tim.

— « Oh ! Quoi ? C'est à cause du F.B.I. que tu te fais du mouron ? Tu penses quand même pas qu'ils vont te poisser ici ? »

— « J'ai dit : ta gueule ! »

— « Eh bien moi, j'ai envie de jacter. Alors, écrase. » Et Jock poursuivit : « Ça n'a pas été malin… La môme, elle était plus curieuse qu'une portée de chats. *Lui*, il savait qu'elle viendrait. Et quand…» Jock prit un air songeur : « *Il* sait toujours tout… il y a une foule de gars qui travaillent pour lui, tu comprends ? Moi, tout ce que j'avais à faire, c'était de me rendre à Luna City et d'entrer en contact avec la sauterelle. Tim, il est zéro pour ce genre de boulot : il a pas le type paternel comme moi. J'ai dégotté la souris, j'y ai payé un coca et je lui ai vendu ma salade : que c'était un peu foutral de chercher de l'uranium sur la Lune et des tas de boniments du même cru. Et puis je lui ai dit comme ça avec un grand soupir que je regrettais de pas pouvoir lui montrer la mine qu'on avait, mon associé et moi. Elle a pas marché : elle a couru. Quand la visite organisée est arrivée à Tombaugh Station, elle a quitté le groupe et s'est esquivée par le sas. De sa propre autorité. Maligne comme un singe, qu'elle est, cette gosse. Nous, on n'a eu qu'à l'attendre à l'endroit convenu. On n'a même pas eu à faire les méchants, sauf à partir du moment où elle a commencé à trouver que la virée en chenillette jusqu'à cette fameuse mine était un peu longuette », ajouta-t-il en ricanant. « Elle a un drôle de punch, pour le poids qu'elle fait. Comment qu'elle m'a griffé ! »

Pauvre petite ! Dommage qu'elle ne l'ai pas réduit en charpie, celui-là ! Mais l'histoire sonnait vrai. C'était bien comme ça que Tom-Pouce avait dû se conduire : sûre d'elle, ne craignant rien, incapable de résister au désir d'effectuer une « expérience culturelle ».

« *Lui* », continua Jock, « c'était pas la gosse à vrai dire qui l'intéressait : c'était son vieux, et il avait mijoté une astuce pour le faire rappliquer direction Lune. Manque de vase : ça n'a pas gazé. » Il eut un sourire maussade. « On a passé un sale quart d'heure ; c'est pas marrant avec *lui* quand les choses tournent pas à son idée. Enfin, Tim ici présent lui a démontré que, puisqu'il avait la gosse, il pouvait s'en servir pour traiter. »

Tim émit un son qui m'eut l'air d'avoir valeur de démenti. Jock leva les sourcils « Regardez-moi ce bon apôtre ! »

J'aurais dû me taire puisque, ce qui m'intéressait, c'étaient les faits, pas la philosophie. Mais je réagis exactement comme Tom-Pouce : quand je ne comprends pas quelque chose, il n'y a rien à faire, ça me démange jusqu'à ce que je sache le pourquoi du comment. Et je ne comprenais pas les mobiles de Jock (j'en suis toujours au même point, d'ailleurs). « Jock… pourquoi avez-vous agi comme ça ? »

— « Quoi ? »

— « Ecoutez, vous êtes un être humain » (en tout cas, il en avait

l'air.) « Comme vous l'avez remarqué, entre humains, on doit faire front. Comment avez-vous bien pu kidnapper une petite fille et la *lui* livrer… à *lui ?* »

— « T'es cinglé, ou quoi, mon gars ? »

— « Je n'en ai pas l'impression. »

— « Tu discutes comme un cinglé. T'as déjà essayé de ne pas faire ce qu'*il* veut ? Vas-y une fois, pour voir. »

Je comprenais son point de vue. Se rebeller contre Cancrelat, c'est comme si vous étiez un petit lapin qui s'amuserait à cracher dans les yeux d'un serpent – j'étais payé pour le savoir.

— « Faut te mettre à notre place », enchaîna Jock. « Vivre et laisser vivre : ça a toujours été ma formule. On s'était fait poisser en prospectant (on cherchait de la carnotite). Après, c'était midi. A quoi ça mène, de se bagarrer quand on n'est pas le plus fort ? Alors on a trouvé un terrain d'entente : on faisait ses commissions et il nous rétribuait en uranium. »

Le peu de sympathie que je commençais à ressentir se figea. Je voulus le pousser dans ses derniers retranchements :

— « Et *il* vous a payé ? »

— « Enfin… on était comme qui dirait en compte. »

Mon regard fit le tour du cachot.

— « Vous avez fait un mauvais marché. »

Il grimaça : « Peut-être bien. Mais réfléchis raisonnablement, mon gars. Faut tirer le meilleur parti de l'inévitable. Ces gars-là sont les plus marioles et tout ce qu'ils veulent, ils l'obtiennent. Tu l'as bien vu, non ? Alors quoi ? Faut bien s'occuper de cézigue. Personne le fera à ta place, tu peux être tranquille. Tiens, j'étais pas plus vieux que toi quand j'ai compris. Depuis des années, tout marchait comme sur des roulettes dans la ville. Mais le Vieux commençait à se ramollir, il perdait son autorité. Sur ce, il y a eu des gars de St. Louis qui ont rappliqué. Pendant quelque temps, la situation fut agitée. Fallait savoir de quel côté sauter, sinon, que ça te plaise ou non, tu te retrouvais avec un paletot de sapin, dans ce coin-là. Ceux qui savaient lire, ils ont fait ce qu'il fallait. Les autres… Qu'est-ce que tu veux ? A quoi ça sert de se battre à contre-courant ? Ça a toujours été ma formule. J'ai pas raison ? »

C'était logique. Logique dans la mesure où l'on acceptait la morale du « pourceau vivant ». Mais il y avait quand même dans son argumentation quelque chose d'important qu'il passait sous silence.

— « Même dans ce cas, Jock, je ne comprends pas comment vous avez pu faire une chose pareille à une petite fille. »

— « Ben… Je viens de t'expliquer qu'il n'y avait pas moyen d'y couper. »

— « Mais si ! Même en tenant compte du fait qu'il est si difficile

de le regarder en face, *lui*, et de refuser ses ordres, vous aviez un moyen bien simple pour tirer votre épingle du jeu. »

— « Lequel ? »

— « Il vous a envoyé à Luna City pour la chercher, d'après ce que vous m'avez dit. Or, vous aviez un billet de retour pour la Terre en poche, je sais : je connais les règlements. Vous n'aviez qu'une chose à faire : vous cacher là où *il* ne pouvait vous atteindre et sauter dans le premier navire en partance. Vous auriez parfaitement pu vous dispenser de faire ce vilain travail. »

— « Mais…»

Je l'interrompis : « Dans un désert lunaire, vous n'aviez peut-être aucun moyen de vous en tirer. Peut-être ne vous sentiez-vous pas en sécurité, même à Tombaugh Station. Mais à Luna City, vous aviez votre chance. Vous n'étiez pas forcé de vous emparer d'une petite fille et de la livrer à… à un monstre non humain. »

Il avait l'air décontenancé. Pourtant, il répliqua vivement :

— « Kip je t'aime bien. T'es un bon garçon. Mais t'es pas malin. Tu comprends pas. »

— « C'est bien mon avis ! »

— « Non, tu comprends pas ! Il se pencha et posa la main sur mon genou. Je me reculai. « Tu sais pas tout, mon gars. J'étais… une sorte de zombie, si tu veux. *Ils* nous ont opérés. »

— « Hein ? »

— « Opérés », répéta-t-il. Et, volubile : « Ils nous ont greffé des bombes dans le crâne. Télécommandées, comme les missiles. Le premier qui bronche, *lui*, il appuie sur un bouton et… Boum ! Voilà le plafond peint à la cervelle ! » Il se frotta la nuque. « Tu vois cette cicatrice ? Je commence à avoir les cheveux longs mais je suis sûr que tu la distingueras si tu fais attention. Elle a sûrement pas disparu entièrement. Tu la vois ? »

Tim tressaillit puis, se raidissant, murmura ; « T'occupe pas de ce qu'il raconte. »

Je haussai les épaules et m'éloignai. Jock n'ouvrit plus la bouche ce jour-là. Ce qui me convenait parfaitement.

Au « matin » suivant, je fus réveillé par Jock qui me secouait l'épaule. « Debout, Kip ! Debout ! »

Je tâtonnai à la recherche de mon poignard de poupée.

— « Il est près du mur », dit l'autre, « mais je crois bien que *maintenant* il ne te servira pas à grand-chose. »

Ma main se referma sur l'arme. « Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Où est Tim ? »

— « Ça ne t'a pas réveillé ? »

— « Hein ? »

— « Mes craintes se sont réalisées. Cré bon Dieu ! Aors, ça t'a pas réveillé ? »

— « Qu'est-ce qui ne m'a pas réveillé ? Où Tim est-il passé ? »

Inondé de sueur, Jock frissonnait.

— « Ils nous ont fait le coup du rayon bleu et ils ont emmené Tim. » Il eut un haussement d'épaules. « Heureusement que c'est tombé sur lui. J'aurais cru que… C'est-à-dire que j'ai plutôt de l'embonpoint, t'as remarqué ? Ils aiment les gros…»

— « De quoi parlez-vous ? Qu'est-ce qu'ils ont fait de Tim ? »

— « Pauvre Tim ! Il avait ses défauts, qui n'en a pas ? Mais… A l'heure qu'il est, il doit être transformé en bouillon. » Derechef, ses épaules se soulevèrent. « Ils aiment bien le bouillon avec les os… et tout…»

— « Je ne crois pas un mot de toute cette histoire. Vous essayez de me faire peur. »

— « Vraiment ? » Il me scruta de haut en bas : « Tu seras sans doute le prochain à y passer. Si tu as du cran, mon garçon, tu vas aiguiser ton espèce de coupe-papier et t'ouvrir les veines. Cela serait préférable. »

— « Pourquoi moi et pas vous ? Tenez, je vous le prête. »

8

COMME j'étais là à me torturer la cervelle, une explosion interrompit mes vaines méditations : un craquement sec, puis un roulement assourdi et le chuintement caractéristique d'une baisse de pression atmosphérique. Je bondis sur mes pieds : lorsqu'on a déjà revêtu un vidoscaphe, on n'est plus jamais indifférent à une chute de pression. « Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? » J'ajoutai intérieurement : « Si le type de garde ne fait pas vinaigre, il ne va plus y avoir grand-chose à se mettre dans les bronches. » Pas d'oxygène dehors, j'en étais sûr – plus exactement, c'était ce qu'affirmaient les astronomes et je n'avais nulle envie de vérifier personnellement le bien-fondé de leurs allégations. « Est-ce un bombardement ? Cela ferait mon affaire ! Ou une secousse sismique ? »

Dans ce fameux article du *Scientific American* sur l'« été » plutonien, je me rappelai qu'on annonçait « de violents réajustements isostatiques » en corrélation avec l'élévation de la température. Façon polie de dire : « Cramponnez-vous à votre chapeau… La cheminée dégringole ! »

J'avais assisté à un tremblement de terre à Santa Barbara et n'avais nul besoin qu'on me rafraîchisse la mémoire. Tous les Californiens savent (et c'est une leçon qu'il est inutile de leur répéter) que lorsque le sol danse, il n'y a qu'un mot d'ordre : « *Sortez à l'air libre !* »

Seulement, je ne pouvais suivre ce précepte.

Pendant deux minutes, je vérifiai si, l'adrénaline aidant, je ne réussirais pas à porter de quatre à six mètres mon record de saut en hauteur. Je ne constatai aucune amélioration de ma performance. La demi-heure qui suivit, je la passai à me ronger les ongles.

Et soudain, une voix prononça mon nom : « Kip ! Hé Kip ! »

Je poussai un hurlement : « Tom-Pouce ! Ici ! *Tom-Pouce !* »

Le silence se prolongea une éternité : mon cœur eut le temps de

battre trois fois. Puis : «… Kip ? »

— « Ici ! En bas ! »

— « Tu es dans ce trou, Kip ? »

— « *Oui !* Tu peux me voir ? » Je distinguais sa tête en ombre chinoise.

— « Oui… maintenant. Oh ! Kip ! Ce que je peux être heureuse, tu sais ! »

— « Alors, pourquoi pleures-tu ? Moi aussi je suis heureux, va ! »

— « D'abord, je ne pleure pas », balbutia-t-elle entre deux sanglots. « Oh ? Kip… Kip ! »

— « Es-tu capable de me sortir de là ? »

— « Heu…» Elle examina la cheminée. « Ne bouge pas. »

— « *Tom-Pouce, ne t'en va pas*…»

Mais elle était déjà partie.

Son absence dura deux minutes et j'eus l'impression qu'une semaine s'était écoulée lorsqu'elle réapparut. La petite chérie : elle ramenait une corde en nylon !

— « Attrape ! »

— « Minute, papillon. Comment l'as-tu assurée ? »

— « Je vais te haler. »

— « Tiens donc ! Pour qu'on se retrouve à deux dans ce trou ! Trouve quelque chose à quoi l'accrocher. *Et vite !* »

Quelques minutes plus tard, elle avait un bras passé autour de mon cou, l'autre serré contre Madame de Pompadour. Elle était encore plus petite et plus maigrichonne que dans mon souvenir. Je l'étreignis. « Oh ! Kip ! Ça a été atroce ! »

— « Je sais », murmurai-je en la réconfortant d'une petite tape sur l'épaule (une épaule bien osseuse !). « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Où est Cancr…»

Avant que j'eusse terminé ma phrase, elle éclata en sanglots.

— « Kip… Je crois qu'elle est morte ! »

Là, je perdis les pédales. Il est vrai qu'avec tout ce qui s'était passé, mes idées étaient un peu embrumées.

— « Hein ? Qui ? »

Ma question provoqua chez elle un étonnement égal à ma confusion d'esprit.

— « Maman Bidule, bien sûr ! »

— « Oh ! » Un flot de tristesse me submergea. « En es-tu vraiment sûre ? Jusqu'au dernier moment elle m'a parlé – et je ne suis pas mort. »

— « Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne dis pas qu'elle est morte sur la Lune, Kip : elle est morte *ici !* »

— « Comment ? Elle était ici ? »

— « Evidemment ? Qu'est-ce que tu t'imagines ? »

J'avais depuis longtemps décidé que Maman Bidule ne pouvait être sur Pluton – pour la simple raison que Jock avait écarté mes questions. Partant du fait que s'il ne m'avait pas dit qu'elle était sur Pluton c'est qu'il n'avait pas eu envie d'inventer quelque mensonge compliqué pour le plaisir de mentir, je m'étais donc mis en tête que Maman Bidule n'avait pas fait le voyage – que Jock ne l'avait peut-être jamais vue, sinon comme une bosse dans le dos de mon scaphandre.

J'étais tellement sûr de ma « logique » qu'il me fallut un bon moment pour abandonner cette opinion préconçue et envisager les faits avec un œil nouveau.

— « C'est comme si j'avais perdu ma propre mère », murmurai-je péniblement. « Tu es sûre ? »

— « Aussi sûre que…» Elle s'arrêta. La répartie était venue automatiquement. « Enfin », poursuivit-elle après s'être reprise, « je ne suis pas sûre, sûre… Mais comme elle se trouve à l'extérieur, elle doit forcément être morte. »

— « Attends un peu ! Si elle est dehors, elle a un vidoscaphe, non ? »

— « Mais non… elle n'en a plus depuis qu'ils ont démoli son astronef. »

Cela devenait de plus en plus embrouillé ! « Comment l'ont-ils amenée ici ? »

— « Ils l'ont enfermée dans un sac étanche, et voilà tout. Kip, à présent, qu'est-ce que nous allons faire ? »

J'avais plusieurs réponses à cette question. Toutes plus mauvaises les unes que les autres. Je m'étais suffisamment creusé le crâne à ce sujet durant ma détention. « Où est Cancrelat ? Et ses copains ? »

— « Oh ! je crois qu'ils sont tous morts. »

— « Puisses-tu avoir raison ! »

J'inspectai les alentours à la recherche d'une arme ; jamais je n'avais vu un hall aussi nu. Mon poignard à la godille était resté dans le trou. Ce n'était pas loin, mais je ne me sentais aucune envie de descendre le rechercher.

« Et qu'est-ce qui te fait penser qu'ils sont morts ? »

Elle avait d'excellentes raisons pour cela. Maman Bidule n'avait rien du costaud des Epinettes ; à la voir, on avait l'impression qu'elle aurait été incapable de déchirer une feuille de papier. Mais ce qui manquait en muscles était largement compensé côté cervelle. Elle avait résolu ce que j'avais essayé, moi, de trouver : le moyen de coincer nos ennemis. Il lui avait fallu du temps car son plan comportait des facteurs multiples qui devaient agir en même temps et qu'elle ne pouvait tous influencer ; elle avait dû attendre le moment où les conditions requises seraient toutes remplies.

Premier point : il était indispensable que l'action se déclenchât à une période où il y aurait peu de cancrelats dans les environs. Leur base, qui était en réalité un vaste dépôt, un port spatial et un centre de triage n'exigeait qu'un personnel réduit. Au cours des brefs instants qui suivirent mon arrivée, la population était groupée massivement : mais ç'avait été là un phénomène exceptionnel dont l'atterrissage de notre navire était responsable.

Deuxième point : il ne fallait à aucun prix qu'un astronef fût en vue au moment de la manœuvre : Maman Bidule eût été impuissante à le réduire, dans la mesure où elle pouvait aller jusqu'à lui.

Troisième point : l'heure H devait coïncider avec le repas des cancrelats. Ils mangeaient tous ensemble quand leurs effectifs étaient suffisamment restreints pour ne pas les contraindre à se réunir par roulement dans leur réfectoire. Alors, ils s'agglomeraient autour d'une sorte de gros tuyau que, j'imagine, ils tétaient. (Cela devait être un spectacle dantesque !) De cette façon, la totalité de nos ennemis – à l'exception, peut-être, d'un ou deux, affectés à la surveillance des machines ou des communications – était à sa merci.

J'interrompis Tom-Pouce :

— « Une minute : tu m'as dit qu'ils étaient *tous* morts…»

— « Euh… je ne sais pas ! En tout cas, je n'en ai vu aucun. »

— « Tu me raconteras la suite quand j'aurai trouvé une arme. »

— « Mais…»

— « Chaque chose en son temps, Tom-Pouce ! »

Trouver une arme, c'était facile à dire ! Il n'y avait rien dans ce couloir, sauf des fosses semblables à celle où j'avais été jeté. C'était précisément la raison qui avait poussé la petite à venir ici à ma recherche : ce local était l'un des quelques endroits qui lui étaient interdits.

Jock avait dit vrai sur un point : Tom-Pouce et Maman Bidule avaient bénéficié, en tant que prisonniers, d'un régime de faveur : elles avaient eu droit à tous les privilèges (hormis celui de la liberté) tandis que Tim, Jock et moi-même, étions considérés comme des prisonniers de troisième classe (ou comme de la viande pour la soupe). Cela confirmerait la théorie selon laquelle Tom-Pouce et Maman Bidule avaient plutôt le statut d'otages que de prisonniers de guerre.

Je ne perdis pas mon temps à inspecter ces fosses après avoir aperçu au fond de l'une d'elles un squelette humain. Peut-être s'étaient-ils lassés de nourrir le défunt !

— « Pourquoi trembles-tu comme ça ? » me demanda Tom-Pouce alors que je me redressais.

— « Ce n'est rien. »

— « Je veux voir ! »

— « Tom-Pouce, chaque seconde compte et jusqu'ici nous

n'avons fait que jacasser. Reste derrière moi. Et en route. »

Ainsi, je parvins à l'empêcher de voir les ossements : succès considérable sur cette petite boîte de curiosité. Pourtant il est probable que cette vision ne l'aurait guère affectée : elle ne se laissait aller au sentimentalisme que lorsque la chose lui convenait.

« Reste derrière. » Voilà qui sonnait chevaleresque ainsi qu'il se devait ! A ceci près qu'il ne m'était pas venu à l'esprit qu'on peut vous attaquer dans le dos. J'aurais dû dire : « Suis-moi et regarde ce qui se passe derrière. »

Ce fut d'ailleurs ainsi qu'elle agit. J'entendis un cri aigu, pivotai sur mes talons pour voir un cancrelat braquer sur moi un de ces instruments qui ressemblaient à une caméra. Sur le coup, et bien que Tim se fût déjà servi d'une mécanique identique à mon grand dam, je ne me rendis pas compte de ce que c'était et m'immobilisai.

Mais pas Tom-Pouce qui se catapulta littéralement sur l'ennemi, faisant feu des quatre fers avec toute l'héroïque témérité, toute l'imprudence d'un jeune chat.

Ce qui me sauva. L'assaut de la fillette n'aurait fait de mal qu'à un autre chat. Mais il parvint à désorienter l'adversaire, l'empêchant de mener à bien ce qu'il méditait : me paralyser ou me tuer. Il trébucha et s'écroula.

Déjà j'étais sur lui, écrasant l'ignoble tête de crustacé sous mes pieds nus.

Et cette tête éclata. Comme si j'avais sauté à pieds joints sur une boîte de gelée de groseilles. Broyée, fendue, brisée en mille morceaux. Bien que brûlé par la fièvre du combat, par le désir de tuer, la sensation que j'éprouvai me glaça instantanément. J'écrasai les appendices vermiculaires et, malade d'écœurement, bondis en arrière, empoignai Tom-Pouce et l'attirai à moi, aussi avide de décamper que je l'avais été, quelques secondes plus tôt, de massacrer le monstre.

Je ne l'avais pas tué. L'angoisse m'étreignit un instant à l'idée qu'il me faudrait recommencer. Mais, tout de suite, je compris que, bien qu'il ne fût pas mort, le cancrelat n'avait plus conscience de notre présence. Il tressautait comme un poulet à qui l'on vient de couper le cou ; puis, ces spasmes s'interrompirent et il se mit à se mouvoir d'une manière coordonnée.

Mais il ne voyait pas. Je lui avais écrabouillé les yeux. Les oreilles aussi, peut-être. Mais ses yeux, ses horribles yeux, j'en étais sûr, étaient détruits.

Il flaira minutieusement le sol, se mit sur ses pieds. Sa tête était réduite en bouillie mais le reste de son corps ne portait nulle trace de blessure. Bien assis sur le trépied naturel que formaient ses deux jambes et son appendice caudal, il s'orienta. Nous reculâmes.

Il s'avança. Pas dans notre direction : j'aurais hurlé. Il s'éloignait

de nous, ricochait contre un mur, rectifiait la direction, revenait sur ses pas. Il finit par mettre un pied dans une fosse béante au fond de laquelle il disparut.

J'accueillis cet événement avec un profond soupir de soulagement. A ce moment seulement, je m'aperçus que je serrais Tom-Pouce si fort qu'elle en avait la respiration coupée. Je relâchai mon étreinte.

— « Tiens ! » dit-elle. « Toi qui voulais une arme…»

— « Quoi ? »

— « Là… par terre. Derrière Madame de Pompadour que j'ai laissé tomber… Le machin. »

Elle se pencha, ramassa sa poupée, l'épousseta car un débris de cancrelat s'était collé sur elle, et prit la pseudo-caméra qu'elle me tendit. « Fais attention. Ne la pointe pas sur toi. Sur moi non plus. »

— « Tom-Pouce », dis-je d'une voix faible, « Tom-Pouce, t'arrive-t-il quelquefois d'avoir des crises de nerfs ? »

— « Bien sûr, quand j'en ai le loisir ! Ce qui n'est pas le cas actuellement. Tu sais comment ça fonctionne ? »

— « Non. Et toi ? »

— « Oh ! je crois ! Ce n'est pas la première fois que je vois un engin comme ça et Maman Bidule m'a expliqué. » Elle me reprit l'instrument et l'examina en prenant soin de ne le diriger sur aucun de nous. « Tu vois ces trous, sur le dessus ? Si tu en découvres un, ça étourdit la victime. Si tu les découvre tous, ça la tue. Pour mettre en marche, il faut presser ici. » Elle joignit le geste à la parole et un faisceau de lumière bleu vif jaillit. « La lumière ne fait rien ; elle sert seulement à viser. »

Ça ressemblait à une caméra de 35 mm montée de guingois par un amateur de bricolage. Quand je repris l'arme, je voulus faire un essai – et, par erreur, mis toute la gomme. Il y eut comme un éclair. Déjà, le mur qui me servait de cible fumait. Je coupai.

— « Ne gaspille pas l'énergie : tu pourrais en avoir besoin », dit Tom-Pouce d'un ton grondeur.

— « Fallait bien que je me rende compte. Bon. En avant maintenant. »

Elle consulta sa montre Mickey Mouse. C'était quand même rageant : cette camelote paraissait tenir le coup alors que ma tocante à moi m'avait laissé choir !

— « On n'a guère le temps, Kip. Est-ce qu'on peut considérer que celui-là a été le seul à échapper au massacre ? »

— « Quoi ? Tu es folle ! Pas question de supposer quoi que ce soit avant d'avoir la certitude qu'ils sont tous morts. Viens. »

— « Mais… Bon. Je passe devant. Je connais les lieux et pas toi. »

— « Non ! »

— « Si ! »

Il en fut donc selon sa volonté. Elle ouvrit la marche, le projecteur au poing ; moi, je la couvrais, rêvant d'avoir un troisième œil à l'instar des cancrelats. Evidemment… elle avait plus de réflexes que moi – elle connaissait mieux que moi le maniement de notre arme.

N'empêche que je râlais ferme !

La base était immense ; ils devaient avoir taraudé la moitié de la montagne. Nous parcourûmes les galeries au petit trot, croisant sans y prêter aucune attention des choses aussi compliquées et deux fois plus passionnantes que celles qu'on voit dans les musées, uniquement pour nous assurer qu'il n'y avait plus de cancrelats dans le secteur. Tom-Pouce fonçait devant moi, prête à utiliser l'arme, disait vingt mots à la douzaine et me harcelait pour que je me dépêche.

Pour que le plan de Maman Bidule réussisse, il n'était pas seulement nécessaire que la base fût pratiquement déserte, qu'il n'y eût point de navires en vue et que les cancrelats fussent rassemblés pour casser la croûte ; il était en outre impératif que l'opération débutât à une heure déterminée de la nuit. « Pourquoi donc ? » demandai-je d'une voix haletante.

— « Pour qu'elle puisse avertir ses amis, tiens ! »

— « Mais…» Je refermai la bouche. Je m'étais déjà posé des questions sur les congénères de Maman Bidule : je n'en savais pas davantage sur eux que sur les cancrelats. Je savais seulement, de notre alliée, qu'elle possédait cette indéfinissable qualité qui faisait d'elle… Maman Bidule. Et maintenant, elle était morte. Puisque Tom-Pouce m'avait annoncé qu'elle se trouvait dehors sans scaphandre, comment aurait-il pu en aller autrement ? Cette petite boule tiède n'avait pu résister deux secondes à la température ultra-arctique qui régnait au-dehors. Ne parlons même pas de l'asphyxie et de l'hémorragie pulmonaire, l'une et l'autre inévitables. Je refrénai les sanglots qui me montaient à la gorge.

Bien sûr, il y avait une chance pour que Tom-Pouce se trompât, bien que ce fût rare chez elle. Alors, nous retrouverions Maman Bidule. Si nous ne mettions pas la main sur elle, c'était qu'elle était effectivement sortie, et en ce cas…

— « Tom-Pouce, sais-tu où est mon vidoscaphe ? »

— « Bien sûr, à l'endroit où j'ai récupéré ça. » Elle tapota sur la corde de nylon dont elle s'était ceint la taille.

— « Bon, dès que nous aurons la certitude qu'il ne reste plus un seul cancrelat vivant dans la base, je l'enfile et je pars à la recherche de Maman Bidule. »

— « Oui ! Oui ! Mais avant, on cherchera ma tenue à moi. J'irai

avec toi. »

Si elle le disait, c'était qu'elle le ferait. Pourvu que je parvienne à la convaincre de m'attendre dans le tunnel, à l'abri de ce froid à vous geler les os !

— « Dis-moi, Tom-Pouce ? Pour quelle raison lui fallait-il lancer son message de nuit ? Parce que le destinataire est en orbite ? Ou bien parce qu'il y a…»

Un grondement sourd effaça la suite de mes paroles. Le sol frémit, agité de folles saccades, de ces vibrations qui remplissent bêtes et gens d'effroi. Nous nous arrêtâmes net.

— « Qu'est-ce qui se passe ? » souffla Tom-Pouce.

Je déglutis péniblement : « Si ce chahut n'est pas une conséquence du plan de Maman Bidule…»

— « Sûrement pas. »

— « Alors, c'est un séisme. »

— « Un tremblement de terre ! »

— « Il faut sortir d'ici, Tom-Pouce ! »

Pour aller *où ?* Je n'y pensais pas. Ce n'est pas une question qui vous vient à l'esprit quand la terre tremble. Tom-Pouce ravala sa salive. « Nous n'avons pas le temps de nous occuper des tremblements de terre. Vite, Kip, vite ! » Elle s'élança au pas de course et je la suivis en grinçant des dents. Si elle était capable d'ignorer une secousse sismique, j'en serais capable moi aussi – bien qu'il soit plus facile d'ignorer la présence d'un serpent à sonnette dans votre propre lit !

— « Tom-Pouce… Les amis de Maman Bidule… est-ce que leur astronef est en orbite ? »

— « Mais voyons… ils ne sont pas dans un astronef ! »

— « Alors, pourquoi faut-il agir de nuit ? Cela a-t-il quelque chose à voir avec la couche de Heaviside[4] ? A quelle distance se trouve leur base ? »

Pendant combien de temps un homme peut-il marcher sur Pluton ? Nous avions fait dans les soixante kilomètres sur la Lune. Tiendrions-nous soixante mètres ici ? Les pieds, on peut probablement les protéger. Mais c'était ce vent.

— « Tom-Pouce, ils ne sont pas installés ici, quand même ? »

— « Ne dis pas de bêtises ! Ils ont une jolie petite planète bien à eux. Si tu continues à poser des questions ridicules, nous arriverons trop tard. Tais-toi et écoute-moi. »

J'obéis. Ce qui suit, j'en appris une partie par bribes tandis que nous poursuivions notre course ; le reste me fut précisé plus tard.

Lors de sa capture, Maman Bidule avait perdu son astronef, son anti-V, son communicateur… absolument tout : Cancrelat s'était chargé de détruire la totalité de son matériel. Et cette capture avait été un acte de félonie : il s'était emparé d'elle en violation d'un accord de

trêve alors qu'elle s'était présentée à lui en qualité de parlementaire, traîtrise qui soulevait l'indignation de Tom-Pouce. La déloyauté de Cancrelat me paraissait, quant à moi, une chose aussi naturelle que le venin de la vipère et je comprenais mal que Maman Bidule ait résolu de palabrer avec lui. Total et résultat, elle s'était mise à la discrétion de monstres impitoyables possédant des navires à côté desquels les nôtres font figure d'automédons, d'armes qui commençaient avec un « rayon de la mort » et finissaient Dieu sait où, sans compter leurs bases, leur organisation, leur équipement. Face à tout cela, Maman Bidule n'avait rien à opposer, hormis son cerveau et ses mains délicates.

Pour mettre à profit l'exceptionnel concours de circonstances qui devait lui offrir une chance d'évasion, il était indispensable qu'elle remplaçât préalablement son communicateur (j'employais à son propos le terme de « radio » mais c'était beaucoup plus qu'une radio) et qu'elle eût des armes à sa disposition. Pour cela, il n'y avait pas trente-six solutions : il lui fallait fabriquer ce dont elle avait besoin.

Elle n'avait rien. Pas même une pince à cheveux, rien que cette espèce de bijou triangulaire gravé de spirales. Pour construire quelque chose, il était indispensable qu'elle eût accès à un ensemble de locaux que je baptisais « laboratoire d'électronique » bien qu'ils différassent fort de ma petite installation. Cela dit, qu'il soit dû à l'industrie des hommes, des cancrelats ou de Maman Bidule, un train d'ondes se plie aux lois de la nature, une inductance possède sa géométrie.

L'installation, sur laquelle je n'eus le temps de jeter qu'un bref coup d'œil, évoquait donc un électronique – et un labo rudement bien équipé. Maman bidule avait passé là des heures innombrables. Au fond, c'était irrégulier, même pour un prisonnier jouissant d'un régime de faveur qui pouvait obtenir tout ce qu'il voulait, y compris d'être logé avec Tom-Pouce. A mon avis, Cancrelat la craignait, même captive, et évitait de l'offenser dans la mesure où ce n'était pas indispensable.

Elle avait utilisé la convoitise de ses geôliers pour avoir accès aux ateliers, car ses congénères possèdent une multitude de petits appareils astucieux, une foule de mécanismes pratiques dont les cancrelats n'avaient jamais entendu parler. Au début, elle les interrogeait : pourquoi faisaient-ils donc telle chose de telle façon alors qu'un autre système eût été tellement plus efficace ? Etait-ce par tradition ? Ou pour des raisons d'ordre religieux ?

Les autres lui demandaient alors de préciser sa pensée ; elle prenait un air désolé : elle était incapable d'être plus explicite – et se sentait honteuse : c'était en effet tellement simple, tellement facile à faire !

On l'autorisa à fabriquer quelque chose sous une étroite

surveillance et l'appareil qu'elle construisit fonctionna. Elle en fit un autre… tant et si bien qu'elle eut la disposition du labo où elle réalisait des objets qui ravissaient ses gardiens. Toute sa production leur revenait : c'était là la pierre angulaire du privilège accordé.

Seulement, chaque article impliquait l'emploi de certains éléments qui lui étaient nécessaires à elle.

— « Elle barbotait des pièces qu'elle cachait dans sa poche. »

— « Sa poche ? »

— « Dame ! »

— « Je ne savais pas qu'elle avait une poche. »

— « Eux non plus. Ils se méfiaient et s'assuraient qu'elle ne subtilisait rien. Seulement, ils ne regardaient pas où il aurait fallu. »

— « Dis donc, Tom-Pouce, Maman Bidule… elle fait partie des marsupiaux ? »

— « Euh… Comme les opossums, tu veux dire ? Pas la peine d'être un marsupial pour avoir une poche. Regarde les écureuils : ils ont des poches à l'intérieur des joues…»

— « Hum… Oui. »

— « Alors, de temps en temps, elle fauchait quelque chose. Et moi aussi, je grapillais des trucs par-ci, par-là. »

Maman bidule travaillait en perruque quand elle avait rejoint ses quartiers. Elle ne dormait plus. Ouvertement, elle fabriquait pendant des heures des objets destinés aux cancrelats (un stéréotéléphone pas plus grand qu'un paquet de cigarettes, par exemple, et des tas de machines de ce goût-là) et, le reste de son temps, elle le consacrait à son boulot personnel (en général quand l'obscurité régnait : elle avait autant de dextérité manuelle que les horlogers aveugles).

Ainsi fabriqua-t-elle deux bombes et un communicateur de longue distance à balise couplée.

Tous ces détails, je les reconstituai par la suite car, tandis que nous parcourions la base au galop, Tom-Pouce m'avait seulement parlé de ce radio-phare et averti que Maman Bidule avait été à l'origine de l'explosion. Et, répétait-elle, il fallait se hâter.

— « Pourquoi se presser comme ça ? » demandai-je en soufflant. « Si elle est dehors, je veux aller la chercher… enfin, ramener son corps. Mais, tu cavales comme si on avait un rendez-vous capital. »

— « C'est le cas ! »

La balise, poursuivit-elle, devait être mise à une heure déterminée de façon que la masse de la planète n'interceptât pas le signal. Mais Maman Bidule n'avait pas d'anti-V : il fallait donc que Tom-Pouce procédât à l'installation et à la mise en route du communicateur, après que le sort des cancrelats eut été réglé. Et pour cela qu'elle récupérât sa tenue de vide.

Or, il avait été impossible de retrouver le scaphandre de la

petite. Toujours sereine, Maman Bidule avait alors dit (je l'entendais presque fredonner mélodieusement) :

(« *Cela ne fait rien, ma chérie ; je peux y aller moi-même.* »)

— « Il fait bien trop froid dehors. »

(« *Cela sera vite fait.* »)

— « Vous ne pourrez pas respirer. »

(« *Je n'en aurai pas besoin pour si peu de temps.* »)

Maman Bidule l'avait emporté.

A sa façon, elle était aussi coriace que Cancrelat dans la discussion.

Les bombes étaient prêtes, la télébalise également, le moment approchait où toutes les conditions favorables seraient réunies : aucun astronef n'était attendu, les cancrelats étaient peu nombreux, ils allaient bientôt prendre leur repas, Pluton était convenablement orienté. Et cette sacrée Tom-Pouce qui ne savait pas où était son anti-V ! Qui ne savait même pas si Cancrelat ne l'avait pas détruit ! Mais Maman Bidule était décidée à aller de l'avant en tout état de cause.

— « Mais elle m'avait dit, quelques heures plus tôt, en m'avertissant que le jour J était venu, que si elle n'était pas de retour au bout de dix minutes… elle espérait que je trouverais ma combinaison et que je mettrais la balise en route. » Elle se mit à pleurer : « Cela voudrait dire qu'elle n'avait pas réussi. C'était la première fois qu'elle émettait une réserve sur ses capacités. »

— « Tom-Pouce ! Calme-toi ! Ensuite, que s'est-il passé ? »

— « J'ai attendu les explosions – qui se produisirent comme il était prévu – et j'ai commencé à fouiller dans tous les endroits où ils m'avaient interdit de me rendre. Mon vidoscaphe a échappé à toutes mes recherches. Et puis, je t'ai trouvé, toi… Oh ! Kip ! Cela fait presque une heure maintenant qu'elle est dehors ! » Elle regarda sa montre-bracelet. « Il ne nous reste qu'une vingtaine de minutes. Si la balise ne fonctionne pas d'ici là, tout aura été inutile, elle sera morte pour rien. Elle n'aurait pas aimé cela. »

— « Où est mon vidoscaphe ? » répondis-je.

Nous ne rencontrâmes pas un cancrelat : celui de tout à l'heure avait apparemment été le seul à monter la garde pendant le repas. En chemin, Tom-Pouce me désigna une porte pneumatique ; la salle à manger se trouvait derrière. La bombe avait crevé le local puisque les tambours étanches s'étaient refermés. De l'autre côté, les convives étaient sûrement en pièces détachées. Nous continuâmes notre route sans ralentir le pas.

Toujours guidé par sa logique (qui était chez elle une seconde nature), Tom-Pouce me mena droit à mon scaphandre qui se trouvait au milieu d'une douzaine d'autres tenues de vide de fabrication

humaine entassées en vrac. Ces vampires avaient une drôle de prédilection pour le bouillon ! Enfin, ils ne bâfreraient jamais plus.

Je ne perdis pas une seconde ; après un « Salut, Oscar ! » proféré d'une voix de stentor (« Où étais-tu donc passé depuis le temps, mon petit pote ? »), je me harnachai immédiatement.

Oscar paraissait en excellentes conditions. Les tenues de Gras-du-Bide et de Tim étaient là, elles aussi. Peut-être pourrais-je me servir d'une partie de leur équipement ? Tom-Pouce considérait avec intérêt la combinaison du second de mes gaillards : « Et si je la mettais ? » murmura-t-elle.

Bien que cette combinaison fût beaucoup plus petite qu'Oscar, elle était encore de neuf tailles trop grande pour la gamine. « Tu es idiote. Elle t'irait comme une paire de chaussettes à un canard. Tu ferais mieux de m'aider. Enroule ta corde et accroche-la à mon ceinturon. »

— « Tu n'en auras pas besoin. L'idée de Maman Bidule, c'était d'installer la balise à cent mètres d'ici sur la passerelle. Si elle n'y est pas parvenue, tu n'as rien de plus à faire ; pour la mise en marche il suffit de pousser le plot fixé sur l'appareil. »

— « Ne discute pas. Combien de temps reste-t-il ? »

— « Bon, Kip. Dix-huit minutes. »

— « Ça souffle fort, tu sais », ajoutai-je quand même, « et cette corde me rendra peut-être service. Maman Bidule ne pesait pas lourd. Si elle a été emportée par le vent, je serai bien content d'avoir un filin pour m'aider à retrouver son corps. Et puis… tiens, passe-moi le marteau de Gras-du-Bide. »

— « Voilà. »

C'était rudement bon de retrouver l'étreinte d'Oscar. « Si seulement j'avais des bottes en amiante », soupirai-je en songeant combien j'avais souffert du froid à l'arrivée entre l'astronef et la base.

Tom-Pouce me regarda, perplexe : « Ne bouge pas, je reviens. » Elle s'était déjà éclipsée avant que j'aie eu le temps d'esquisser un geste de dénégation. Je terminai de m'équiper, rongé d'inquiétude : elle n'avait même pas pris le temps de se munir du projecteur à rayon bleu.

— « C'est jointif, Oscar ? »

(« Jointif, mon vieux ! »)

Valve de menton ? O.K. Jauge colorée ? O.K. Radio… je n'en aurais pas besoin. Eau ?… le réservoir était à sec. Baste ! Je n'aurai pas le temps d'avoir soif. Je réglai l'ouverture de valve de façon à avoir peu de pression : dehors la pression était très faible.

Tom-Pouce réapparut, brandissant une paire de ballerines pour éléphanteau. « Ils portent ça », hurla-t-elle devant mon hublot de casque. « Tu peux les chausser ? » Cela me semblait incertain, mais je

réussis quand même à y introduire tant bien que mal mes pieds. Effectivement je constatai après un essai que le port de ces chaussettes informes facilitait l'adhérence ; c'était disgracieux mais ne gênait pas particulièrement la marche.

Dans la minute qui suivit, nous nous retrouvâmes, Tom-Pouce et moi, devant l'issue de la vaste salle que j'avais déjà vue lors de mon arrivée. Les portes pneumatiques s'étaient refermées lorsqu'avait explosé la seconde bombe de Maman Bidule qui avait disposé son engin de façon à faire sauter les panneaux de succion du tunnel d'accès.

Tom-Pouce connaissait le fonctionnement du sas. « L'heure ? » hurlai-je quand je vis s'ouvrir le tambour intérieur.

— « Quatorze minutes. » Elle leva le poignet pour que je puisse lire sur le cadran.

— « Rappelle-toi bien, Tom-Pouce : tu ne bouges pas d'ici. Si tu remarques quoi que ce soit d'anormal, fais donner le rayon bleu illico. Tu poseras des questions après. »

— « Je me le rappellerai… d'accord. »

Je pénétrai dans le caisson, refermai le tambour intérieur, manœuvrai la valve du tambour extérieur et attendis que la pression s'égalisât. L'opération demandait deux ou trois minutes que je passai à remuer des idées sinistres. Laisser Tom-Pouce seule ne m'excitait pas. Je supposais que tous les cancrelats avaient passé l'arme à gauche, mais ce n'était pas une certitude formelle. Nos recherches avaient été hâtives. Qui sait si, tandis que nous tournions côté zig, un de ces oiseaux ne tournait pas en même temps côté zag ? Ils étaient rudement vifs…

Et puis, au lieu de me dire : « Je te le jure », elle m'avait seulement répondu : « Je me le rappellerai… d'accord. » Un lapsus ? Un esprit monté sur roulements à billes comme celui de Tom-Pouce ne commet des lapsus que s'il le veut bien.

En outre, c'était pour des raisons ridicules que je me lançais dans cette aventure. Lorsque j'aurais retrouvé le cadavre de Maman Bidule et que je l'aurais ramené à l'abri, il se décomposerait tout de suite. Il serait plus charitable de le laisser tel qu'il était : naturellement frigorifié.

Mais cette pensée m'était intolérable, je ne pouvais me résoudre à l'abandonner dans ce froid glacial, elle qui avait été si petite, si chaude… si vivante. Je devais la ramener où elle pourrait se réchauffer.

Mauvais signe lorsque, sous le coup de l'émotion, on agit de manière ridicule !

Et ce n'était pas encore tout : je me lançais dans l'action avec une furieuse précipitation parce que Maman Bidule voulait que la

balise soit montée à une seconde précise – dans douze minutes, maintenant. Dix peut-être. Bon : je le ferais. Mais quel sens cela avait-il donc ? A supposer que le système solaire d'où elle venait n'était qu'à… disons même qu'elle était originaire de Proxima Centauri et que les cancrelats arrivaient de beaucoup plus loin encore : dans le cas le plus favorable (c'est-à-dire si sa balise fonctionnait), il faudrait plus de quatre ans pour que le S.O.S. atteigne ses amis !

Cela aurait peut-être fait l'affaire de Maman Bidule ; j'avais le sentiment qu'elle était douée d'une belle longévité et il était possible qu'attendre plusieurs années l'arrivée des secours ne l'eût pas gênée outre mesure. Mais Tom-Pouce et moi n'étions pas de sa race et nous serions morts bien avant que le message lancé à la vitesse de la lumière touchât Proxima Centauri. J'étais heureux d'avoir revu Tom-Pouce mais je savais bien ce que nous réservait l'avenir : la mort dans quelques jours, dans quelques semaines ; au mieux, dans quelques mois – soit par manque d'air, soit par manque d'eau, soit par manque de nourriture – à moins qu'une unité cancrelat ne débarquât avant : en ce cas-là, nous pouvions nous attendre à une terrible bataille ; si nous avions de la chance, nous y trouverions une fin rapide.

Qu'on prenne les choses par un bout ou par un autre, on en revenait toujours au même point : installer la balise, c'était ni plus ni moins « accomplir les dernières volontés du défunt », comme on dit aux funérailles. Une idiotie sentimentale.

Le tambour extérieur s'ébranla. *Ave*, Maman Bidule ! *Morituri te salutant !*

Le f*roid !* Un froid mordant. Et j'étais encore à l'abri du vent ! Les panneaux luminescents luisaient toujours : c'était un véritable chaos qui régnait dans ce tunnel ; les quelque deux douzaines de plaques de succion qui étaient destinées à réduire progressivement la pression faisaient penser à des tympans crevés. Je songeai à la bombe responsable d'un gâchis pareil. Une bombe d'amateur, bricolée de bric et de broc avec des pièces dérobées en douce – une bombe si petite que Maman Bidule avait pu en dissimuler deux (sans compter je ne sais quel incroyable poste émetteur) dans un repli de son propre corps ! Et qui avait eu assez de puissance pour souffler ces plaques ! Quel diable d'engin était-ce donc là ? A travers des centaines de mètres d'épaisseur de rochers, j'avais senti les vibrations de l'onde de choc faire s'entrechoquer mes mâchoires !

A chaque pas, le froid s'intensifiait. Grâce aux chaussons de cancrelats, mes pieds n'étaient quand même pas trop à la glace. Ils en connaissaient un bout, côté isolement, ces copains-là !

— « Tu pousses le feu, Oscar ? »

(« Il ronfle, mon pote. La nuit est fraîche. »)

— « Tu parles, Charles ! »

Je la trouvai juste derrière les débris du dernier panneau. Elle était tombée la tête la première comme quelqu'un que la fatigue aurait empêché de faire un pas de plus. Sur le sol même du tunnel, presque à portée de ses mains étendues, il y avait une petite boîte ronde, pas plus grosse qu'un poudrier.

L'expression de Maman Bidule était sereine. Elle avait les yeux grands ouverts. Simplement, un onglet s'était rabattu sur ses prunelles. Comme lors de notre première rencontre, quelques jours, quelques semaines… ou quelques milliers d'années plus tôt. Mais, alors, elle était blessée et on ne pouvait s'y tromper : à présent, je m'attendais presque à voir se soulever sa paupière interne et à entendre notre amie fredonner un petit air de bienvenue.

Je touchai son corps.

Elle était aussi dure qu'un glaçon. Et beaucoup plus froide. Je ravalai une larme ; il n'y avait pas un instant à perdre. Elle voulait que cette petite boîte soit placée cent mètres plus loin sur la chaussée, que le petit bouton saillant soit poussé, et cela dans les cinq ou sut minutes qui suivaient. Je ramassai l'objet. « Au poil, Maman Bidule ! On y va ! »

(« T'en as de bonnes, toi alors, mon pote…»)

(« *Merci, mon petit Kip*…»)

Je ne crois pas aux fantômes. Ce « merci » mélodieux, bien à elle, je l'avais si souvent entendu que l'écho de ses notes retentissait dans ma tête.

Je m'arrêtai à quelques pas de la bouche du tunnel. Le vent m'assaillit – un vent si glacé que, par comparaison, le froid mortel du boyau faisait figure de climat estival. Je fermai les yeux et comptai jusqu'à 30, le temps que ma vue s'adaptât à la clarté diffuse des étoiles ; en tâtonnant, je cherchai une des entretoises qui fixaient la chaussée au flanc éventé de la montagne et y nouai solidement ma corde de sécurité. J'avais prévu qu'il ferait nuit et m'étais attendu à voir la chaussée sous l'aspect d'un ruban obscur tranchant sur une « neige » blanche, phosphorescente sous la poussière des astres qui parsemait le ciel. Je me sentirais plus assuré, m'étais-je imaginé, sur cette passerelle en proie au vent si je pouvais en distinguer les bords ; pour que ma lampe de casque pût me permettre de m'orienter, il m'eût fallu balancer constamment le torse, au risque de perdre l'équilibre. Et, en tout état de cause, cette gesticulation ne pouvait que ralentir ma progression.

Je m'étais fait par avance une idée précise de ce qui m'attendait. Ce n'était pas une expédition au bout du jardin. C'était la nuit. La nuit sur Pluton.

Lorsque les trente secondes se furent écoulées, lorsque ma corde

eut été assujettie, j'ouvris les paupières.

Et je ne vis rien !

Pas une étoile. Pas même la moindre différence entre le ciel et le sol. Je tournais le dos au tunnel ; mon casque faisait visière : j'aurais dû discerner la chaussée. Mais il n'y avait rien.

Toutefois, en tournant la tête j'aperçus quelque chose. Quelque chose qui expliquait, et l'obscurité et la secousse que nous avions ressentie, Tom-Pouce et moi : un volcan en pleine activité. Peut-être à dix kilomètres ; peut-être à cent… toujours est-il que je distinguai, très bas dans le ciel, une cicatrice tourmentée, rouge. Déchiquetée.

Je ne perdis pas mon temps à contempler ce spectacle mais allumai mon projecteur frontal, le braquai vers la droite (côté vent) et m'élançai maladroitement au plus près du bord rectiligne de la chaussée : ainsi, en cas de faux pas, j'avais encore toute la largeur de la route pour retrouver mon équilibre avant que le vent me balayât. C'était lui qui me faisait peur. J'avançai, laissant filer la corde, enroulée dans ma main gauche, sans lui laisser de mou.

Le vent ne se contentait pas de m'effrayer : il me faisait mal. Il était tellement froid qu'il brûlait comme flamme. Il brûlait. Explosait en moi. Me paralysait. L'insensibilité gagna mon côté droit qu'il attaquait de plein fouet : je ne sentis bientôt plus que la douleur qui tenaillait mon flanc gauche.

N'ayant plus la sensation de tenir la corde, je fis halte et dirigeai le pinceau de mon frontal sur le rouleau (pour ce faire, je dus me pencher en avant. Comme si ces lampes ne pouvaient pas être montées sur pivot ?)

Mon rouleau de corde avait diminué de moitié. Comme il faisait cent mètres, je savais que, lorsque le fil toucherait à sa fin, je ne serais pas loin de l'endroit désigné par Maman Bidule. Allez, Kip, dépêche-toi !

(« Agite-les, bonhomme ! Fait frisquet dans le secteur ! »)

Pour la seconde fois, je stoppai. *La boîte !*

Je ne la sentais plus. Mais le jet de lumière fusant de mon phare me la montra : ma main droite était serrée sur elle. Bien ! Bougez pas, les doigts, hein ! Je repris ma course, rassuré, comptant mes pas. Un, deux, trois, quatre…

A quarante, je fis la pause, histoire de zieuter la bordure de la chaussée ; j'avais atteint le sommet de la courbe : je me trouvais précisément à l'endroit où le pont franchissait le ruisseau. Si mes souvenirs étaient exacts, j'avais accompli la moitié du chemin. Le ruisseau en question – était-ce un fleuve de méthane ? – était gelé : la nuit était froide, ce qui ne constituait pas une nouveauté.

Mon rouleau de corde ne comportait plus que quelques boucles : j'étais à pied d'œuvre. Je lâchai le fil, gagnai à pas prudents le centre

de la chaussée et m'apprêtai à poser la boîte sur le sol.

Mes doigts refusèrent de s'ouvrir. Il me fallut les déplier de la main gauche, m'emparer de la boîte de la main gauche également et, un peu plus, ce vent du diable aurait balayé le coffret.

(« Fais bouger tes doigts, mon petit pote ! Tape-toi dans les pognes ! »)

Si le fait de plier les doigts était une torture, je pouvais encore faire jouer les muscles de mes avant-bras. Maintenant maladroitement la boîte dans ma paume, je tâtonnai à la recherche du plot.

Impossible de le sentir mais, dès que mes doigts se furent posés sur lui, il fonctionna : je le vis tourner.

L'engin s'anima, vrombit. Si je l'entendis, sans doute fut-ce parce que les vibrations qu'il émettait passèrent par mes gantelets. Mon scaphandre dut agir comme milieu conducteur : sinon je n'aurais rien pu percevoir. Je lâchai tout sans perdre une seconde, me remis gauchement sur pieds et m'éloignai à reculons afin que mon frontal éclairât l'instrument sans que j'eusse à modifier mon angle de visée.

Mission remplie ! La tâche souhaitée par Maman Bidule était accomplie – et accomplie dans les limites de temps imparties (du moins l'espérais-je). Si je n'avais pas eu moins de bon sens qu'un bouton de porte, j'aurais tourné les talons et aurais foncé direction tunnel à la vitesse grand V.

Mais j'étais obnubilé par le comportement de la boîte : elle frémissait et trois supports, aussi grêles que des pattes d'araignée, se déployaient à la base. Elle s'éleva jusqu'à ce que ce trépied eût atteint une hauteur d'environ trente centimètres. De nouveau, elle fut agitée d'une sorte de tremblement et je crus que le vent allait l'emporter. Mais les supports arachnéens s'écartèrent davantage, mordirent la surface de la route. L'objet était aussi inébranlable qu'un rocher.

Une protubérance grossit soudain sur le « couvercle ». Elle se déplia, s'épanouit comme une fleur. Cela avait dans les vingt centimètres de diamètre ; cela se balança (était-ce une antenne ?) avant de se braquer définitivement vers le ciel comme un doigt pointé.

Alors, la chose se déclencha ! Le flux-signal, j'en suis sûr et certain, bien que je ne visse en tout et pour tout qu'un éclair – un phénomène parasite, selon toute apparence, un effet secondaire, sous-produit de l'énorme dégagement d'énergie libérée. Un trait de feu, fulgurant, aussi aveuglant qu'un éclatron. En dépit de ma plaque polarisée, je fus ébloui et eus sur le coup l'impression que mon frontal s'était éteint. Puis je réalisai qu'il m'était impossible de rien voir au-delà de ce large disque étincelant à la lueur verte et pourprée qui tremblait devant mon visage.

(« T'affole pas, gars ! Simple effet d'image due à la persistance rétinienne. Attends un peu, ça va se dissiper ! »)

— « Attendre ! Je vais geler à mort. »

(« Passe le bout de la corde accroché à la ceinture dans le creux de ton coude. Croche ferme et tire dessus. »)

Obéissant à la suggestion d'Oscar, je repérai le point d'attache du filin et entrepris de le réenrouler sur mon avant-bras.

Le filin se désintégra.

Il ne se rompit pas : il s'émietta comme du verre. Je suppose que c'en était, d'ailleurs – du verre, je veux dire. Le nylon et le verre sont des liquides en état de surfusion.

Cette petite phrase, je sais maintenant ce qu'elle signifie !

Mais sur le moment, tout ce que je savais, c'était que le dernier maillon qui me rattachait encore à la vie s'était brisé. J'étais aveugle, j'étais sourd. J'étais tout seul à des milliards de kilomètres de la maison, sur une plate-forme nue, abandonné à ce vent vomi des abîmes d'un enfer glacé qui buvait les dernières gouttes de vie que recelait encore mon corps – mon corps dont je n'avais presque plus conscience – sauf dans les zones qui n'avaient pas encore perdu toute sensibilité et que fouaillaient des lames de feu.

— « *Oscar !* »

(« Je suis là, mon pote. Ça va gazer, t'en fais pas. Dis donc… est-ce que tu es capable de voir quelque chose ? »)

— « Non ! »

(« Tâche de localiser l'entrée du tunnel. Il est éclairé de l'intérieur. Eteins ton frontal. Mais si… tu peux : il n'y a qu'une simple tirette à manœuvrer. Pose ta main sur ton casque. A droite. »)

Je suivis les directives d'Oscar.

(« Alors ? »)

— « Je ne distingue toujours rien. »

(« Penche la tête. La lumière est droit devant. Essaye de la repérer juste du coin de l'œil. Qu'est-ce que ça donne ? »)

— « Ça y est, cette fois ! »

(« Elle était rouge, hein ? Et dentelée ? C'était le volcan. Bon. Maintenant, on sait ce qu'il y a en face de nous. Pivote lentement sur toi-même jusqu'à ce que l'issue du boyau soit dans ton champ de vision. »)

Lentement ! Comme si j'avais pu faire autrement…

— « Ça y est ! »

(« Au poil ! Tu es juste dans l'axe. Mets-toi à quatre pattes et avance doucement sur ta gauche. Ne te détourne pas. Suis le bord de la chaussée. *En rampant*. En rampant vers le tunnel. »)

Je me mis à quatre pattes. Je ne sentais la route ni sous mes mains ni sous mes pieds mais éprouvais seulement sa pression dans mes membres comme si ceux-ci étaient artificiels. Je m'aperçus que j'étais arrivé à la limite de la passerelle lorsque ma main eut glissé de

l'autre côté. Un peu plus et j'y passais ! Mais je rétablis mon équilibre compromis.

(« Dame ! Tu n'as pas tourné : tu t'es simplement déporté à gauche. Lève la tête pour repérer le tunnel. Le peux-tu ? »)

— « Il faudrait que je me mette debout comme ça. »

(« Surtout pas ! Donne un coup de projo : ta vue s'est peut-être bien réhabituée à l'heure qu'il est. »)

Ma main remonta le long de mon casque. Elle dut heurter le commutateur car, soudain, un halo de lumière au centre vague et brumeux se dessina devant mes yeux, barré sur la gauche par le trait net de la bordure.

(« Bravo, Toto ! Eh ! Ne te redresse pas ! Tu ne tiens pas sur tes guibolles et tu n'as pas la tête claire : tu tomberais. Il faut que tu rampes et que tu comptes chaque pas en avant. Il y en a trois cents à faire. »)

Je rampai. Je comptai.

— « C'est loin, Oscar. Tu crois que nous y arriverons ? »

(« Bien sûr ! Tu te figures peut-être que j'ai envie de rester ici ? »)

— « Et moi, donc ! »

(« Et boucle-la un peu. Je ne sais plus où j'en suis. 36… 37… 38…»)

Nous rampâmes.

(« Et voilà : cent ! On remet ça… 101… 102… 103…»)

— « Ça va mieux, Oscar. Je trouve qu'il fait plus chaud. »

(« QUOI ?! »)

— « Je dis que je trouve que ça s'est réchauffé. »

(« C'est absolument faux, espèce de crétin grand format ! Tu es simplement en train de te congeler ! Avance plus vite ! Ouvre davantage ta valve de menton. Il te faut de l'air. Je veux entendre le déclic ! »)

J'étais trop fatigué pour discuter ; je donnai trois ou quatre petits coups de menton et eus l'impression que quelque chose m'éclatait en pleine figure.

(« J'accélère. Tu m'as l'air plus chaud, tiens… 'ent *neuf*… 'ent *dix*… 'ent *onze* – continue. »)

A deux cents, je déclarai que je voulais me reposer.

(« Pas question ! »)

— « Mais, c'est indispensable. Juste un petit moment. »

(« Un petit moment, hein ? Tu sais ce qui se passerait ? Que ferait Tom-Pouce ? Elle t'attend là-bas. Elle a déjà peur parce que tu es en retard. Qu'est-ce qu'elle ferait, hein, dis-moi un peu ? »)

— « Eh bien… elle essayera d'enfiler la combinaison de Tim. »

(« Juste ! Et, selon toi, jusqu'où ira-t-elle comme ça ? »)

— « Eh bien… jusqu'à l'entrée du tunnel, je pense. Et puis le vent la balayera. »

(« Je suis du même avis que toi. Comme ça, la famille sera au grand complet : toi, moi, Maman Bidule, Tom-Pouce. En toute intimité. Et raides comme des bouts de bois. »)

— « Mais…»

(« Aussi, en avant. Et cravache, frangin, cravache !… D'cent *cinq*… D'cent *six*… D'cent *sept*…»)

Je ne me rappelle plus à quel moment je suis tombé. Je ne sais même pas ce que j'éprouvais dans la « neige ». Je me rappelle seulement que j'étais heureux que cette terrible comptabilité ait prit fin – heureux de pouvoir me reposer.

Mais Oscar n'était pas d'accord.

(« Kip ! *Kip !* Debout ! »)

— « F'moi le camp…»

(« Je ne peux pas foutre le camp ! Malheureusement ! Cramponne-toi à la bordure et traîne-toi comme tu peux, mais avance. Tout droit. On n'est plus très loin, à présent. »)

Je réussis à soulever la tête. Le faisceau de mon frontal caressa l'arête de la chaussée qui me surplombait de soixante centimètres. Je me laissai choir en arrière. « Trop haut », proférai-je avec indifférence. Oscar renifla avec mépris. (« Vraiment ? Qui était donc le type qui, pas plus tard que l'autre jour, engueulait comme du poisson avarié une malheureuse gamine qui était trop fatiguée pour se lever ? Le « *Commandant Comète* », si je ne me trompe ? « La Terreur des Pistes Sidérales »… le trimardeur du cosmos. « *Possède vidoscaphe – cherche voyage* ». Avant que vous vous endormiez, Commandant, ne voudriez-vous pas me donner un autographe ? C'est la première fois que je rencontre un corsaire du vide en chair et en os… un de ces pirates qui attaquent les astronefs et kidnappent les petites filles ! »)

— « C'est pas de jeu, ça. »

(« Bon… Ça va… Quand je suis de trop, je m'en rends compte. Mais j'ai encore une chose à te dire avant de m'en aller : elle a plus de tripes dans son seul petit doigt que toi dans toute ta carcasse, espèce de flemmard dégueulasse. Salut. Inutile de te déranger ! »)

— « Oscar ! Ne me laisse pas tomber ! »

(« Hein ? T'as pas besoin de coup de main ! »)

— « Si ! »

(« C'est trop haut, dis-tu ? Bien : sors ton marteau et coince-le après l'arête ; ça te servira de point d'appui. »)

Cela pouvait marcher. Bien sûr, mes doigts engourdis ne sentaient pas l'outil. Mais je parvins néanmoins en me servant de mes deux mains à l'accrocher au rebord. Je fis une traction.

Cet imbécile de marteau cassa, exactement comme la corde. Un truc en acier !

Cela me rendit tellement furieux que je me mis sur mon séant, assurai mes coudes contre le rebord de la chaussée et, me tortillant dans tous les sens, poussant force grognements, transpirant d'abondance, je réussis à regagner la passerelle.

(« Ça, c'est du cousu main, mon petit père ! Plus la peine de compter : tu n'as qu'à avancer jusqu'au tunnel. »)

Il me semblait vaciller. Le souffle me manquait et j'actionnai la valve d'un cou de menton.

Rien ne se passa.

— « Oscar ! La valve est coincée. »

La réponse fut longue à venir.

(« Non, mon vieux, elle n'est pas coincée. Ce sont des conduits qui sont gelés. J'ai comme une idée que le gaz n'était pas aussi sec qu'il aurait dû l'être. »)

— « Je n'ai plus d'air ! »

Cette fois encore, la réponse ne vint pas tout de suite. Mais lorsqu'elle arriva, elle était ferme : (« Si. Tu en as plein ton scaphandre. Largement assez pour parcourir les quelques mètres qui restent. »)

— « Je ne les ferai jamais. »

(« Rien que quelques mètres. Maman Bidule est juste devant toi. Allez… marche. »)

Je levai la tête. C'était vrai. Elle était là. Je continuai à me traîner et la silhouette de l'extraterrestre se précisa.

— « Oscar… Je ne peux pas aller plus loin. »

(« Je crains que tu n'aies raison. Je t'ai laissé choir… Je te remercie de ne pas m'avoir abandonné ici. »)

— « Tu ne m'as pas laissé choir… Tu as été formidable. Seulement, je cale. »

(« On cale tous les deux… Mais ils sauront qu'on a essayé. Adieu, partenaire ! »)

— « Adieu. Hasta la vista, amigo. » Je parvins à faire encore deux petites glissades et m'affaissai, ma tête contre celle de Maman Bidule.

Qui souriait… (« *Kip… mon fils, Bonjour !* »)

— « Je… je cale… ai pas pu aller jusqu'au bout, M'man Bidule. Excusez-moi. »

(« *Mais si, tu as été jusqu'au bout !* »)

— « Quoi ? »

(« *Toi et moi, nous avons réussi.* »)

Je méditai un bon moment ces paroles.

— « Et Oscar ? »

(« *Oscar aussi, évidemment.* »)

— « Et Tom-Pouce ? »

(« *Tom-Pouce également. Comme toujours. Nous avons chacun achevé notre besogne. Maintenant, mon chéri, tu peux te reposer.* »)

— « B'soir… M'man Bidule ! »

Salement courte, la sieste ! A peine avais-je fermé les yeux, environné d'une douce chaleur, heureux de l'approbation de Maman Bidule satisfaite de ma besogne, que déjà Tom-Pouce me secouait. Elle plaqua son casque contre le mien. « Kip ! *Kip !* Lève-toi ! Je t'en supplie, lève-toi ! »

— « Euh… Pour quoi faire ? »

— « C'est que je n'arrive pas à te porter. Tu es trop grand. »

Bien sûr ! Elle n'était pas capable de me porter ! Pourquoi donc m'aurait-elle porté ? C'était ridicule ! J'avais deux fois sa taille.

— « *Kip !* De grâce, lève-toi ! » Il y avait des larmes dans sa voix.

— « Si ça peut te faire plaisir, mon petit chou, je n'y vois pas d'inconvénient », répondis-je doucement.

Ce ne fut pas une partie de plaisir. Heureusement, elle me donna un sérieux coup de main. Quand je fus debout, elle me servit d'arc-boutant.

— « Tourne-toi. Maintenant, avance. »

Elle avait inséré son épaule sous mon aisselle et me poussait de toutes ses forces. Sans elle, je ne sais pas comment j'aurais franchi les panneaux d'isolation qui obturaient le boyau.

Enfin, nous nous retrouvâmes dans le sas pneumatique et, le tambour refermé, elle bondit vers la valve d'aération. A peine m'eut-elle lâché, je m'écroulai. La porte intérieure s'ouvrit. Tom-Pouce se retourna vers moi, commença une phrase qu'elle interrompit aussitôt pour m'enlever mon casque en hâte.

J'aspirai profondément. La tête me tourna et les lumières s'assombrirent.

— « Ça va, maintenant ? »

Elle me dévisageait.

— « Moi ? Bien sûr ! Pourquoi ça n'irait pas ? »

— « Je vais t'installer. »

Drôle d'idée ! Elle m'aida. Et son assistance me fut nécessaire. Quand je fus assis, adossé au mur : « Oh ! Kip ! Que j'ai eu peur ! »

Pourquoi ? Quelles raisons avait-elle eu de se faire du souci ? Maman Bidule n'avait-elle pas dit que nous nous en étions tirés tous à notre honneur ?

— « Je n'aurais pas dû te laisser partir. »

— « Il fallait bien installer la balise. »

— « Oh ! mais… tu l'as mise en place ? »

— « Evidemment. Elle était un peu contente, Maman Bidule ! »

— « Je suis certaine qu'elle l'aurait été », répondit Tom-Pouce d'un ton grave.

— « Elle l'a été. »

— « As-tu besoin de quelque chose ? Veux-tu que je t'aide à dégrafer ton anti-V ? »

— « Ben… On verra ça tout à l'heure. Mais si tu pouvais me trouver un verre d'eau…»

— « Tout de suite. »

Elle tint le gobelet pendant que je buvais. Je n'avais pas aussi soif que je le croyais et soudain, je ne me sentis pas dans mon assiette.

Ça n'allait même vraiment pas du tout. Mais qu'y faire ? Après m'avoir considéré un instant, Tom-Pouce me demanda si je voyais un inconvénient à ce qu'elle s'absentât quelques minutes. Je n'en voyais aucun. Avec détachement je notai, tandis qu'elle s'escrimait après la commande d'ouverture du sas, qu'elle portait sa propre combinaison et non celle de Tim. Je compris ce qu'elle avait en tête : je voulus lui dire qu'il valait mieux ne pas amener Maman Bidule ici ; elle risquerait de… même dans un dialogue intérieur, je ne voulais pas prononcer le mot « pourrir ». Mais Tom-Pouce était déjà loin.

Cinq minutes plus tard au grand maximum, elle était de retour. Maman Bidule, dans ses bras, avait la rigidité d'une branche morte. La fillette déposa son fardeau sur le plancher, dévissa son casque et éclata en sanglots.

J'aurais voulu me lever, mais j'avais si mal aux jambes… Et aux bras ! « Tom-Pouce… mon petit, je t'en supplie ! A quoi cela sert ? »

Elle leva les yeux vers moi.

— « C'est fini. Je ne pleurerai plus. »

Et elle ne pleura plus.

Longtemps nous restâmes là. De nouveau, ma compagne me proposa son aide pour m'extirper de mon scaphandre mais l'effort me fit si mal – aux pieds en particulier – que je la priai d'arrêter.

— « Kip », murmura-t-elle, l'air soucieux, « Kip, je crains que tu n'aies les extrémités gelées. »

— « Possible. Pour le moment, que veux-tu qu'on y fasse ? »

Il était opportun de changer de sujet de conversation.

« Où as-tu retrouvé ton vido ? »

— « Oh ! » Elle eut une expression d'indignation qui se mua en un joyeux sourire. « Tu ne devineras jamais : au fond de celui de Jock ! »

— « En effet ! *La lettre volée*, quoi ! »

— « La quoi ? »

— « Rien. Je n'aurais pas cru que ce satané Cancrelat fût doué du sens de l'humour. »

Peu de temps après, nous ressentîmes une violente secousse sismique qui fit osciller le sol. « Oh ! la la ! » gémit Tom-Pouce. « Elle est presque aussi forte que la dernière ! »

— « Je dirais même qu'elle l'est beaucoup plus. La première n'était qu'une plaisanterie à côté de celle-ci. »

— « Je parle de celle qui a eu lieu quand tu étais dehors. »

— « Il y en a donc eu une ? »

— « Tu ne l'as pas remarquée ? »

— « Non. » Je fouillai mes souvenirs. « Cela s'est peut-être produit au moment où j'avais dégringolé dans la neige. »

— « Kip… tu es tombé ? »

— « Ça n'a rien eu de tragique. Oscar m'a sorti de là. »

Le sol, de nouveau, trembla. Cela m'aurait été égal si le choc n'avait pas ravivé mes souffrances. Toutefois, je parvins à émerger du cirage – suffisamment en tout cas pour me rappeler que j'avais des médicaments dans mon casque.

— « Tom-Pouce, ça ne t'embêterait pas de m'apporter encore un peu d'eau ? Je vais prendre de la codéine. Cela me fera dormir. »

— « Tu en as bien besoin…»

— « Tu parles ! Quelle heure est-il ? »

Sa réponse me fit sursauter. « Quoi ? Cela fait plus de douze heures ? »

— ???

— « Douze heures que tout a commencé, je veux dire. »

— « Qu'est-ce que tu racontes ? Il y a exactement une heure et demie que je t'ai retrouvé – il ne s'est pas encore écoulé tout à fait deux heures depuis le moment où Maman Bidule a posé ses bombes. »

Incroyable ! Mais elle avait l'air sûre de son fait.

La codéine me fit du bien. Comme je commençai à m'assoupir, Tom-Pouce me demanda : « Kip, tu ne sens rien ? »

Je reniflai. « Une odeur d'allumettes de cuisine, non ? »

— « Précisément. La pression dégringole. Si tu dors, mieux vaut fermer ton casque. »

— « Fais-en autant. »

— « Oui. Je n'ai pas l'impression que ça va rester longtemps étanche. »

— « Tu as peut-être raison. »

Avec ces explosions et ces séismes, cela n'avait rien de tellement étonnant. Mais j'étais trop vaseux pour me faire de la bile et déjà assommé par la drogue. Maintenant ou dans un mois… Quelle importance ? Maman Bidule avait dit que tout allait bien.

Tom-Pouce ferma mon casque et le sien, nous vérifiâmes nos radios et elle s'assit devant moi et le corps de Maman Bidule. Après un long silence, mes écouteurs grésillèrent : « Tom-Pouce à Libellule…»

— « Je vous reçois, Tom-Pouce. »

— « Dans l'ensemble, on a rudement rigolé, hein, Kip ? »

— « Quoi ? »

Je levai les yeux vers ma jauge : encore à peu près quatre heures d'air. « Oui, Tom-Pouce. Ç'a été épatant. Je n'aurais raté cela pour rien au monde. »

Elle poussa un soupir. « Je voulais seulement être certaine que tu ne m'en voulais pas. Maintenant, dors. »

Je dormais presque quand Tom-Pouce bondit et, de nouveau, mes écouteurs s'animèrent. « Kip… ils arrivent… ils sont dans le sas. »

J'étais tout à fait réveillé. Ils n'auraient pas pu nous laisser tranquilles pour les quelques heures qui nous restaient, non ?

— « Pas d'affolement, Tom-Pouce. Va à l'autre bout de la salle. Tu as ton truc à rayon bleu ? »

— « Oui. »

— « Tu les arroses dès qu'ils apparaissent. »

— « Mais il faut que tu te déplaces : tu es en plein dans mon angle de tir. »

— « 'peux pas me lever. » Depuis un moment j'étais incapable de remuer – même le bras. « Règle-le sur la puissance minima ; comme ça, si je reçois des éclaboussures, les dégâts seront limités. Fais ce que je te dis. *Et vite !* »

— « D'accord, Kip. »

Elle se posta en un point stratégique qui commandait le tambour d'accès et attendit.

Et le tambour s'ouvrit. Une silhouette se glissa dans le local. Je vis Tom-Pouce braquer son engin sur la cible et hurlai : « *Ne tire pas !* » à en faire claquer mon micro.

Déjà, elle avait lâché le projecteur et se précipitait : les nouveaux venus étaient de la race de Maman Bidule !

Il en fallut six pour me transporter, deux seulement pour transporter Maman Bidule. Tout le temps que dura mon transbordement (j'avais été placé sur une civière), ils ne cessèrent de fredonner une apaisante mélopée. J'avalai un autre comprimé de codéine avant qu'ils se chargent de moi : si doux que fussent les mouvements de ces êtres, le moindre mouvement m'était une torture. Je me trouvai rapidement dans leur astronef qui s'était posé presque devant l'entrée du tunnel.

Quand je fus installé, Tom-Pouce ouvrit mon casque et le devant de ma combinaison.

— « Ne sont-ils pas merveilleux ? »

— « Si. » J'avais la tête de plus en plus embrumée par la codéine, mais je me sentais mieux.

— « On a déjà levé l’ancre. »

— « Ils nous reconduisent chez nous ? » Il faudrait que je dise à Mr. Charton à quel point la codéine m’avait été utile…

— « Hein ? Oh ! Seigneur, non ! Nous avons mis le cap sur Véga. »

Du coup, je m’évanouis…

9

JE rêvais que j'étais rentré ; ce petit air me réveilla en sursaut. « Maman Bidule ! »

(« *Bonjour, fils, je suis heureuse de voir que ça va mieux*. »)

— « Oh ! Je suis en pleine forme. Après une bonne nuit de sommeil…»

Je la dévisageai. «… Mais vous êtes morte ! » Ce n'était pas ma faute, cela m'avait échappé.

(« *Non, mon petit, j'étais seulement gelée. Je ne suis pas aussi délicate que tu parais le croire*. ») répondit-elle joyeusement, avec ce rien d'humour tendre qu'on manifeste en reprenant un enfant commettant une erreur qui n'est point de son fait.

Je battis des paupières et fixai de nouveau mon regard sur mon interlocutrice.

— « Alors… c'était un rêve ? »

(« *Ce n'était pas un rêve.* »)

— « Je me croyais revenu chez nous et puis…»

J'essayai de m'asseoir et fus seulement capable de hausser le col. « Mais je *suis* chez nous ! C'est ma chambre ! » A gauche la penderie – derrière Maman Bidule, la porte du hall – à droite mon bureau où les livres s'entassaient et que surmontait le fanion aux armes de Centerville ; plus loin, la fenêtre dont le vieil orme aux feuilles grêlées d'or que le vent agitait bouchait presque entièrement le cadre. Ma règle à calcul, à l'endroit précis où je l'avais laissée…

Après quelques secondes pendant lesquelles tout se mit à tourbillonner, je finis par voir les choses plus clairement. J'avais simplement rêvé l'absurdité finale : Véga. J'avais dû être groggy pour

le compte avec cette codéine… « Vous m'avez reconduit chez moi ! »

(« *Nous t'avons amené chez toi… ton autre chez toi. Chez moi.* »)

Le lit chavira. Je voulus me cramponner : mes mains refusèrent de m'obéir. Maman Bidule continuait sa chanson : (« *Il te fallait retrouver ton nid : nous l'avons reconstruit.* »)

— « Maman Bidule…»

(« *Un oiseau pousse plus vite dans son propre nid. Nous le savons.* »)

Je respirai un grand coup pour retrouver mon calme. Je comprends ce qu'elle voulait dire ; c'était ça qui était formidable avec elle : elle vous faisait tout comprendre. Ce n'était pas ma chambre : ce n'était pas ma maison. De simples apparences. N'empêche que je nageais toujours en pleine confusion.

Un coup d'œil au décor qui m'entourait me stupéfia : comment avais-je pu m'y laisser prendre ?

La lumière que filtrait la baie venait d'une mauvaise direction. Il manquait au plafond le trou qui datait du jour où, ayant creusé une cachette secrète dans le grenier, mes coups de marteau avaient fait dégringoler un morceau de plâtre. Les ombres, elles aussi, étaient insolites. Et les livres, trop nets, trop propres, ressemblaient à des boîtes de dragées : je reconnaissais leurs couvertures, l'effet d'ensemble était rudement ressemblant. Mais, dans les détails, cela clochait.

(« *J'aime cette chambre, elle te ressemble* »), fredonnait Maman Bidule.

— « Comment avez-vous fait ? » demandai-je d'une voix faible.

(« *Nous t'avons demandé. Et Tom-Pouce nous a été d'un grand secours.* »)

Mais… Tom-Pouce n'avait jamais vu ma chambre ! Je méditai sur ce point et finis par conclure qu'elle connaissait suffisamment les homes américains pour être un conseiller expert. « Elle est ici ? »

(« *Tu la verras dans un moment.* »)

Tom-Pouce… Maman Bidule… Avec elles ! deux dans les environs, la situation ne pouvait pas être vraiment catastrophique. Sauf que… « Maman Bidule, je ne peux bouger ni les bras ni les jambes. »

La main minuscule et tiède se posa sur mon front. Je vis s'approcher de mon visage ses énormes yeux de lémurien qui effacèrent tout le reste. (« *Tu as été accidenté. Tout va bien maintenant. Ne t'inquiète pas.* »)

Quand Maman Bidule vous dit de ne pas vous inquiéter, eh bien ! vous ne vous inquiétez pas.

— « Bien, Maman Bidule. » Quelque chose me revint en mémoire : « Dites-moi, vous étiez gelée, alors ? »

(« *Oui.* »)

— « Mais… Voyons : en gelant, l'eau fait éclater les cellules vivantes. Enfin, c'est ce qu'on affirme. »

(« *Mon corps n'aurait jamais permis CELA.* ») répondit-elle d'un « ton » pincé.

— « Je vois… En tout cas », ajoutai-je après avoir médité un instant, « moi, ne me plongez pas dans l'air liquide : je ne suis pas bâti pour ça ! »

La mélodie se fit à nouveau espiègle, relevée d'une pointe d'indulgente ironie : (« *Nous ne chercherons pas à te faire de mal.* ») Elle se redressa, se balança légèrement, comme un saule. (« *Je sens Tom-Pouce.* »)

Il y eut un heurt à la porte (encore un truc qui sonnait faux : ce n'était pas le bruit qu'on produit en toquant à une porte de communication en matériel léger) et la voix de Tom-Pouce retentit : « Je peux entrer ? » Elle n'attendit pas la réponse (je me demandai s'il lui était jamais arrivé de le faire) pour entrer. J'eus la vision d'un fragment de vestibule. Ils avaient fait là un travail d'horloger ! (« *Entre, ma chérie* ! »)

— « Bien sûr. Comme si tu avais besoin d'une autorisation ! »

— « Fais pas ton bêcheur, toi ! »

— « Ménage tes expressions. Et salut, quand même, sauterelle ! »

Maman Bidule s'éloigna d'une glissade. (« *Ne reste pas trop longtemps, Tom-Pouce. Il ne faut pas le fatiguer.* »)

— « N'ayez pas peur, Maman Bidule. »

(« *A bientôt, mes petits*. »)

— « Dis donc, quelles sont les heures de visite, dans cet hosto ? »

— « Celles qu'*elle* stipule, évidemment. » Elle me dévisageait, les poings sur les hanches. Pour la première fois depuis que nous avions fait connaissance, elle était propre : ses joues étaient rouges d'avoir été récurées, ses cheveux bouffaient. Elle portait toujours le même costume, mais ses vêtements étaient impeccables ; pas un bouton ne manquait à l'appel et les accrocs, réparés, étaient invisibles.

— « Eh bien », dit-elle. « Je vais finir par croire qu'après tout, cela valait la peine qu'on te soigne. »

— « Moi ? Je me porte comme un charme. Et toi ? »

Elle fronça le nez : « Un petit doigt gelé – bagatelle ! Mais toi, par contre, tu étais dans un drôle d'état ! »

— « C'est vrai ? »

— « Si je devais employer le langage adéquat, il me faudrait parler comme une femme n'a pas le droit de le faire, selon la formule de Maman. »

— « Je ne t'en demande pas tant. »

— « Ne sois pas sarcastique. Ça ne te va pas. »

— « Tu ne veux pas que je m'exerce sur toi ? »

Elle allait répondre par une réplique à la Tom-Pouce mais, s'interrompant brusquement, elle sourit et s'approcha. Une seconde fébrile, je crus qu'elle allait m'embrasser, mais elle se borna à tapoter les draps avant de s'exclamer solennellement : « Ne te gêne pas, Kip ! Tu peux être sarcastique, méchant, mesquin ; tu peux me houspiller ou je ne sais quoi : je ne piperai pas. Tiens, je te laisserai même être grossier avec Maman Bidule ! »

Je ne me voyais pas du tout dans ce rôle.

— « Mollo, Tom-Pouce ! On voit ton auréole. »

— « Si je n'en porte pas une, c'est bien à toi que je le dois ! Il est vrai que j'aurais sûrement été blackboulée à l'examen de passage. »

— « Ah ! oui ? J'ai pourtant le vague souvenir de quelqu'un de ton format qui m'a porté sur son dos, ou tout comme, pour me ramener. Qu'en dis-tu ? »

Elle éluda la question. « Tu parles d'une affaire ! Qui a mis la balise en place ? Toi. C'est cela qui comptait. »

— « Chacun son opinion, hein ? Ça pinçait sec dehors. » Je n'insistai pas. Nous étions aussi embarrassés l'un que l'autre. L'histoire de la balise me rappela quelque chose. « Oh ! Tom-Pouce ? Où sommes-nous donc ? »

— « Ben, chez Maman Bidule ! » Elle balaya la pièce du regard. « C'est vrai. Cela m'était sorti de la tête. Kip, ici, ce n'est pas vraiment ta…»

— « Je sais, je sais », la coupai-je avec impatience. « Tout est truqué. N'importe qui s'en apercevrait. »

— « Tu crois ? » Elle avait l'air déconfit. « J'avais l'impression qu'on avait pourtant fait un travail impeccable. »

— « Oh ! c'est un boulot sensationnel – incroyable ! Je ne comprends pas comment vous avez pu faire. »

— « Ta mémoire est d'une précision extrême. Tu dois avoir un objectif de caméra à la place des yeux. »

«… Et j'ai sûrement dû dégoiser tout ce que j'avais dans le citron ! » ajoutai-je in petto. Qu'est-ce que j'avais bien pu raconter ? Et devant Tom-Pouce par-dessus le marché ! Je n'osai le lui demander ; un type a quand même le droit d'avoir une vie privée ! J'enchaînai :

« N'empêche que tout est truqué… Que nous nous trouvons chez Maman Bidule, cela, je le savais. Mais où habite-t-elle ? »

Tom-Pouce écarquilla les yeux.

— « Mais je te l'ai dit ! Peut-être ne te le rappelles-tu pas ? Tu étais assoupi. »

— « Si, je me souviens de quelque chose », répliquai-je avec lenteur. « Mais c'est absurde. J'ai cru que tu m'annonçais que nous partions pour Véga. »

— « Je suppose que les tables astronomiques appelleraient le

coin Véga IV. »

Le nouvel effort que je fis pour m'asseoir se solda encore par un échec.

— « Nous sommes sur Véga ? ou plutôt sur une planète Végienne ? C'est ça que tu veux dire, plantée là comme un piquant de piquet ? »

— « Tu ne m'as pas dit de m'asseoir. »

Je ne relevai pas la pointe tompouciste ; je fixai la baie que le soleil inondait à flot. « C'est la lumière qu'émet Véga ? »

— « Ça ! Non ! Elle est artificielle. La lumière de Véga est terrible. Aussi éblouissante que celle d'un arc électrique. Véga est une étoile située très loin dans le diagramme Russell, tu sais. »

— « Vraiment ? » Je ne connaissais rien du spectre de Véga : je n'avais jamais supposé que j'en aurais eu besoin.

— « Sois prudent, Kip… enfin, quand tu seras sur pied ; dix minutes d'exposition suffiraient à te tuer. »

Décidément, j'étais prédestiné aux climats désagréables ! A quelle catégorie appartenait Véga ! Classe A ? Plus probablement classe B. Tout ce que je savais de cette étoile, c'est qu'elle était grosse et brillante, plus brillante que le Soleil et se trouvait dans la constellation de la Lyre.

Mais *où* était-elle ? Comment, au nom d'Einstein, étions-nous venus là ?

— « Tom-Pouce, à quelle distance est Véga ? Plutôt non. A quelle distance est le Soleil ? Tu le sais peut-être ? »

— « Evidemment », jeta-t-elle d'un ton dédaigneux. « A vingt-sept années-lumière. »

Par tous les grands gorilles ! « Tom-Pouce… La règle à calcul… Tu sais t'en servir ? Parce que moi, pour le moment, c'est comme si je n'avais plus de mains. »

Elle sembla embarrassée : « Euh… pour quoi faire ? »

— « Je voudrais savoir ce que ça représente en kilomètres. »

— « Je vais te le dire. Pas besoin d'une règle à calcul pour si peu. »

— « Mais si. C'est plus rapide et plus précis. Si tu ne sais pas l'utiliser, cela n'a rien de honteux. Si tu crois que je le savais à ton âge ! »

— « Bien sûr que je sais me servir d'une règle à calcul ! » s'exclama-t-elle avec indignation. « Tu me prends pour une nouille ? Mais je n'en ai pas besoin. »

Je vis ses lèvres remuer silencieusement ; elle annonça : « Deux virgule cinquante-six mille puissance quatorze. »

Je mis longtemps à vérifier de tête. « Ça doit être ça ! » 256 000 milliards de kilomètres ! Beaucoup trop de zéros pour que je me sente

l'âme en fête.

— « Bien sûr que c'était ça ! Je ne me trompe jamais ! »

— « Seigneur ! Va donc, eh, encyclopédie de poche ! »

Ses joues virèrent au cramoisi.

— « Ce n'est quand même pas ma faute si je suis un génie ! »

J'avais la partie belle et j'allais en profiter ! Mais elle avait l'air si malheureux !

Papa avait dit un jour : « Il y a des gens qui n'arrêtent pas d'affirmer que le « médiocre » est supérieur à l'« excellent ». Leur grande joie est de ligoter les ailes des autres parce qu'eux ne savent pas voler. Ils méprisent l'intelligence parce qu'ils n'en possèdent pas. Pouah ! »

— « Pardonne-moi, Tom-Pouce », murmurai-je humblement. « Je sais bien que tu n'y peux rien. Et moi, ce n'est pas davantage de ma faute si je ne suis pas un génie. Tu es petite, moi je suis grand, ni toi ni moi n'y sommes pour rien non plus. C'est pareil, vois-tu…»

Rassérénée, elle me regarda d'un air solennel : « J'ai l'impression que je me suis encore une fois donné de grands airs. » Elle se mit à tortiller un bouton. « Ou alors, j'ai tenu comme allant de soi que tu me comprendrais – comme Papa. »

— « Je suis flatté. Franchement, je ne le crois pas, mais, dorénavant, j'essaierai. »

Ce bouton, elle l'asticotait de plus en plus. « Toi aussi, Kip, tu es rudement futé ! »

Je ricanai : « Si j'étais futé, tu crois que je serais ici ? Ecoute, petite tête, je voudrais bien qu'on vérifie nos calculs à la règle. »

Vingt-sept années-lumière ! Bon Dieu ! A cette distance, on ne doit pas pouvoir distinguer le Soleil ! C'est une étoile du type maigrichon.

Ma suggestion eut à nouveau pour résultat d'embarrasser Tom-Pouce.

— « C'est que… Ce n'est pas vraiment une règle à calcul. »

— « Quoi ! Mais c'est la meilleure et la plus chère que…»

— « Kip, si tu voulais bien me laisser parler ! Elle fait partie du bureau. *C'est une règle factice*. »

— « Hein ? » J'étais décontenancé. « Je n'y pensais plus. »

— « Si on avait eu le temps, on en aurait fait une vraie. Les logarithmes n'ont pas de secrets pour les gens d'ici, tu peux me croire sur parole. »

« Si on avait eu le temps »… Ces mots me turlupinaient. « Tom-Pouce, combien de temps a duré le voyage ! » Vingt-sept années-lumière ! Même si on avait voyagé à la vitesse de la lumière… Possible que grâce aux pirouettes d'Einstein, le trajet m'ait paru court. Mais à Centerville, Papa était peut-être déjà mort. Il était plus âgé que

Maman. Assez âgé en fait pour être mon grand-père. Plus de vingt-sept ans pour le retour. Diable ! Ça lui ferait plus de cent ans à ce compte. Maman elle-même ne serait plus de ce monde.

— « Pour venir ici ? Ç'a été instantané. »

— « Non ! C'est l'impression qu'on a, je sais. Tu n'as pas vieilli, je ne suis pas encore remis des suites de ma congélation. Mais le trajet a demandé vingt-sept ans au bas mot. Non ? »

— « De quoi parles-tu donc ? »

— « Des équations relativistes, dame ! Tu en as entendu parler ? »

— « Ah ! Ces trucs-là ? Evidemment ! Mais elles ne s'appliquent pas. Le voyage a réellement été instantané. D'accord, il a fallu quinze minutes pour sortir de l'atmosphère de Pluton, à peu près un quart d'heure aussi pour traverser celle d'ici. Mais pour le reste – zéro ! »

— « C'est l'impression qu'on a si on se déplace à la vitesse de la lumière. »

— « Non, Kip. » Ses sourcils se rapprochèrent, mais soudain sa physionomie s'éclaira. « Réfléchis : entre le moment où tu as mis la balise en marche et celui où ils sont arrivés à notre secours, combien de temps s'est-il écoulé ? »

— « Hein ? » J'eus l'impression d'un coup en pleine face. Alors Papa n'était pas mort ! Les cheveux de Maman n'étaient même pas devenus gris ! « Environ une heure. »

— « Un peu plus. Ils seraient venus plus tôt s'ils avaient eu un navire prêt à partir. La transmission du message a été instantanée, mais ils ont perdu une demi-heure à préparer une nef – Maman Bidule était drôlement furax ! C'était la première fois que je la voyais dans cet état. En principe, un vaisseau était censé être toujours prêt à prendre la route, tu comprends ? »

— « Chaque fois qu'elle en demandait un ? »

— « Chaque fois. Maman Bidule est quelqu'un d'important. Reprenons notre compte : une demi-heure de rab pour les manœuvres en atmosphère. Un point c'est tout. Il s'agit de temps réel, pas de ces contractions bizarroïdes. »

Je m'efforçai de digérer cela. Une heure pour couvrir une distance de vingt-sept années-lumière ! Et se faire enguirlander par-dessus le marché parce qu'on a lambiné !

— « Mais comment font-ils ! »

— « Est-ce que tu es trapu en géométrie ? Pas celle d'Euclide : je parle de la vraie géométrie. »

— « Ben… J'ai un peu bricolé sur les espaces courbes, ouverts et clos. Et puis j'ai lu des bouquins de vulgarisation. Mais de là à dire que je suis foutral en géométrie…»

— « Au moins, tu ne prendras pas tes jambes à ton cou à l'idée

qu'une ligne droite n'est pas nécessairement le chemin le plus court pour aller d'un point à un autre ? » Des deux mains elle fit le geste de presser un pamplemousse. « Parce que ce n'est pas vrai, Kip. Tout se touche. Tout peut tenir dans un dé à coudre. »

J'eus la vision vertigineuse d'un univers comprimé tenant à l'aise dans une tasse à café – un univers dont les nucléons, les électrons formant un bloc solide, *réellement solide*, n'avait plus rien à voir avec le spectre mathématique éthéré qu'est, dit-on, le noyau de l'uranium lui-même. Quelque chose comme l'« atome primitif » que postulent certains cosmogonistes pour expliquer l'univers en expansion. Au fond, peut-être était-il tout à la fois compressé et en expansion ? Si l'on admet le paradoxe de l'ondicule, on peut bien admettre n'importe quoi. Et si vous ne croyez pas à l'ondicule, on peut bien admettre n'importe quoi. Et si vous ne croyez pas à l'ondicule, autant ne croire à rien du tout. Pas même à votre propre réalité. Parce que vous n'êtes que ça : des ondicules !

— « Combien de dimensions ? » demandai-je d'une voix faible.

— « Je ne peux pas te dire, Kip ; j'ignore la géométrie ; je me faisais des illusions lorsque je croyais le contraire. Aussi n'ai-je cessé de poser des questions. »

— « A qui ? A Maman Bidule ? »

— « Elle ? Seigneur non ! La géométrie n'est pas son fort. Elle en sait juste assez pour guider un vaisseau dans les replis de l'espace. »

— « Pas plus ? » J'aurais dû choisir le métier de marchand de marrons et ne jamais m'être laissé prendre par Papa au piège de l'instruction. Plus on apprend, plus on a besoin d'en apprendre davantage. Cela n'a pas de fin.

— « Tom-Pouce, cette balise… tu savais à quoi elle devait servir, n'est-ce pas ? »

— « Moi ? » Elle me lançait un regard candide. « Eh bien… oui ! »

— « Tu savais donc que nous irions sur Véga ? »

— « Euh… à condition que la balise fût installée en temps voulu, et qu'elle fonctionnât. »

Elle n'allait pas lui ficher la paix, à ce malheureux bouton ? « Tu comprends… je ne savais pas jusqu'à quel point tu étais calé en maths, et puis… tu aurais pu te montrer terriblement masculin. Tu sais, le type plein de bon sens à qui on ne la fait pas. Si je te l'avais dit, est-ce que tu m'aurais crue ? »

— « Peut-être pas. Mais en prévision de la prochaine fois où tu auras la tentation de me cacher quelque chose « dans mon propre intérêt », veux-tu me promettre de prendre le risque d'admettre que l'ignorance et moi n'avons pas contracté mariage ? Je ne suis pas un génie, d'accord ; mais je tâcherai de m'ouvrir l'esprit. Veux-tu arrêter

de tripoter ce bouton ! »

Elle le lâcha en hâte. « Bien, Kip. Je n'oublierai pas. »

— « Merci. Encore une chose qui me tracasse. J'ai été très malade ? »

— « Tu parles ! »

— « Alors, avec leurs vaisseaux qui peuvent aller partout avant qu'on ait le temps de dire ouf, pourquoi ne m'ont-ils pas conduit sur Terre et flanqué à l'hôpital ? »

— « Comment te sens-tu ? » questionna-t-elle avec hésitation.

— « Magnifiquement bien. Sauf que j'ai l'impression d'avoir eu une infiltration de novocaïne ou un truc dans ce goût-là. »

Elle opina. « Mais tu as l'impression d'être en forme ? »

— « L'impression ? Je tiens la forme olympique ! »

— « Erreur. Mais ça viendra. » Elle me regarda droit dans les yeux. « Tu veux que je te parle franchement ? »

— « Je t'écoute. »

— « S'ils t'avaient amené dans le meilleur hôpital de la Terre, tu étais déclaré illico « bon pour le panier à roulettes » : ils t'auraient coupé aussi sec les deux bras et les deux jambes. Or, maintenant, tu es en excellente voie et on ne t'a même pas amputé d'un orteil. »

— « C'est vrai ? » demandai-je simplement.

— « Parole ! Et tu te rétabliras complètement. Mais tu étais dans un état ! Je t'ai vu. »

— « Moche ? »

— « Effrayant. J'en ai eu des cauchemars. »

— « Que m'ont-ils fait ? »

— « Pour commencer, ils t'ont plongé dans de l'hélium liquide. Pendant ce temps-là, ils se sont servis de moi comme cobaye. Un mois, ça a duré. Et il y a trois jours – trois de nos jours – ils t'ont dégelé. A partir de ce moment, tu as commencé à récupérer. »

— « Je ressemble à quoi, maintenant ? »

— « Tu… tu repousses. Ce n'est pas un vrai lit, Kip. C'est un simulacre. »

— « Qu'est-ce que c'est, alors ? »

— « Nous n'avons pas de mots pour cela. Mais tout, cette literie aussi bien que la pièce d'en dessous, tout travaille pour toi. Tu es branché dans tous les sens. »

— « J'aimerais voir ça de près. »

— « Je crains que ce ne soit pas possible, Kip. On a dû découper ton vidoscaphe pour t'en extraire. »

Je fus plus ému à ces mots que je ne l'avais été en apprenant ce qui m'était arrivé. « Oh ! Où est Oscar ? Ils l'ont abîmé ? C'est de mon anti-V que je parle. »

— « Je sais. Dans ton délire, tu discutais avec lui en faisant les

demandes et les réponses. Parfois, je me demande si tu n'es pas un peu schizophrène. »

— « Et toi, tu es une paranoïaque. »

— « Oh ! je le sais depuis longtemps ! Mais une paranoïaque parfaitement ajustée. Tu veux voir Oscar ? » Elle ouvrit le placard.

— « Hé ! Mais tu me disais qu'ils l'avaient découpé ? »

— « Ils l'ont réparé. Il est à l'état neuf, à présent. Et amélioré, même. »

(« *C'est l'heure, chérie. Rappelle-toi ce que je t'ai dit.* »)

— « J'arrive, Maman Bidule ! Salut, Kip, je reviendrai. Et souvent. »

— « D'accord. Laisse le placard ouvert que je puisse voir Oscar. »

Elle ne vint pas si souvent que cela mais je n'en étais pas froissé. Pas très, en tout cas. Il y avait mille choses passionnantes et « éducatives », inédites, captivantes où fourrer son nez. Tom-Pouce était aussi affairée qu'un chiot qui se fait les dents sur une paire de pantoufles.

Les apparitions de Maman Bidule, elles aussi, étaient rares. Elle avait une tâche à mener, je m'en rendis compte bien que, si je la faisais appeler, elle vînt sur l'heure et ne parût jamais pressée.

Ce n'était pas « mon » médecin. Ni « mon » infirmière. Toute une équipe de vétérinaires actifs toujours prêts à contrôler chaque battement de mon cœur m'entourait. Ils ne se montraient d'ailleurs que si je le leur demandais (et pour les faire rappliquer, un murmure était aussi efficace qu'un cri) mais je m'aperçus bien vite que « ma » chambre était un centre de téléobservation. Une vraie cabine de pilotage pour vols expérimentaux ; mon lit n'était qu'un inextricable écheveau de mécaniques, un système d'engins qui étaient à nos cerveaux artificiels, nos poumons d'acier, nos reins auxiliaires, ce qu'est un Lockheed supersonique à une 2 CV modèle réduit.

Toute cette mécanique (que je n'avais d'ailleurs jamais vue car ils ne m'avaient jamais découvert, sinon peut-être dans mon sommeil) avait pour rôle d'aider mes tissus à se reconstituer. Pas question de cicatrisation : il s'agissait d'une régénération totale ; cette faculté, le moindre homard, la moindre étoile de mer la possèdent, inscrite dans la structure génétique de leurs cellules. Nous, nous l'avons perdue il y a quelques millions d'années. La science essaye de la retrouver, tout le monde le sait : il suffit de lire les articles aussi prolixes qu'optimistes du *Reader's Digest*, découragés du *Scientific Monthly* ou les chroniques « scientifiques » aberrantes des magazines à gros tirages directement inspirées des films d'épouvante. Mais on finira par reconquérir le secret oublié.

Ici, j'avais l'occasion unique de mettre la main dessus. Et ne

pouvais en profiter. Ce ne fut pourtant pas faute d'essayer. Comme Tom-Pouce, j'aime *savoir*. Mais…

Ramenez un sauvage du fin fond de la brousse. Un sauvage d'un quotient intellectuel de… disons de 190 et qui soit aussi avide de comprendre que Tom-Pouce. Lâchez-le au milieu des laboratoires atomiques de Brookhaven. Qu'est-ce qu'il pourra en retirer ? En supposant qu'il bénéficie de toute l'aide possible ? Il apprendra que tels corridors conduisent à telles chambres. Qu'un trèfle rouge signifie « Danger ! »

Un point, c'est tout. Non qu'il soit incapable d'en apprendre davantage (nous avons postulé que c'est un super-génie) mais pour poser la bonne question et en comprendre la réponse, il lui manquera vingt ans passés sur les bancs de l'école.

Des questions, j'en posais. On y répondait toujours et des notions naissaient dans ma tête. Je ne les transcrirai pas : elles étaient aussi imprécises, aussi contradictoires que celles qu'un sauvage pourrait se faire de la structure et du maniement d'une installation atomique. Comme on dit dans le langage de la radio : quand le niveau sonore atteint une certaine valeur, aucune information n'est plus transmise. Je ne recevais que du bruitage.

Au sens littéral, parfois. Lorsque je posais une question, un de mes thérapeutes me répondait. Et je comprenais l'explication jusqu'à ce qu'un seuil critique soit atteint : alors, il n'y avait plus qu'un pépiement d'oiseau. Même lorsque Maman Bidule était là et servait d'interprète, les éléments pour lesquels je ne possédais pas de bases de références m'échappaient et j'avais l'impression d'entendre le joyeux gazouillis d'un canari.

Maintenant, cramponnez-vous à la rampe : je vais vous expliquer quelque chose que je n'ai jamais compris : comment Tom-Pouce et moi pouvions discuter le coup avec Maman Bidule. Sa bouche est incapable de modeler les sons de l'anglais, nous étions incapables de chanter comme elle. Les Végiens (je les appelle Végiens de la même façon qu'ils auraient pu nous baptiser Solariens), les Végiens étaient suprêmement doués de la faculté de compréhension. Ils excellaient à s'introduire dans les chaussures d'autrui. Je ne pense pas que ce talent fût de la télépathie : je n'aurais, en ce cas, pas obtenu autant de « faux numéros ». Donnons-lui le nom d'*empathie*.

Mais cette faculté, tous ne la possédaient pas au même degré – de même que si tout le monde sait conduire, il n'y a qu'une minorité de chauffeurs susceptibles d'être pilotes de course. Dans ce domaine, Maman Bidule tenait le pompon.

Nos premières conversations n'allaient pas plus loin que : *Bonjour, au revoir, merci et comment vous portez-vous ?* Puis les pensées qu'elle projetait en moi finirent par m'apparaître comme un *discours*.

Ce système de communication ne pose pas de problème tant qu'on échange des idées du genre : *Content de vous voir, j'ai faim ou dépêchons-nous*. C'est déjà plus compliqué avec des mots comme *hétérodyne* ou *acide aminé*, même lorsque les concepts que recouvrent ces termes sont familiers aux deux interlocuteurs. Seulement, à partir du moment où le concept même fait défaut à l'une des parties en présence, ça ne peut plus marcher. C'est pourquoi j'avais tant de peine à comprendre mes vétérinaires. Eussent-ils parlé anglais, je n'aurais pas saisi un traître mot. Exactement comme un circuit oscillant ne peut recevoir un signal radio s'il n'est pas en phase avec le circuit d'émission. Au-delà d'un certain seuil, j'étais déphasé.

Une grande partie des tuyaux que je recueillais provenait de Tom-Pouce : un lit d'hôpital n'est pas l'endroit le plus favorable à qui veut étudier une planète. Véga IV a, à peu de chose près, une gravité de type terrien, possède de l'oxygène et du bioxyde de carbone et son cycle biologique est aquifère. Elle est inhabitable pour nous, non seulement parce que nous ne ferions pas long feu sous le bombardement d'ultra-violets de son « soleil », mais encore parce que son atmosphère contient une proportion mortelle d'ozone. A l'état de traces, l'ozone est un stimulant ; mais un poil de plus… enfin, autant une bonne bouffée d'acide prussique ! Ce n'était pas tout : il y avait aussi de l'oxyde nitreux et je n'ai pas l'impression qu'il soit recommandé à un humain d'en respirer trop longtemps. Mes appartements étaient conditionnés et les Végiens se satisfaisaient de l'air à mon usage qu'ils trouvaient seulement insipide.

J'acquis quelques autres connaissances de façon indirecte ; Maman Bidule m'avait demandé de dicter un rapport expliquant comment je m'étais trouvé mêlé à tous ces événements. Quand j'eus terminé, elle me pria de continuer à raconter tout ce que je savais sur l'histoire de la Terre, sur la façon dont nous travaillons, dont nous vivons, etc. Cette exigence m'embarrassa fort car je m'aperçus bientôt que mon savoir était mince. Babylone, par exemple : quels rapports y a-t-il entre Babylone et la civilisation égyptienne archaïque ? Mes idées sur ce point étaient tout ce qu'il y a de plus brumeuses.

Peut-être Tom-Pouce se débrouillait-elle mieux que moi. Elle est comme son père : tout ce qu'elle peut lire ou entendre, elle le retient. Ces renseignements, Maman Bidule les désirait pour des raisons semblables à celles qui nous poussent à étudier les aborigènes d'Australie. Et aussi parce qu'elle voulait conserver trace de notre langue.

Un autre mobile l'animait encore.

Ce ne fut pas une tâche aisée, mais un Végien était attaché à ma personne pour m'aider si j'en formulais le souhait. Et je m'interrompais chaque fois que j'étais fatigué. Appelons-le Professeur

Josephus. Tête d'Œuf : « *Professeur* » constitue une équivalence honnête et on ne peut épeler son nom. Pour m'adresser à lui, je disais « Joe » et quand il me hélait, il modulait une phrase musicale qui signifiait : *Clifford Russell, le monstre gelé*. Joe avait autant de talent pour la comprenette que Maman Bidule. Mais allez donc exprimer des idées comme celles de « tarifs » ou de « rois » à des gens qui n'ont jamais entendu parler, ni de tarifs ni de rois ! Les mots anglais n'étaient alors qu'un bruit de fond.

Mais Joe connaissait l'histoire de bien des peuples, de bien des planètes et il pouvait faire passer des scènes dans des appareils de projection stéréo et en couleurs, jusqu'à ce que nous trouvions un terrain d'entente. Les choses se passaient de la façon suivante : je parlais dans une espèce de sphère argentée qui flottait devant ma bouche tandis que Joe, roulé en boule comme un chat, sur une estrade qui m'arrivait aux épaules, dictait lui aussi dans son micro, traduisant mes paroles. Ce micro était muni d'un étouffoir : je n'entendais le Végien que s'il me parlait directement. Lorsque je trébuchais, il s'arrêtait pour me présenter une scène qui correspondait, pensait-il, à ce que je voulais exprimer. Les images se matérialisaient dans l'air à l'endroit le plus confortable pour moi et se déplaçaient si je tournais la tête. C'étaient des sortes de films de télévision en couleurs et en relief d'une précision extrême et qui donnaient une remarquable impression de vie. Cela dit, dans vingt ans, nous aurons des films aussi réalistes. Pas de projecteur visible – l'image naissait brusquement comme si elle était suspendue dans le vide. C'était bigrement astucieux. Mais au fond il ne s'agissait jamais que d'un truc d'optique. On en fera autant le jour où on le voudra vraiment. Après tout, n'importe qui peut contempler le Grand Canyon du Colorado comme s'il y était dans un stéréoviseur qui tient dans le creux de la main !

Ce qui m'intriguait, c'était tout le système d'organisation qu'impliquaient ces images. Un jour, je posai la question à Joe qui fredonna un petit air dans son micro et me fit ensuite les honneurs de leur « Bibliothèque Nationale ».

Papa prétend que la biologie est le fondement de toutes les sciences, de la même façon que les maths en sont la clé ; que nous survivrons ou nous effondrerons selon que les bibliothécaires feront bien ou mal leur travail. Les bibliothécaires ne m'ont jamais fait l'effet de gens très prestigieux : Papa n'en avait peut-être pas moins mis le doigt sur une vérité qui n'était pas tellement évidente.

Dans cette « bibliothèque » se trouvaient des centaines, sinon des milliers de Végiens en train d'observer des images, d'écouter des pistes sonores. Chacun avait une sphère argentée devant lui. Ils « racontaient des souvenirs », m'expliqua Joe. C'était l'équivalent de l'établissement d'un fichier à ceci près que le catalogue ressemblait davantage à un

circuit de mémorisation cérébral : les neuf dixièmes de l'édifice étaient un cerveau électronique.

Je remarquai, le temps d'un éclair, un triangle identique au bijou que portait Maman Bidule. Joe arborait le même (certains Végiens en avaient, d'autres pas), mais je ne me souciai pas sur le moment d'interroger Joe à ce propos tellement j'étais abasourdi par cette bibliothèque incroyable qui faisait monter le mot *cybernétique* à mes lèvres. Plus tard je me dis que ce devait être une sorte de signe de reconnaissance maçonnique ou l'insigne d'une société quelconque.

Lorsque mon ami Joe était certain qu'il avait saisi un mot anglais, il frétillait de satisfaction comme un bébé qu'on chatouille. Pour un Végien se trémousser de la sorte n'a rien de contraire à la dignité. Quand il observe l'immobilité, c'est qu'il est mal à son aise ou très fâché.

Je vis un jour apparaître un Joe que la joie faisait tout simplement onduler ; il apportait une autre sphère d'argent, plus grande que les autres.

(« *Je voudrais que tu entendes ceci, Kip !* ») fredonna-t-il en la plaçant devant moi. Aussitôt, la sphère laissa tomber en parfait anglais : « Je voudrais que tu entendes ceci, Kip ! »

Se tortillant de plaisir, Joe fit un échange de boules et me pressa de dire quelque chose.

— « Que voulez-vous que je dise ? »

(« *Que voulez-vous que je dise ?* ») chantonna la grosse sphère en végien.

Ce fut ma dernière séance avec Joe.

En dépit d'une aide de tous les instants, en dépit du talent avec lequel Maman Bidule parvenait à se faire comprendre, ma situation évoquait beaucoup celle de la mule mascotte de l'Académie militaire de West Point, membre honoraire du corps estudiantin mais nullement préparée à passer les concours.

Je n'ai jamais rien compris à leur gouvernement. Oh ! Ils en avaient un ! Mais qui ne ressemblait à aucun des systèmes dont j'avais entendu parler. Joe savait ce que sont la démocratie, le système représentatif, le suffrage universel, les tribunaux ; il pouvait trouver des exemples de ces institutions sur quantité de planètes. Il estimait que la démocratie était « très bonne pour les débutants ». Cette remarque eût dénoté une certaine condescendance si la suffisance n'avait pas été un défaut inconnu des Végiens.

Je ne rencontrai jamais d'enfants : on ne pouvait pas leur laisser voir, des « créatures étranges » tant qu'ils n'avaient pas appris la sympathie compréhensive, m'expliqua Joe. Je ne fus pas vexé : moi aussi, il m'avait fallu acquérir un peu de « sympathie compréhensive ».

En tout état de cause, si un humain de dix ans tombait sur un Végien, ou il prendrait ses jambes à son cou, ou il le démolirait à coups de bâton.

J'essayai de m'informer auprès de Maman Bidule de leur mode de gouvernement ; j'étais en particulier curieux de connaître leurs lois pour maintenir l'ordre, réprimer le crime, châtier les coupables, faire respecter le code de la route, etc.

Je crois que ce fut là un de mes pires échecs. Elle médita un bon moment avant de me répondre : (« *Comment pourrait-on agir à l'encontre de la nature de quelqu'un ?* »)

Le plus grave de leurs vices était de n'en avoir aucun. Ça peut être monotone.

Le service médical s'était intéressé aux drogues contenues dans le casque d'Oscar de la même façon que nous nous intéressons aux simples sorciers. Ce qui n'est pas tellement futile : pensez à la digitaline ou au curare.

J'expliquai les effets de chaque médication. Je savais que la codéine dérive de l'opium, l'opium du pavot ; que la dextrine était un sulfate – à cela se bornait ma science. La chimie organique et la biochimie ne sont pas des choses faciles, même si l'on n'a pas d'ennuis linguistiques. Nous parvînmes à nous entendre sur ce qu'était le noyau benzoïque, sur les notions d'*élément*, d'*isotope*, de *demi-vie* et sur la table périodique. Malheureusement, ni Tom-Pouce ni moi n'avions la moindre idée de la formule développée de la codéine et nous ne pûmes sortir de l'impasse, même avec les jouets qu'on nous apporta du jardin d'enfants : des trucs qui ne s'assemblaient que si les valences qu'ils représentaient étaient correctement disposées.

Tom-Pouce, elle, ça l'amusait. Peut-être n'avaient-ils pas tiré grand-chose d'elle : elle avait beaucoup appris sur leur compte, par contre.

Je ne sais quand je pris conscience que Maman Bidule n'était pas une femelle (ou pas tout à fait). Cela n'avait d'ailleurs aucune importance : être mère est un comportement, pas une relation biologique.

Si Noé avait armé son arche sur Véga IV, il lui aurait fallu prendre douze exemplaires de chaque animal. Ce détail n'allait point sans compliquer quelque peu les choses. Mais une « Maman Bidule » est celle qui prend soin d'autrui. Je ne suis pas sûr que les mamans bidules aient toutes appartenu au même genre. Peut-être s'agissait-il d'une simple question de tempérament.

Je rencontrai un « Papa Bidule ». On pourrait le désigner sous le nom de « gouverneur », de « maire » ; « prêtre paroissial » ou « chef scout » conviendrait mieux, à ceci près que son prestige s'étendait à un continent entier. Il s'était entretenu avec Joe au cours d'une de nos

séances, ne s'était pas attardé plus de cinq minutes, avait recommandé à Joe de bien travailler, à moi d'être gentil et de me bien porter. Puis il s'était éloigné sans hâte. Il m'avait communiqué cette assurance que Papa suscite en moi : je n'avais pas besoin qu'on me dise que c'était un « Papa Bidule ». Sa venue, très « majesté rendant visite aux lépreux », n'était nullement condescendante. Il n'avait pas dû être tellement simple de m'intégrer à un programme chargé.

Joe ne jouait, vis-à-vis de moi, ni le rôle d'un père, ni celui d'une mère. Il m'instruisait. Il m'étudiait.

C'était un « Prof Bidule ».

Un jour, Tom-Pouce vint me voir, tellement excitée qu'il s'en fallait de peu qu'elle ne fît des bulles. Elle prit une pose de mannequin :

— « Comment trouves-tu ce nouveau modèle de vidoscaphe ? »

Elle portait une sorte de combinaison étanche aux reflets d'argent qui faisait une bosse comme un sac à dos. Mignonne, mais sans rien de vraiment sensationnel, car elle est bâtie comme une canne à pêche et ce costume le soulignait.

— « Plein de fantaisie », répondis-je. « Tu suis des cours pour être acrobate ? »

— « Ne dis pas d'idioties, Kip ! C'est mon nouveau vidoscaphe. Un vrai vidoscaphe ! »

Je lorgnai vers Oscar, gros, massif, qui occupait tout l'espace du placard et m'écriai silencieusement :

— « T'entends ça, mon pote ? »

(« Il faut de tout pour faire un monde ! »)

— « Tu ne pourras pas y fixer de casque. »

Elle gloussa bêtement. « Il y est, le casque ! »

— « Tiens ! C'est comme l'habit neuf de l'Empereur, alors ? »

— « Presque ! Kip, veux-tu mettre tes préjugés hors-circuit et m'écouter ? C'est le même anti-V que celui de Maman Bidule, sauf qu'il est à ma taille. Ma vieille combinaison ne valait pas un clou et ce froid était si froid qu'il l'a à peu près achevée. Mais celle-là n'a pas fini de t'étonner. Prends le casque, par exemple : il est là ; seulement, tu ne le vois pas : c'est un champ de force. Les gaz ne peuvent ni entrer ni sortir. » Elle s'approcha de moi. « Donne-moi une gifle ! »

— « Avec quoi ? »

— « Oh ! j'avais oublié… Kip, il faut que tu guérisses vite et que tu sortes de ce lit ; je veux t'emmener faire un tour. »

— « Je suis un peu verni ! Ils m'ont dit que je serai bientôt sur pied. »

— « Y a intérêt ! Bon… je vais te faire voir. » Elle s'envoya une grande claque. Sa main fut arrêtée par quelque chose qui se trouvait à

plusieurs pouces de son visage.

« Regarde bien, maintenant. » Sa main bougea très lentement, traversa la barrière. Elle se tordit le nez et émit un nouveau gloussement.

Je n'en revenais pas : un vido qui permettait d'atteindre celui qui le portait ! Mince ! Avec ça, j'aurais pu donner à Tom-Pouce de l'eau, de la dextrine, des pilules, du sucre quand elle en avait besoin. « Ben, zut alors ! Comment ça fonctionne ? »

— « Il y a un générateur dans le dos, sous les bouteilles d'air. Une réserve d'une semaine, mon vieux, et pas de soucis à se faire pour les tubes : il n'y en a pas. »

— « Et si un circuit claque ? Tu te retrouves en moins de deux avec les poumons pleins de vide…»

— « Maman Bidule dit que c'est impossible. »

Hum ! A ma connaissance, lorsque Maman Bidule affirmait quelque chose, elle ne se trompait pas.

« Ce n'est pas tout. C'est exactement comme une peau ; ça ne tire pas aux articulations, on n'a ni chaud ni froid. Un vrai costume de ville. »

— « Attention aux coups de soleil ! Il est malsain, si je me rappelle bien tes paroles. Même sur la Lune. »

— « Pas de danger : le champ est polarisant. Ou quelque chose dans ce goût-là, Kip, dis-leur qu'ils t'en fassent un : on va voyager. »

Je lorgnai Oscar. (« Te gêne pas, mon pote. Je ne suis pas d'un tempérament jaloux. »)

— « En fait de scaphandre, je fais confiance à celui que je suis capable de comprendre. Mais j'aimerais bien examiner cette peau de toutou. »

— « Une peau de toutou ! »

Un matin, au réveil, je me retournai et m'aperçus que j'avais faim. Alors, je m'assis brusquement : *je m'étais retourné dans mon lit !* J'avais de nouveau le contrôle de mon corps. Et puis j'avais faim : pour la première fois depuis mon arrivée sur Véga IV. Le mécanisme thérapeutique, quel qu'il fût, auquel j'avais été soumis avait évidemment comporté un système d'alimentation artificiel.

Mais je ne m'abandonnai pas à la volupté de la faim : être de nouveau un corps et plus seulement une tête était trop merveilleux. Je me levai. Un bref vertige me saisit mais je récupérai vite mon assiette. Avec le sourire. J'avais des mains ! *Des pieds !*

J'examinai ces objets miraculeux. Ils n'avaient pas changé. Ils étaient intacts. Mais comme je m'étudiai avec une attention plus soutenue, je constatai que… si ! Quelques petites choses avaient changé. J'avais eu une cicatrice au menton, souvenir d'une mêlée de

rugby : la cicatrice avait disparu. Je m'étais fait tatouer « Maman » sur le bras gauche un soir de carnaval, ce qui avait plongé ma mère dans un abîme de désespoir et écœuré Papa (qui n'en avait pas moins déclaré qu'il fallait conserver cette marque pour me rappeler sans cesse la nécessité de ne pas agir inconsidérément) : le tatouage avait disparu.

Ni mes pieds ni mes mains ne présentaient plus le moindre cal.

J'avais coutume de me ronger les ongles : mes ongles étaient à présent peut-être un peu longs – mais ils étaient parfaits. Deux ans plus tôt, à la suite d'un coup de hachette mal placé, j'avais perdu l'ongle du petit doigt : l'ongle était maintenant à sa place.

Je vérifiai fébrilement la cicatrice de mon appendicectomie : elle était là et je poussai un soupir de soulagement ; si je ne l'avais pas retrouvée, je me serais demandé si j'étais vraiment moi.

Un miroir surmontait la commode. J'avais les cheveux aussi longs que ceux d'un guitariste (moi qui habituellement suis coiffé en brosse) mais on m'avait rasé.

Sur la commode, il y avait un dollar et 67 cents, un porte-mine, une feuille de papier, ma montre et un mouchoir. La montre marchait. Le dollar, le papier et le mouchoir avaient été blanchis. Mes vêtements, nettoyés de frais, réparés d'invisible façon, se trouvaient disposés sur le bureau. Les chaussettes n'étaient pas les miennes ; le tissu dont elles étaient faites rappelait le feutre – mais un feutre pas plus épais qu'une feuille de Kleenex et qui s'étirait sans se déchirer. Par terre, il y avait une paire de sandales de tennis, en tout point semblables à celles de Tom-Pouce (jusqu'au label « U.S. Rubber » apposé sous les semelles) à un détail près : elles étaient à ma pointure.

Je m'habillai.

Tom-Pouce frappa à la porte tandis que j'étais en train d'admirer les résultats de cette opération. « Y a quelqu'un là-dedans ? » questionna-t-elle en entrant, porteuse d'un plateau : « Tu veux ton petit déjeuner ? »

— « Tom-Pouce ! Regarde-moi ! »

Elle me regarda : « Pas trop mal, mon gorille », admit-elle. « T'as besoin d'aller chez le coiffeur. »

— « Oui… Mais tu ne trouves pas ça merveilleux ? Ils m'ont remonté ! »

— « Tu n'as jamais été en pièces détachées – sauf sous forme de taches lumineuses sur les écrans de contrôle. J'étais tenue au courant jour après jour. Je te le pose là ? » Elle plaça son plateau sur le bureau.

— « Tom-Pouce, ça t'est égal que je sois guéri ? » J'étais un peu vexé.

— « Bien sûr que non ! Pourquoi crois-tu donc que je leur ai

demandé de t'apporter moi-même le déjeuner ? Je savais qu'ils allaient te sortir cette nuit de ton cocon. Qui t'a coupé les ongles, à ton avis ? Et qui t'as rasé ? Ça sera un dollar. Il y a eu une hausse des prix. »

Elle ne prit pas mon dollar fatigué, que je lui tendais.

« Quoi ? » fit-elle. « On ne peut plus plaisanter ? »

— « *Tu n'auras ni dettes ni créances !* »

— « Polonius ? C'était un vieux raseur complètement gâteux ! Je ne vais quand même pas te prendre ton dernier dollar ! »

— « Qui est-ce qui manque de sens de l'humour, maintenant ? »

— « Zut ! Prends ton déjeuner. Ce liquide violet a le goût de jus d'orange – c'est délicieux. Ce machin qui ressemble à des œufs brouillés est une honnête imitation d'œufs brouillés ; je l'ai fait colorer en jaune : les œufs d'ici, c'est quelque chose d'immonde. Si tu savais d'où ils proviennent, cela ne t'étonnerait pas. Cette espèce de beurre est une graisse végétale que j'ai fait teinter également. Le pain est du vrai pain et c'est moi qui l'ai fait griller et le sel est réellement du sel. Cela les a surpris que nous en mangions : ils le considèrent comme du poison. Tu peux y aller : j'ai tout essayé. Il manque seulement le café. »

— « Ça m'est bien égal. »

— « Moi, je n'en prends jamais : je tiens à grandir. Allez… mets-toi à table. »

Les aliments dégageaient un arôme flatteur.

— « Et toi ? »

— « Il y a des heures que j'ai déjeuné. Je te regarderai et tant pis si l'eau me monte à la bouche. »

Cela avait un goût bizarre mais c'était juste ce qui m'était prescrit – littéralement sans doute ! – Et je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir à un petit déjeuner. Brusquement je m'interrompis : « Un couteau… une fourchette… des cuillers ! »

— « Les seuls qui existent sur…» (la vocalise qui suivit était le nom indigène de la planète). « J'en ai eu vite assez de manger avec mes doigts ou de me servir de leurs incroyables ustensiles. Alors j'ai fait un dessin. On leur demandera de fabriquer un nouveau jeu de couverts. »

Il y avait même une nappe faite avec ce feutre. L'eau, distillée, n'était pas aérée, mais je ne m'en souciai guère.

— « Comment as-tu réussi à me raser ? Je n'ai pas la moindre entaille ! »

— « Ils ont un petit instrument qui écrase de loin tous les rasoirs de la Terre. Je ne sais pas à quoi ça leur sert mais si tu le faisais breveter, cela te rapporterait une fortune. Tu finis tes toasts ? »

— « Ma foi…» J'aurais pu dévorer le plateau. « Non. J'ai mon

compte. »

— « Alors, passe-les-moi. » Elle put ainsi liquider le « beurre » et déclara ensuite : « Je m'en vais. »

— « Où ça ? »

— « Passer mon anti-V. Je t'emmène en balade. »

Toute la partie du hall qu'on ne pouvait voir depuis le lit était « nature » : plus aucune ressemblance avec le hall de la maison. Toutefois, à gauche, il y avait une salle de bains. Comme dans la réalité, à ceci près qu'on n'avait fait aucun effort pour lui donner une apparence familière : la plomberie, l'éclairage et tout ce qui s'ensuit était du plus pur style végien. Mais ça marchait.

Tom-Pouce me rejoignit tandis que je vérifiais Oscar. S'ils avaient dû le dépecer pour me récupérer, ils l'avaient rudement bien réparé ; même les pièces que j'avais collées avaient disparu et le nettoyage auquel ils avaient soumis ma combinaison avait été si total qu'elle était maintenant désodorisée. En outre, ils l'avaient munie d'une provision de trois heures d'air et tout semblait en parfait état.

— « Tu parais tenir la forme, collègue ! »

(« De première ! Excellent service, ici ! »)

— « C'est ce que j'avais remarqué. » Je levai les yeux à l'arrivée de Tom-Pouce qui avait revêtu son « modèle de saison ».

— « Il faut se harnacher pour une simple balade ? »

— « Non. Un respirateur, des verres de soleil et une casquette à visière suffisent ! »

— « N'insiste pas… je suis convaincu. Eh ! Je ne vois pas Madame de Pompadour ! Comment t'es-tu débrouillée pour la mettre dans ton scaphe ? »

— « C'est pas bien malin. Ça fait juste une petite bosse. En réalité, je l'ai laissée dans ma chambre pour le moment. Elle m'a promis d'être sage. »

— « Et… elle le sera ? »

— « Sûrement pas. Elle tient de moi. »

— « Où est ta chambre ? »

— « A côté. C'est ici le seul secteur du bâtiment conditionné pour les Terriens. »

Je commençai à m'habiller. « Dis-moi, y a-t-il une radio dans cette tenue fantoche ? »

— « Elle possède tout ce qui se trouve dans ton propre anti-V et un peu plus encore. Tu as remarqué les modifications qu'on a apporté à Oscar ? »

— « Hein ? Lesquelles ? J'ai vu qu'ils l'avaient réparé et récuré. Qu'est-ce qu'ils ont fait d'autre ? »

— « Un rien. Ils ont seulement ajouté un contact au système de commande des antennes ; à présent, tu peux communiquer sans avoir

à hurler avec les gens qui n'ont pas de récepteur. »

— « Je n'ai pas remarqué de micro. »

— « Ils ne croient pas que les équipements doivent être nécessairement volumineux et encombrants, eux. »

Je jetai en passant un coup d'œil sur la chambre de la petite. La décoration n'empruntait rien au style végien que je connaissais par la stéréo. Ce n'était pas non plus une reproduction de sa propre chambre – à supposer que ses parents fussent gens de bon sens. Comment en définir le style ? « Harem mauresque », peut-être ?

Je me gardai de tout commentaire. Quelque chose me disait qu'on avait voulu donner à Tom-Pouce une chambre absolument semblable à la sienne, comme à moi. C'était dans la ligne de conduite de Maman Bidule. Mais la gosse s'était dit que c'était l'occasion ou jamais de lâcher la bride à son imagination débordante. Cela n'avait sûrement pas trompé l'espace d'une seconde l'extraterrestre qui avait dû émettre quelques harmonies indulgentes et accéder aux vœux de la fillette.

La demeure de Maman Bidule était plus petite que le palais du Gouverneur de notre Etat, mais pas beaucoup. La famille comptait apparemment des dizaines, des centaines d'individus (le mot « famille » devant être entendu ici dans une acception très large, eu égard à la complexité difficile à débrouiller des liens de parenté existant). Aucun jeune ne se trouvait à notre étage : on les isolait des « monstres », je le savais. Les adultes que nous croisions me saluaient, s'inquiétaient de ma santé, me félicitaient pour ma guérison. Je n'arrêtai pas de répondre : « Ça va très bien, merci ! Cela ne pourrait allez mieux. » Tous connaissaient Tom-Pouce qui leur disait bonjour en fredonnant leur nom. Je crus reconnaître un de mes thérapeutes, mais Maman Bidule, Joe et le vétérinaire en chef étaient les seuls Végiens que j'étais capable d'identifier avec certitude et aucun des trois ne se trouva sur notre passage.

Nous poursuivîmes notre route sans nous attarder. Le foyer de Maman Bidule était typique : innombrables coussins moelleux faisant office de lits ou de sièges, planchers nus, lisses et élastiques, piliers, mâts et supports en constituaient tout l'ameublement et des plantes imprévues surgissaient ici ou là – c'était charmant et pour moi, aussi utile qu'un corset.

Après avoir franchi une série d'arches paraboliques, nous atteignîmes un balcon. Une véranda sans garde-fou dominant de trente mètres une terrasse inférieure. Je reculai, regrettant qu'un hublot ne fût percé au niveau du menton d'Oscar. Tom-Pouce avança jusqu'au bord et, enlaçant un svelte pylône, se pencha au-dessus du vide. Dans l'éclatante lumière, son « casque » devint une sphère opaline. « Viens voir ! »

— « Pour me casser le cou ? A moins que tu n'envisages de me servir d'amarre ! »

— « Pour l'amour de Dieu, tiens-moi la main et cramponne-toi à un poteau ! »

Je la laissai me guider jusqu'à un pilier et contemplai le spectacle.

Une ville au milieu de la jungle ! Une jungle dense, vert foncé, si enchevêtrée que je ne distinguais pas les arbres du tapis de plantes rampantes et de buissons qui s'étendait partout et dont l'uniformité était fréquemment rompue par des édifices aussi vastes – et parfois plus vastes – que le nôtre. Il n'y avait pas de routes : les routes végiennes s'étendent sous le sol des villes et quelquefois s'allongent au-delà de celles-ci… Par contre, la circulation aérienne était importante. Sur Véga on vole à l'aide d'un équipement encore moins matériel que les hélicoscooters individuels ou les tapis volants. Les balcons servent de plateforme de décollage et d'atterrissage aux indigènes qui y prenaient leur essor et s'y posaient comme des oiseaux.

Filiformes, gracieux, parés de mille couleurs, deux jeux d'ailes accouplées fixés sur leur dos pour brasser l'air, ils évoquaient réellement des oiseaux. Si l'aérodynamisme de leur silhouette était insolite, ils semblaient s'en arranger fort bien.

L'azur du ciel était terni par trois hauts cumulus en forme d'enclume, blancs dans le lointain.

— « On va sur le toit », dit Tom-Pouce. « Par-là. Hop ! »

Elle désignait une sorte de trappe qu'on atteignait en utilisant les minces et vacillants pylônes qui sont les escaliers des Végiens. « Il n'y a pas la rampe ? »

— « Poule mouillée, va ! »

Elle s'élança, agile comme un singe. Derrière, je jouais plutôt les oursons fatigués. En dépit de leur finesse, ces mâts étaient solides et la trappe était d'un accès facile.

Véga était haut dans le ciel mais son éclat était insoutenable même en polarisant au maximum. Je dus me détourner, ébloui. Quand je retrouvai l'usage de la vue, une espèce de ballon de basket chromé dissimulait le visage de Tom-Pouce.

— « Eh ! Tu es toujours là ? »

— « Un peu ! Mais je vois très bien. C'est drôlement chouette. On dirait Paris vu de l'Arc de Triomphe, tu ne trouves pas ? »

— « Peux pas dire : je n'ai jamais été à l'étranger. »

— « Sauf qu'il n'y a pas d'avenues, évidemment. Tiens, quelqu'un s'apprête à atterrir…»

Avant que j'aie eu le temps de pivoter, l'appareil végien s'était posé à côté de nous.

(« *Bonjour, les enfants !* »)

— « Salut, Maman Bidule ! » Tom-Pouce la serra dans ses bras, la prit contre elle comme un chat.

(« *Attends un peu, ma chérie. Débarrassons-nous d'abord de cela.* »)

Elle se défit du sustentateur, ondula de tout son corps et replia son engin comme on ferme un parapluie. (« *Tu as l'air d'attaque, Kip*. »)

— « Ça va magnifiquement, Maman Bidule. Nom d'une pipe, ça fait rudement plaisir de vous revoir ! »

(« *J'aurais aimé être là quand tu as quitté le lit. Mais les thérapeutes m'ont tenue au courant minute par minute*. »)

Elle posa une main minuscule sur ma poitrine et colla presque ses yeux contre le hublot de mon casque.

(« *Tu te sens bien ?* »)

— « Impossible de me sentir mieux. »

(« *Parfait. En ce cas, allons-y tout de suite*. »)

— « Hein ? Où ça ? »

Maman Bidule se tourna vers Tom-Pouce.

(« *Tu ne lui as rien dit, Tom-Pouce ?* »)

— « Je n'en ai pas encore eu l'occasion, Maman Bidule. »

(« *Très bien. Mon petit Kip, nous devons maintenant nous rendre à une assemblée. Il y a des questions à poser, des réponses à donner, des décisions à prendre. Etes-vous tous deux prêts à partir ?* »)

— « Tout de suite ? » interrogea Tom-Pouce. « Eh bien, je crois que oui. Mais il faut que j'aille d'abord chercher Madame de Pompadour. »

(« *Vas-y, chérie. Et toi, Kip ?* »)

Je murmurai que j'avais laissé ma montre dans « ma » chambre.

(« *Allez chercher vos affaires, mes enfants. Pendant ce temps, je vais m'occuper du navire. Rendez-vous ici ; et ne vous arrêtez pas en chemin à admirer les fleurs.* »)

Nous empruntâmes un tube pour descendre.

— « Tom-Pouce, tu m'as encore fait des cachotteries ! »

— « Si tu voulais bien m'écouter… On m'a dit de ne te parler de rien tant que tu étais malade. Maman Bidule était catégorique. Il ne fallait à aucun prix te contrarier pendant ta cure. »

— « Me contrarier à propos de quoi ? Qu'est-ce que cette histoire ? De quelle assemblée s'agit-il ? De quelles questions voulait-elle parler ? »

— « Eh bien, il s'agit d'une sorte de procès. De procès d'assises si tu veux. »

— « Hein ? » Rapide examen de conscience : je n'avais vraiment rien à me reprocher ; il y avait deux heures à peine, j'étais aussi impuissant qu'un nourrisson. Alors ? Tom-Pouce ? « Qu'est-ce que tu as encore fabriqué, toi ? »

— « Mais ce n'est pas cela, Kip ! Oh ! ce que je regrette de ne pas t'avoir averti au déjeuner ! Mais Papa dit toujours qu'il ne faut jamais dévoiler une mauvaise nouvelle avant la deuxième tasse de café. Et puis, j'ai pensé que ce serait rudement mieux de faire une petite promenade avant que les ennuis commencent. J'allais justement te…»

— « Pas de salades. »

— «… t'affranchir avant qu'on descende. Je n'ai rien fait. Mais c'est le vieux Cancrelat. »

— « Lui ? Je croyais qu'il était mort. »

— « Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. N'importe comment, pour reprendre la formule de Maman Bidule, il y a encore des questions à poser, des décisions à prendre. Il est bon pour le maximum, si tu veux mon opinion. »

Je méditai sur ces mots, tandis que nous nous engagions dans les couloirs étranges aboutissant au sas qui s'ouvrait sur nos quartiers conditionnés. Crimes caractérisés, coups et blessures, piraterie cosmique… oui. Cancrelat était bon comme la romaine, c'était probable. A condition que ceux de Véga puissent l'attraper. Au fait, ils devaient effectivement l'avoir attrapé, puisqu'on allait le juger.

— « Mais nous, que vient-on faire dans le tableau ? On nous convoque à titre de témoins ? »

— « En un sens, si tu veux. »

Le sort de Cancrelat, je m'en moquais comme d'une guigne – et cela allait peut-être nous donner l'occasion d'en apprendre davantage sur les Végiens. Surtout si le tribunal siégeait à une certaine distance. En voyage, on voit du pays.

Cependant Tom-Pouce continua, l'air soucieux :

— « Mais ce n'est pas tout. »

— « Qu'y a-t-il encore ? »

Elle soupira. « C'est précisément la raison pour laquelle j'avais envie qu'on commence par admirer ensemble un joli paysage. Eh bien…»

— « Pas de circonlocution. Accouche ! »

— « Nous aussi, on va nous juger. »

— « QUOI ? »

— « *Examiner* serait peut-être un terme plus juste. Je ne sais pas. Je ne sais qu'une chose : nous ne pouvons pas rentrer avant d'avoir été jugés. »

J'explosai : « Mais, qu'avons-nous fait ? »

— « *Je n'en sais rien !* »

Il y avait de la surpression à l'intérieur de ma boîte crânienne. « Es-tu certaine qu'ils nous permettront de rentrer, après ? »

— « Maman Bidule refuse de parler de cette question. »

Je saisis Tom-Pouce par le bras.

— « En d’autres termes, nous sommes en état d’arrestation ? »

— « Oui ! » Ce fut presque avec un sanglot qu’elle ajouta : « Mais, Kip, je t’ai dit que Maman Bidule était un flic ! »

— « Tu me la copieras ! Nous lui avons tiré les marrons du feu – et maintenant nous voilà prisonniers, traînés devant la justice. Sans même savoir pourquoi ! Jolie villégiature, Véga IV « Les indigènes y sont hospitaliers…» Ils m’ont soigné. Comme on soigne un gangster : pour le pendre ! »

— « Mais, Kip…» Cette fois, elle pleurait véritablement. « Kip, je suis convaincue qu’il ne faut pas s’en faire. Peut-être est-elle un flic : cela ne l’empêche pas d’être toujours Maman Bidule. »

— « Tu crois ? Moi, je me le demande…»

Le comportement de Tom-Pouce contredisait ses paroles. Elle n’était pas le genre de fille à s’inquiéter pour un rien. Absolument pas.

Ma montre était sur le lavabo. Je débouclai ma combinaison pour la glisser dans une poche. Lorsque j’eus quitté « ma » chambre, je surpris Tom-Pouce en train de se livrer à une opération semblable avec Madame de Pompadour. « Donne-la-moi », lui proposai-je. « J’ai plus de place que toi. »

— « Non merci », répondit-elle d’une voix neutre. « J’ai besoin de la garder avec moi. Maintenant plus que jamais. »

— « Où se trouve donc le tribunal ? Dans cette ville ou dans une autre ? »

— « Oh ! je ne te l’ai pas dit ? Je crois que non, en effet. Il n’est pas sur cette planète. »

— « Tiens ! Je croyais pourtant que c’était la seule qui fût habitée…»

— « Il ne s’agit pas d’une planète végienne. Kip. Elle appartient à une autre étoile. Une étoile qui appartient elle-même à une autre galaxie. »

— « Tu voudrais répéter cela ? »

— « Elle se trouve quelque part dans le Petit Nuage Magellanique. »

10

JE ne résistai pas – on ne résiste pas quand on est à 260 trillions de kilomètres de nulle part. Mais je n'adressai pas la parole à Maman Bidule en montant à bord. Le vaisseau ressemblait à une de ces ruches de jadis. Juste assez grand, apparemment pour nous conduire au port spatial. Tom-Pouce et moi nous accroupîmes sur le plancher tandis que Maman Bidule se coulait à l'avant et se mettait à tripoter une sorte de grille brillante dont l'aspect évoquait celui d'un abaque. Nous décollâmes à la verticale.

Il ne fallut guère de temps pour que mon mutisme cédât à cette insouciance qui me donnait envie de mettre un terme à ma fureur. « Maman Bidule ! »

(« *Un instant, mon chéri. Attends que nous ayons franchi la couche atmosphérique*. »)

Elle appuya sur quelque chose. Il y eut une trépidation puis le navire s'immobilisa.

— « Maman Bidule », répétai-je.

(« *Laisse-moi atterrir, Kip*. »)

Je me rendis à ses raisons. Parler au pilote est aussi stupide que de lui prendre le volant des mains. Une série de chocs secoua le petit engin. Là-haut, le vent devait souffler sec. Mais Maman Bidule connaissait son boulot !

Un dernier sursaut… Je conclus que nous étions arrivés au port spatial. Maman Bidule tourna la tête vers moi. (« *A nous, Kip. Je sens ta peur et ton dépit. Si je te dis qu'aucun de vous deux ne court de danger, cela calmera-t-il ton appréhension ? Et que je te protégerai de mon corps comme tu m'as protégé du tien ?* »)

— « Oui, mais…»

(« *Soit. Il est plus facile de montrer que d'expliquer. Ne mets pas ton casque. L'air de cette planète est identique à l'air de la tienne.* »)

— « Hein ? Vous voulez insinuer que nous sommes déjà arrivés à

destination ? »

— « Qu'est-ce que je te disais ? » souffla Tom-Pouce derrière moi. « Le temps de faire ouf, et on y est ! »

Je ne répondis pas. A quelle distance pouvions-nous être de la Terre ?

(« *Venez, les enfants !* »)

Nous étions parti à midi ; nous débarquâmes de nuit. La nef était posée sur une plate-forme qui s'élevait très haut au-dessus du sol. Devant mes yeux se déployaient des constellations inconnues et je distinguai dans les cieux une mince traînée blanchâtre que j'identifiai à la Voie Lactée. Donc Tom-Pouce s'était mis le doigt dans l'œil : nous étions loin de chez nous, mais n'avions pas quitté la Galaxie. Peut-être nous trouvions-nous simplement sur le côté nocturne de Véga IV.

Le hoquet de surprise de la petite me fit me retourner. Moi, je n'eus même pas la force de hoqueter. Un immense tourbillon formé de millions, de milliards d'étoiles occupait tout ce secteur-ci du firmament.

Avez-vous vu des photos de la Grande Nébuleuse d'Andromède ? Deux bras entourés en une géante spirale. Il n'est rien de plus beau dans le ciel. Tel était le spectacle qui s'offrait à mes yeux.

Seulement, il ne s'agissait pas d'une photo – ni même d'une image captée par un télescope. Nous étions tellement proches (si je puis me permettre ce mot) que la nébuleuse était deux fois plus grande que notre familière Grande Ourse ; tellement proches que je distinguai le renflement de son noyau et les deux vastes branches qui s'enroulaient et s'enveloppaient l'une l'autre. L'angle sous lequel nous l'observions la faisait paraître elliptique, comme l'est M. 31. On en éprouvait l'épaisseur, on en voyait la silhouette.

Je compris que nous étions bien loin de chez nous. La Terre… elle était là-haut, perdue dans cet amas d'astres incalculables.

Et puis je repérai une seconde double spirale à droite, presque aussi étendue que la première ; mais un peu asymétrique et loin d'être aussi éclatante ; un peu comme le fantôme de notre Galaxie. Péniblement, l'idée se fit jour en moi que ce devait être le Grand Nuage Magellanique, pour autant que nous nous trouvions dans le Petit et que le resplendissant tourbillon stellaire fut notre Galaxie. Ce que j'avais tout d'abord pris pour la Voie Lactée n'était qu'*une* voie lactée : le Petit Magellanique vu de l'intérieur.

Je considérai à nouveau celui-ci. Il avait la forme voulue – une tache oblongue barrant le ciel – mais, comparé à notre voie lactée, il était pâle comme un lait écrémé. J'ignorais à quoi il devait ressembler : n'étant jamais allé au sud de Rio Grande, je n'avais jamais vu les nuages de Magellan. Mais je savais que chacun était une authentique galaxie.

Je m'attardai sur la vision de notre flamboyante patrie cosmique, malade de nostalgie. C'était la première fois depuis que j'avais atteint l'âge de six ans que j'éprouvais autant de mélancolie.

Tom-Pouce se serrait contre Maman Bidule en quête de consolation. L'extraterrestre se roula en boule et passa son bras sur l'épaule de la fillette.

(« *Allons… allons, mon petit. J'ai ressenti la même chose quand j'étais toute jeune et que j'ai vu cela la première fois.* »)

— « Maman Bidule », demanda Tom-Pouce d'une voix timide, « chez nous… Où c'est ? »

(« *Regarde à ta droite, ma chérie. Tu vois… l'endroit où le bras extérieur s'enfonce dans le néant ? Nous venons d'un point qui se trouve aux deux-tiers de la distance qui sépare l'extrémité de ce bras du centre de l'amas.* »)

— « Oh… non ! Je ne parlais pas de Véga. Je veux savoir où est le Soleil. »

(« *Ah… Votre étoile ? A une distance pareille, la différence est insignifiante.* »)

Nous finîmes par apprendre quelle distance séparait le Soleil de la planète Lanador : 167 000 années-lumière. Maman Bidule ne pouvait pas nous donner une réponse directe car elle ne savait ni ce que signifiait une « année » pour nous, ni le temps que met la Terre à faire le tour du Soleil. Mais elle connaissait l'écart entre Véga et le Soleil et elle nous donna la valeur de l'alignement Lanador-Véga : la distance Lanador-Véga est six mille cent quatre-vingt-dix fois la distance Soleil-Véga. 6 190 fois 27 années-lumière égalent 167 000 années-lumière. Courtoisement, elle nous indiqua ces données en puissance de 10 et non à la manière végienne (les Végiens font intervenir dans leurs calculs la factorielle 5 : 1 x 2 x 3 x 4 x 5 = 120. 167 000 années-lumière représentent 15,80 x 10^{17} km. Arrondissons : la distance de Véga à Lanador (ou du Soleil à Lanador puisqu'à cette échelle le Soleil et Véga sont pratiquement deux voisins mitoyens) était de :

1 600 000 000 000 000 000 de km.

Mille six cent millions de milliards de kilomètres !

Chiffre tellement absurde que je me refusai à admettre qu'il pût avoir quelque rapport avec moi ! Du point de vue cosmique, c'est peut-être une courte distance. Mais il arrive un moment où vos coupe-circuit crâniens, sursaturés, perdent les pédales.

La plate-forme sur laquelle nous nous étions posés dominait un

colossal édifice triangulaire qui s'étendait sur des kilomètres. En bien des endroits, nous retrouvâmes le motif du triangle – toujours associé à trois spirales doubles – qui m'avait déjà intrigué quand je l'avais vu pour la première fois sur le pendentif de Maman Bidule.

C'était un symbole. Sa signification ? « Trois Galaxies – Une loi. » Voici ce que j'appris par bribes et par morceaux. Les Trois Galaxies sont un peu comme notre Fédération des Nations Libres, l'Organisation des Nations Unies qui avait précédé celle-ci ou, pour remonter plus loin encore, la Société des Nations. L'administration, les cours de justice, les archives étaient groupées à Lanador qui était aux Trois Galaxies ce que New York était pour l'O.N.U., Genève pour la S.D.N. Il y avait à cela une raison historique : le peuple de Lanador était la Vieille Race, le berceau de la civilisation cosmique.

Les Trois Galaxies forment une sorte d'archipel (comme l'état hawaïen) composé d'îles isolées. La civilisation, issue du Petit Magellanique, avait atteint le Grand et à présent, lentement, elle gagnait notre galaxie. Cette infiltration se poursuivait à un rythme ralenti car notre galaxie comporte vingt fois plus d'étoiles que les deux premières réunies.

La situation commençait à s'éclaircir et je me sentis un peu revigoré. Si Maman Bidule était une personnalité considérable sur sa propre planète, ici elle n'était qu'un fonctionnaire effacé. Son rôle se bornait à nous servir de guide. Ce qui ne m'empêcha pas, pendant un bon moment, de ne manifester à son égard qu'une politesse froide. Qu'est-ce qui l'aurait empêchée de regarder d'un autre côté pendant que nous prendrions le large ?

On nous logea dans un énorme bâtiment, une sorte d'hôtel de transit – bien que les termes de « colonie pénitentiaire » ou de « prison » lui eussent mieux convenu. Je n'avais pas à me plaindre de l'installation matérielle, mais j'en avais par-dessus la tête de me trouver sous les verrous, chaque fois que j'arrivais dans un endroit nouveau. Ce fut un robot qui nous accueillit et nous convoya jusqu'à nos quartiers. Sur Lanador, vous ne pouvez faire trois pas sans tomber sur un robot. Je ne parle pas de vulgaires automates en fer-blanc, mais bien de machines qui travaillent pour vous ; comme celle, justement, qui nous conduisit jusqu'à nos chambres et s'immobilisa ensuite, exactement comme un groom qui attend un pourboire : un véhicule à trois roues surmonté d'un immense panier qui aurait reçu nos bagages si nous en avions eu. Nous l'avions vue surgir devant nous ; elle avait siffloté quelque chose à l'attention de Maman Bidule et, nous précédant, nous avait fait prendre un ascenseur qui avait plongé aussitôt dans les entrailles du sol. Ensuite, il avait fallu suivre un couloir interminable.

Je retrouvai « ma » chambre ; la copie de la première copie.

Toutes les erreurs que comptait le simulacre végien y étaient présentes et elle en comportait même de nouvelles. Je ne trouvais pas cela rassurant : tout montrait qu'on envisageait de nous maintenir ici aussi longtemps… aussi longtemps qu'on en aurait envie.

Cela dit, rien ne manquait à la pièce, ni le râtelier pour Oscar ni la salle de bains extérieure. Plus loin, autre décor factice, se trouvait reproduite cette monstruosité sortie des Mille et Une Nuits que Tom-Pouce avait habitée sur Véga IV. Comme la petite paraissait enchantée, je m'abstins de lui faire part de mon point de vue sur ce que ces dispositions laissaient sous-entendre d'inquiétant.

Maman Bidule rôdait autour de nous comme nous nous débarrassions de nos tenues de vide.

(« *Croyez-vous que vous serez à votre aise ?* »)

— « Bien sûr », répondis-je sans beaucoup de conviction.

(« *Si vous avez faim, si vous voulez quoi que ce soit, vous n'avez qu'à le dire ; vous serez aussitôt satisfaits*. »)

— « Ah ! oui ? Il y a un téléphone quelque part ? »

(« *Il suffira que vous exprimiez votre désir. On vous entendra sans difficulté*. »)

Je ne doutais pas de ses paroles mais j'étais presque aussi dégoûté des chambres où, comme un insecte, on est perpétuellement observé, que de la détention perpétuelle ; un homme a le droit d'avoir une vie privée !

— « J'ai faim », jeta Tom-Pouce. « J'ai pris mon petit déjeuner très tôt. »

Nous étions chez elle. Une tenture violette s'écarta, découvrant un mur où une lampe se mit à scintiller. Au bout de deux minutes, une partie de ce mur disparut et une planchette surgit, comme une langue tirée, sur laquelle étaient disposés des plats, de l'argenterie, des amuse-gueule, des fruits, du pain, du beurre et un pot de chocolat fumant. Tom-Pouce battit des mains en hurlant de joie. Je regardai les mets avec moins d'enthousiasme.

(« *Vous voyez ?* ») enchaîna Maman Bidule – et il y avait comme un sourire dans sa voix. (« *Demandez ce qu'il vous faut. Si vous avez besoin de moi, je viendrai. Mais maintenant, je dois vous quitter*. »)

— « Oh ! Madame Bidule, s'il vous plaît ! Ne partez pas ! »

(« *Il le faut, Tom-Pouce, ma chérie. Je reviendrai bientôt. A propos, il y a deux de vos compatriotes, ici.* »)

Je m'exclamai :

— « Hein ! Qui ? Où sont-ils ? »

(« *La porte à côté*. ») Elle s'éclipsa de sa démarche glissante et le « groom » se hâta de la rejoindre et de la devancer.

Je pivotai sur moi-même. « Tu as entendu cela ? »

— « Tu parles ! »

— « Bon… Si tu as envie de manger, vas-y. Moi, je pars à la recherche de ces humains. »

— « Hé ! Attends-moi ! »

— « Je croyais que tu avais envie de casser la graine ? »

Elle jeta un regard sur la table garnie.

— « Bouge pas. J'en ai pour une seconde. » En toute hâte, elle beurra deux tartines et m'en tendit une. Comme, au fond, je n'étais pas pressé à ce point, je fis un sort à la mienne. Tom-Pouce, qui avait achevé sa collation en deux bouchées, but à même le pot de chocolat.

— « Tu en veux un peu ? »

Ce n'était pas du tout du chocolat ; le liquide avait une odeur de viande. Mais ce n'était pas mauvais. Je reposai le récipient et la gosse le vida.

— « Maintenant, je suis prête à affronter les chats sauvages. Allons-y, Kip ! »

Pour arriver à la « porte à côté », nous traversâmes l'enfilade des trois pièces qui composaient notre appartement et suivîmes le couloir. Au bout de quinze mètres, nous nous trouvâmes en face d'une porte voûtée. Je fis reculer Tom-Pouce et lançai un coup d'œil précautionneux.

Et vis un diorama – un décor simulé.

Bien supérieur à ceux que nous proposent généralement les musées. Par-delà un taillis, mon regard tombait sur une petite clairière ; c'était un paysage qui s'achevait sur un talus calcaire. Le ciel était sombre et je distinguai la bouche d'une caverne qui bâillait parmi les rochers. Le sol était humide comme après une récente averse.

Accroupi près de la caverne, un… homme des cavernes était en train de ronger la carcasse d'un petit animal – un écureuil, peut-être.

Tom-Pouce voulut me repousser mais je l'en empêchai. L'homme des cavernes n'avait pas l'air de nous avoir remarqués, ce que je trouvais fort judicieux de sa part. Ses jambes étaient courtes, mais il devait faire deux fois mon poids et sa musculature était celle d'un boxeur : des bras courts, eux aussi, et velus, des biceps et des mollets pleins de nœuds. Il avait une tête énorme, plus large et plus haute que la mienne, mais son front et son menton étaient à peu près inexistants. Une de ses dents de devant, jaunes et massives, était cassée. J'entendais craquer les os entre ses mâchoires.

Si nous avions été dans un musée, il y aurait sûrement eu une pancarte :

HOMME DE NEANDERTHAL
FIN DU DERNIER AGE GLACIAIRE

Mais les mannequins de cire à l'image des espèces éteintes ne font pas craquer d'os sous leurs crocs.

— « Hé… Laisse-moi voir », protesta Tom-Pouce.

Il entendit. Tom-Pouce le dévisagea et il dévisagea Tom-Pouce qui laissa échapper un cri, puis il pivota sur lui-même pour se précipiter à l'intérieur de la grotte d'une démarche de canard.

— « Eloignons-nous », intimai-je à Tom-Pouce en lui saisissant le bras.

— « Une minute », répondit-elle d'une voix sereine. « On a le temps. Il ne va pas ressortir tout de suite. » Elle fit mine d'écarter les branches du buisson.

— « Tom-Pouce ! »

— « Regarde ! » Elle semblait repousser le néant de la main. « Ils l'ont mis en cage. »

A son exemple, je palpai le vide. L'ouverture de plein-cintre était obstruée par une surface transparente qui fléchissait légèrement sous la pression. « Plastique ? On dirait une sorte de lucite en plus résistant ? »

— « Mmmmm… Ça ressemblerait plutôt à la matière de mon casque de scaphandre, bien que ça ait l'air encore plus coriace. Et je parie que la lumière ne le traverse que dans une seule direction. Lui ne nous voit certainement pas. »

— « Allez… on retourne dans nos chambres. Il y a peut-être moyen de les barricader. »

Toute à son idée, elle continuait à tâter l'obstacle.

« Tom-Pouce », jetai-je d'une voix sèche, « Tom-Pouce, tu ne m'écoutes pas. »

— « A quoi bon me parler si je n'écoute pas ? » demanda-t-elle judicieusement.

— « Ce n'est vraiment pas le moment de chercher à faire des astuces ! »

— « Tu ressembles à Papa. Ce type a laissé le rat qu'il croquait. Il va peut-être revenir. »

— « Dans ce cas, tu ne seras pas ici pour le voir, parce que je suis prêt à t'emmener de force. Et si tu mords, je mordrai aussi. Tu es prévenue. »

Il n'y avait pas trace d'animosité dans le regard méditatif qu'elle posa sur moi.

— « Je ne te mordrai pas, Kip, quoi que tu fasses. Mais si tu joues les timorés… Oh ! et puis il y a peu de chance pour qu'il réapparaisse, du moins pas avant une bonne heure. Soit ! Retournons. »

— « O.K. » Je tentai de l'entraîner, mais nous ne partîmes pas encore : un sifflement étouffé retentit et une voix nous parvint :

« Hé… Toto ! Amène-toi voir. »

Ce n'était pas de l'anglais – mais je compris suffisamment le sens de l'appel. Il provenait d'un renfoncement voûté situé un peu plus avant dans le corridor. J'eus une hésitation mais je me dirigeai vers cette cavité. Car Tom-Pouce était déjà en route.

Un homme d'environ 45 ans était paresseusement appuyé contre l'encadrement. Ce n'était pas un Néanderthal, mais un civilisé – ou à peu près. Une lourde tunique de laine, serrée à la taille et retombant à la manière d'un kilt, le vêtait. Ses mollets étaient pris dans des jambières de laine et il portait de lourds bottillons fort usagés. A sa ceinture, que soutenait un baudrier, pendait une épée, courte et massive, à quoi une dague faisait contrepoids. Ses cheveux étaient taillés en brosse et il devait connaître l'usage du rasoir (bien que ses joues fussent grises d'une barbe de quelques jours). Ni sympathie ni hostilité dans son attitude : son expression était celle d'une vigilance attentive.

— « Merci », dit-il d'un ton revêche. « T'es le geôlier ? »

Tom-Pouce eut une exclamation étranglée. « Seigneur ! Il parle latin ! »

Qu'est-ce que vous auriez fait, vous, en vous trouvant face à face avec un centurion ? Juste après avoir croisé un homme préhistorique ? Je répondis : « Non. Je suis prisonnier, moi aussi. » Je dis cette phrase en espagnol et la répétai en pur latin classique.

Pourquoi avoir employé l'espagnol ? Parce que Tom-Pouce avait commis une légère erreur. L'homme ne s'était pas adressé à nous en latin. Son langage n'était ni celui d'Ovide ni celui de Cervantès, mais un mélange de l'un et de l'autre, assorti d'un accent atroce et de menues autres particularités. Mais il n'y avait pas de doute possible sur le sens des mots proférés.

Il s'humecta les lèvres : « Sale truc ! Ça fait trois jours que j'essaye d'attirer l'attention des gardiens et tout ce que je finis par obtenir, c'est un nouveau taulard ! Enfin ! Les dés roulent comme il leur plaît ! Mais dis donc, t'en as un drôle d'accent ! »

— « Je regrette, amigo, moi j'ai également de la peine à vous comprendre. » Je traduisis en latin pour lui montrer la différence et ajoutai : « Parlez lentement, voulez-vous ? »

— « Je parle comme ça me plaît. Et puis ne m'appelle pas « amigo ». Je suis un citoyen romain. Pas de familiarités, hein ! »

Traduction libre ! Je pense que ces conseils avaient été exprimés avec beaucoup moins d'élégance : en effet, son discours était assez proche d'une phrase espagnole indiscutablement vulgaire.

— « Que dit-il ? » s'enquit Tom-Pouce. « C'est du latin, hein ? Qu'est-ce que cela signifie en anglais ? »

Encore une chance qu'elle n'ait pas compris ! « Tom-Pouce,

qu'est-ce à dire ? Tu ignores la langue maternelle de la poésie et de la science ? »

— « Ne la ramène pas ! Raconte ! »

— « Ne me complique pas la tâche, ma petite vieille ; j'ai du mal à le comprendre. Je te répéterai tout plus tard. »

— « Qu'est-ce que c'est que ces grognements de barbares ? » dit le Romain. « Tâche voir à parler comme il faut si tu veux pas recevoir dix coups de plat de glaive sur ton échine. »

Il semblait prendre appui sur le vide ; aussi avançai-je la main : je sentis sous ma paume la surface invisible et rassurante et cessai de m'inquiéter de la menace.

— « Je parle du mieux que je peux. Chacun emploie sa propre langue. »

— « Ce sont les porcs qui grognent. Parle latin. Si tu en es capable. » Il parut s'apercevoir pour la première fois de la présence de Tom-Pouce. « C'est ta fille ? Elle est à vendre ? Si elle a un peu de viande sur les os, je t'en donne un demi-denier. »

La petite se renfrogna : « Ça, j'ai saisi », jeta-t-elle avec fougue. « Sors dehors si t'es un homme… ça va se régler tout de suite. »

Je lui conseillai de répéter en latin. « S'il te comprend, il va t'administrer une fessée. »

— « Tu le laisserais faire ? » me demanda-t-elle d'un air soucieux.

— « Tu sais bien que non. »

— « Viens, on retourne. »

— « C'est ce que je t'avais proposé tout à l'heure. »

Nous revînmes sur nos pas, passâmes devant la tanière de l'homme des cavernes et rejoignîmes nos appartements.

— « Tom-Pouce », dis-je lorsque nous fûmes à notre point de départ, « je repars interviewer notre fier Romain. Tu n'y vois pas d'inconvénient ? »

— « J'en vois des masses ! »

— « Sois raisonnable, mon chou. S'il y avait du danger, Maman Bidule nous l'aurait dit ; et je te ferai remarquer que c'est elle qui nous a annoncé la présence de ces deux autres pensionnaires. »

— « Je t'accompagne. »

— « Pour quoi faire ? Tout ce que j'apprendrai, je te le répéterai. Peut-être est-ce une chance qui s'offre de comprendre cette histoire absurde. Que fait-il ici, lui ? L'ont-ils conservé en glacière pendant 2 000 ans ? Depuis combien de temps est-il réveillé ? Que sait-il que nous ignorons ? Nous sommes dans une sale situation : toutes les informations que je pourrai rassembler nous seront utiles. Si tu veux m'aider, le mieux est que tu te tiennes à l'écart. Et si tu as peur, appelle Maman Bidule. »

Elle fit la moue : « Peur, moi ?… Bon ! Fais à ta guise…»

— « D'accord. Pendant ce temps, prends ton dîner. »

Jojo-Museau-de-Chien n'était pas en vue. Je fis un détour pour éviter de passer devant sa porte.

Un vaisseau capable d'aller n'importe où en un temps nul peut-il aussi sauter une dimension et se poser *n'importe quand*, à n'importe quel point de la durée ? Comment cela pourrait-il s'expliquer mathématiquement ?

Le soldat n'avait pas bougé. Il leva la tête à mon arrivée. « Tu ne m'as pas entendu te dire de rester dans le secteur ? »

— « Si », dus-je admettre, « mais si vous conservez cette attitude, cela ne nous avancera guère. Je ne suis pas un de vos hommes. »

— « C'est une veine pour toi ! »

— « Ecoutez : ou nous bavardons paisiblement, ou je me tire. Choisissez. »

Il me toisa :

— « Va pour la paix. Mais sois respectueux, barbare. »

Son nom, m'apprit-il, était « Iunio ». Il avait servi tour à tour en Espagne et en Gaule avant d'être muté à la VIe Légion – la « Victrix » qui, le doute ne l'en effleurait même pas, ne devait être ignorée de personne, fût-ce d'un Barbare. Elle était cantonnée à Eboracum, au nord de Londinium, en Bretagne ; mais Iunio, qui avait grade de centurion, commandait un poste avancé. C'était une sorte d'adjudant-chef. Il était plus petit que moi, mais je n'aurais pas aimé tomber nez à nez avec lui, le soir au coin d'un bois. Ni derrière les palissades d'un camp.

Il tenait en médiocre estime les Bretons et les Barbares en général, moi compris (« rien de personnel – certains de mes meilleurs amis sont des barbares »), les femmes, le climat breton, les huiles de l'état-major et les prêtres, et pensait le plus grand bien de César, de Rome, des dieux et de ses propres aptitudes professionnelles. L'armée n'était plus ce qu'elle avait été et ces empotés en arrivaient à traiter les auxiliaires de la même façon que les citoyens romains !

Il s'était trouvé de garde devant son camp avec mission de veiller aux barbares – une bande de voyous, qui se glissent dans l'ombre, vous coupent la gorge et vous dévorent. C'était le sort, pensait-il fermement, qui avait été le sien, puisqu'il se trouvait présentement dans les enfers.

Sur le moment, j'avais cru que c'était du Mur d'Hadrien qu'il avait parlé, mais celui-ci était à trois jours de marche de son cantonnement vers le Nord, à l'endroit où les mers étranglent les terres. Le climat, là-bas, était terrible ; les indigènes étaient des brutes sanguinaires qui se teignaient le corps et n'appréciaient pas la civilisation – comme si les Aigles méditaient de s'emparer de leur île

crasseuse ! Des provinciaux, quoi ! Tout comme moi, soit dit sans m'offenser…

Il avait quand même acheté une petite barbare dont il avait fait son épouse et envisageait de se faire affecter à la garnison d'Eboracum quand l'événement était survenu. Iunio haussa les épaules. « Si j'avais fait plus attention aux cérémonies lustrales et aux sacrifices, ma chance ne m'aurait peut-être pas abandonné. Mais, à mon avis, tout ce qu'un homme doit faire se borne à accomplir son devoir, à ne pas se négliger et tenir ses armes en ordre. Le reste, c'est au chef de corps de s'en débrouiller. Fais attention à cette porte, elle est ensorcelée. »

Plus il parlait, mieux j'arrivais à le comprendre. Il prononçait *O* les terminaisons en *US* et son vocabulaire n'était pas celui du *De Bello Gallico* (par exemple, pour cheval, au lieu de dire *equus*, il disait *caballo*). Son patois, un latin dilué dans une douzaine d'idiomes barbares, était déroutant. Mais, même si vous lisez un article en sautant un mot sur trois, vous saisissez l'essentiel.

J'acquis une importante documentation relative à la vie quotidienne et aux petites intrigues de la Victrix mais n'appris rien de ce que j'aurais voulu savoir. Iunio ignorait comment et pourquoi il était arrivé ici. Sa seule certitude était qu'il était mort et attendait dans un dépôt d'isolés des régions infernales qu'on statue sur son sort, théorie que, pour ma part, il m'était difficile de partager.

Il connaissait la « date » de sa mort : l'An Huit du Règne de l'Empereur, l'An Huit Cent Quatre-Vingt-Dix-Neuf de la Fondation de Rome, chiffres que je transcrivis en caractères romains pour être sûr de mon fait. Malheureusement, je ne me rappelais plus quand Rome avait été fondée et il me fut impossible d'identifier le « César » auquel se référait Iunio. Il y a eu tant de Césars ! Les deux seuls points de repère étaient, d'une part, que le Mur d'Hadrien avait déjà été édifié, d'autre part que l'Angleterre était encore occupée. Ce qui situait la « mort » de Iunio aux environs immédiats du IIIe siècle.

Il n'éprouvait pas la moindre curiosité pour l'homme préhistorique qui incarnait à ses yeux le vice le plus grave qu'un barbare puisse manifester : la lâcheté. Je n'entamai pas de discussion sur ce point ; mais je sais que j'aurais fait preuve d'une certaine appréhension, moi aussi, si j'avais connu l'époque où les tigres aux dents de sabre venaient feuler devant votre porte ! (Au fait, les tigres aux dents de sabre étaient-ils contemporains de mon bonhomme ? Disons les ours des cavernes…)

Iunio s'éloigna un instant pour chercher un morceau de pain dur et noir, du fromage et un gobelet. Il ne m'offrit pas de me restaurer et je n'ai pas l'impression que la barrière invisible fut pour quelque chose dans cette abstention. Après avoir renversé un peu d'eau par terre, il se mit à mastiquer. Le sol était boueux ; les murs étaient faits de

pierres grossières ; le plafond reposait sur des poutres de bois. Peut-être ce décor était-il la reproduction des demeures du temps de l'occupation de la Grande-Bretagne ? Je ne suis pas qualifié pour en juger.

Je ne m'attardai pas. D'une part parce que la vue du pain et du fromage me rappelait que j'avais faim – d'autre part parce que Iunio se mit en colère. J'ignore ce qui le fit sortir de ses gonds mais il m'agonit soudain d'injures avec une parfaite maestria ; tout y passa : mes mœurs alimentaires, mes ancêtres, mon physique, mon comportement et la façon dont je gagnais ma vie. C'était un charmant garçon, Iunio, tant qu'on était d'accord avec lui, qu'on ignorait ses insultes et qu'on faisait montre de respect envers lui. Nombreux sont les gens plus âgés qui ont les mêmes exigences, même s'ils achètent pour 39 cents de talc ; on s'habitue à les servir sans se poser des questions : autrement, on se fait une réputation de gamin effronté, doublé d'un délinquant juvénile en puissance. Vous pouvez être sûr d'une chose : moins une personne est respectable, plus elle demande que ses cadets la traitent avec égard.

Aussi rompis-je l'entretien. D'ailleurs Iunio ne pouvait m'être d'aucune utilité. Lorsque je passai de nouveau à la hauteur de la « jungle », je vis mon Néanderthal qui, du fond de sa caverne, inspectait les environs. « Ne te fais pas de mouron, Jojo », lui jetai-je et je poursuivis mon chemin.

Une autre barrière invisible bloqua soudain la route qui conduisait à notre logis. « Je veux passer », dis-je doucement lorsque j'eus reconnu l'obstacle ; l'écran fondit sur-le-champ. Mais, à peine eus-je fait un pas, il avait repris sa place.

Mes semelles de caoutchouc étaient parfaitement silencieuses et je me gardais d'appeler Tom-Pouce de crainte de la réveiller si elle s'était endormie. Je jetai un coup d'œil par l'entrebâillement de sa porte. Assise en tailleur sur son incroyable divan oriental, elle berçait Madame de Pompadour en pleurant.

Je fis discrètement demi-tour, puis repris ma marche en sifflant et en faisant un raffut de tous les diables. Je la hélai et son visage parut dans l'encadrement de la porte. Un visage souriant, sans trace de larme. « Salut, Kip ! Tu y as mis le temps ! »

— « C'est qu'il est rudement bavard, le gars. Quoi de neuf ? »

— « Rien. J'ai soupé et comme tu tardais, j'ai fait un somme. Tu m'as réveillée. Qu'as-tu découvert ? »

— « Je commande mon dîner. Je vais tout te raconter en mangeant. »

Je finissais de saucer mon assiette quand un robot-groom vint nous chercher. Il ressemblait comme un jumeau au premier à un détail

près : le triangle aux trois spirales brillait comme de l'or sur sa plaque avant. « Suivez-moi », dit la machine en anglais.

Je regardai Tom-Pouce :

— « Maman Bidule n'a-t-elle pas annoncé qu'elle allait revenir ? »

— « C'est ce que j'ai compris. »

— « Suivez-moi », répéta la machine. « Vous êtes convoqués. »

La moutarde me monta au nez. J'avais déjà reçu bien des ordres au cours de mon existence. Certains même auxquels je n'aurais pas dû obéir, mais c'était la première fois qu'une machine m'en donnait ! « Tu peux te faire cuire une soupe de fèves ! » m'exclamai-je. « Il faudra que tu me prennes de force…»

Ce n'est pas une chose à dire à un robot. Il mit mon conseil en application.

— « *Maman Bidule !* » hurla Tom-Pouce. « Où êtes-vous ? Au secours ! »

Le gazouillis d'oiseau de l'interpellée sortit du ventre du robot :

(« *Ne vous faites aucun souci, mes petits. Le « servant » vous conduira auprès de moi.* »)

Alors je cessai de résister et suivit docilement ce laissé-pour-compte du concours Lépine, qui, après nous avoir fait prendre un ascenseur, nous entraîna le long d'un couloir dont les murs bruissaient à notre passage. Puis il y eut une énorme voûte surmontée du triangle aux spirales ; nous la franchîmes. Au bout du compte, nous nous trouvâmes parqués dans un enclos. Ce dont nous ne nous aperçûmes d'ailleurs pas immédiatement, car la palissade n'était pas apparente. Toujours cet inquiétant vide solidifié.

Je n'avais jamais vu salle plus vaste : c'était un immense triangle, sans une colonne, sans un pilier, dont le plafond était si élevé, les murs si éloignés que j'avais presque l'impression de me trouver en plein air, l'instant précédant un orage. Dans une pièce pareille, on a l'impression d'être une fourmi et j'étais heureux de me trouver près d'une paroi. La salle, pourtant, était loin d'être vide, mais comme les centaines d'êtres qui s'y pressaient étaient rangés le long de la muraille, elle semblait déserte. Le plancher gigantesque était nu. Sauf en son centre où se tenaient trois cancrelats. Le procès était en cours.

Je ne sais si notre Cancrelat à nous était là. Même s'ils n'avaient pas été aussi loin de moi, je n'aurais pu le dire : la différence entre deux cancrelats est du même ordre que la différence entre la mort par strangulation et la mort par décapitation. D'ailleurs, comme nous l'apprîmes par la suite, la présence ou l'absence de l'inculpé est le détail qui importait le moins dans ce procès : on jugerait Cancrelat présent ou non, vivant ou mort.

Maman Bidule parlait. Je distinguais sa frêle silhouette, très loin, au milieu de la salle, mais à l'écart des cancrelats. Son gazouillis me parvenait affaibli mais j'entendais clairement ses paroles – en anglais. Près de nous, je ne sais où, ses paroles étaient traduites et prononcées sur un mode pépiant : par-delà les sonorités de notre propre langue, nous retrouvions le chant d'oiseau qui nous était familier.

Elle exposait ce qu'elle savait du comportement des cancrelats avec aussi peu de passion que si elle était en train de décrire une observation faite au microscope, autant d'objectivité qu'un agent de police déclarant : « A neuf heures dix-sept, le neuf de ce mois, alors que j'étais de service…»

Rien que des faits. A notre arrivée, elle achevait de relater les événements qui avaient eu Pluton pour théâtre. Elle se tut brusquement quand elle en fut arrivée à l'explosion.

Une autre voix la relaya. En un anglais monocorde et nasillard, qui me rappela celle d'un épicier du Vermont avec qui nous étions entrés en rapport en été au temps où j'étais gamin. Un type qui ne souriait jamais, ne râlait jamais et dont l'intonation ne changeait jamais, qu'il dise « C'est une brave femme », « Ce type volerait son propre fils » ou « Les œufs sont à 59 cents ». Un individu aussi froid qu'une caisse enregistreuse. Celui qui parlait actuellement avait le même genre de voix.

— « Avez-vous terminé ? » demanda-t-il à Maman Bidule.

— « J'ai terminé. »

— « Audition du témoin suivant. Clifford Russell…»

Je bondis comme si l'épicier m'avait enfermé dans son bocal à bonbons. La voix poursuivait, toujours aussi impersonnelle : «… Ecoutez attentivement. » Puis une autre voix lui succéda.

La mienne. Le compte rendu que j'avais dicté sur Véga IV ! Mais tronqué. N'avait été retenu que ce qui concernait directement les cancrelats. Les adjectifs, parfois des phrases entières, avaient sauté. Comme si on avait travaillé la bande d'enregistrement aux ciseaux. Les faits avaient été conservés mais les jugements que j'avais portés sur eux, on les avait supprimés.

Cela commençait avec l'atterrissage des astronefs dans le pré derrière chez nous et finissait au moment où le dernier cancrelat massacré disparaissait, aveugle, dans un trou. Ma « déposition » était brève, réduite à sa plus simple expression (l'épisode lunaire, par exemple, avait été caviardé). Ils avaient maintenu ma description de Cancrelat, mais elle était si bien émondée qu'on aurait pu croire que j'évoquais la Vénus de Milo et non la créature la plus immonde de la création.

Ma voix se tut et celle de l'épicier yankee s'éleva à nouveau :

— « Etaient-ce bien vos paroles ? »

— « Euh… ? Oui. »
— « Ce rapport est-il exact ? »
— « Oui, mais…»
— « Est-il exact ? »
— « Oui. »
— « Est-il complet ? »

J'avais envie de répondre : absolument pas ! Seulement, je commençais à entrevoir le système.

— « Oui. »
— « Patricia Wynant Reisfeld…»

Le récit de Tom-Pouce démarrait plus tôt que le mien et couvrait la période au cours de laquelle elle avait été seule en présence des cancrelats. Mais il ne fut pas beaucoup plus long en définitive que le mien ; car si elle a l'œil acéré et la mémoire vive, elle était aussi pleine d'idées personnelles. Et ses appréciations avaient été radicalement sabrées.

Quand elle eut reconnu que sa déposition était exacte et complète, la voix yankee reprit : « Tous les témoins ont été entendus. Tous les faits connus intégrés. La parole est aux trois inculpés. »

Les cancrelats, je pense, s'étaient choisis un porte-parole. Notre Cancrelat, peut-être, s'il était vivant et faisait partie du trio. Sa voix, elle aussi traduite en anglais à notre intention, n'avait pas cet accent guttural que j'avais noté chez Cancrelat lorsqu'il parlait anglais. Et pourtant, c'était bien une voix de cancrelat ! Cette affolante, bien qu'intelligente, malveillance qui caractérisait ces créatures, aussi évidente qu'un coup de poing en pleine figure, débordait de chaque syllabe.

Leur représentant se tenait très loin de moi ; aussi, après que je fus remis du choc qui me causa l'audition de sa voix, je pus écouter son discours de sang-froid. Il commença par nier que le tribunal eût juridiction sur sa race. Lui-même et ses compagnons étaient responsables uniquement devant la Mère-Reine qui n'avait elle-même de comptes à rendre qu'au Groupe des Reines (telle fut du moins la traduction anglaise).

Cet argument, affirma-t-il, constituait en soi une défense amplement suffisante. Cependant, si la Confédération des Trois Galaxies existait vraiment – la seule raison qu'il eût de le croire était qu'il se trouvait illégalement détenu par un rucher qui prétendait dispenser une parodie de justice –, si donc la Confédération existait, elle n'avait aucune autorité sur le Seul Peuple : primo parce que la sphère d'influence de cette institution était sise en deçà des frontières spatiales dudit Peuple ; secundo, parce que, même si ce n'avait pas été le cas, les règlements de la Confédération (pour autant qu'il y en eût) ne sauraient être applicables au Seul Peuple, qui n'avait pas adhéré à

l'Institution ; tertio, il était inconcevable, en tout état de cause, que le Groupe des Reines rejoignît l'improbable organisme, dit des « Trois Galaxies » : on ne contracte pas avec des animaux.

Cette argumentation était irréfutable ; toutefois, bien qu'elle se suffît largement à elle-même et ne nécessitât aucun développement complémentaire, l'orateur ajoutait pour le simple plaisir de la discussion que ce tribunal n'était qu'un simulacre : aucun délit ne pouvait être retenu contre ses frères et lui-même dans le cadre des prétendues règles de la soi-disant « Confédération Tri-Galactique ». Les cancrelats avaient mené dans leur propre zone d'espace des opérations destinées à occuper une planète utile et inhabitée. Coloniser une terre uniquement peuplée d'animaux ne saurait être considéré comme un acte délictueux. Quant à l'agent galactique, c'était elle qui s'était immiscée dans leurs affaires. Elle n'avait subi aucun mal. On l'avait seulement mise hors d'état d'intervenir et elle avait été gardée à vue uniquement en attendant d'être renvoyée chez elle.

Il aurait dû s'arrêter là.

Chacun de ses moyens de défense (le dernier particulièrement) était solide. J'avais eu l'habitude de considérer l'homme comme le « Seigneur de la création ». Mais pas mal d'événements avaient modifié ma façon de voir et je n'étais pas tellement convaincu que l'Assemblée estimerait que nous pussions jouir de droits analogues à ceux des cancrelats qui nous dépassaient, et de loin, en bien des domaines. Quand on défriche une savane pour créer une plantation, se soucie-t-on des babouins qui en furent les premiers occupants ?

Mais le porte-parole méprisait ces arguments qu'il considérait simplement, expliqua-t-il, comme des exercices intellectuels destinés à démontrer l'absurdité de toute l'affaire, quelles que fussent les règles qu'on adoptât, quel que fût le point de vue où l'on se plaçât. Cela établi, il annonça qu'il allait présenter sa défense.

Ce fut une attaque.

La méchanceté qui vibrait dans sa voix atteignit un crescendo de haine ; le moindre mot cinglait comme une lanière. Comment avait-on osé ? Ses juges étaient des souris décidant d'accrocher un grelot au cou du chat ! (Je sais… je sais : mais ce fut de cette façon que les paroles du cancrelat nous furent traduites.) Ils n'étaient que du cheptel promis à l'abattoir ; mieux encore : une vermine à exterminer. On leur refuserait miséricorde s'ils l'imploraient, leurs crimes ne seraient jamais oubliés, le Seul Peuple les détruirait !

J'observais les auditeurs, curieux de voir comment le jury prenait les choses. Des créatures se pressaient par centaines le long des trois murs du hall, et certaines étaient tout près de nous. Jusque-là, j'avais été trop occupé par les péripéties du procès pour consacrer plus qu'un bref coup d'œil aux assistants. Maintenant, je les regardais

attentivement : les éructations du cancrelat étaient si déplaisantes que j'étais avide de distraire mon esprit.

Il y avait des êtres de toutes races et je doute fort qu'il s'en fût trouvé deux pareils. L'un, à six mètres de moi, était aussi horrible que ceux qu'on jugeait et leur ressemblait de façon frappante ; pourtant son aspect d'ours gris n'inspirait pas le dégoût. Certains étaient très proches des humains mais ils ne constituaient qu'une très faible minorité. Parmi ces derniers, je remarquai une petite femelle vraiment aussi humaine que moi, à l'exception de sa peau iridescente et si l'on faisait abstraction de l'étrangeté et de la parcimonie qui caractérisait sa parure. Elle était trop gracieuse, me dis-je, pour que cette iridescence ne fût un maquillage. Je l'aurais juré – et me serais trompé. En quelle langue la diatribe du cancrelat lui parvenait-elle ? Sûrement pas en anglais ! Peut-être sentit-elle l'insistance de mon regard, car elle se retourna et m'observa sans sourire – comme si j'avais été un écureuil en cage.

Du pseudo-cancrelat à la fille iridescente s'étendait toute la gamme des formes vivantes. Elles n'appartenaient pas toutes au même cycle biologique : certains parmi les assistants avaient leurs aquariums particuliers.

Je ne pouvais dire si les invectives de l'accusé les affectaient. La « fille » prenait les choses fort calmement. Mais comment se faire une opinion sur les états d'âme en observant un morse muni de tentacules de pieuvre ? S'il se tortille, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'il est en colère ? Qu'il rit ? Ou qu'il souffre de démangeaisons ?

Le président à la voix yankee laissait l'autre se déchaîner.

Tom-Pouce qui tenait ma main leva la tête et me souffla à l'oreille : « Il parle comme un dégoûtant. » Impressionnée, la gosse !

Le cancrelat termina son discours sur une explosion de haine si violente qu'elle dut excéder les facultés du translateur : au lieu de mots anglais, nous entendîmes un hurlement inarticulé.

Alors, la voix monotone reprit :

— « Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ? »

De nouveau, cette vocifération ; puis le cancrelat s'expliqua avec davantage de cohérence : « Ma défense, je l'ai présentée – aucune justification n'est nécessaire. »

La voix glacée s'adressait maintenant à Maman Bidule :

— « Parlez-vous en leur faveur ? »

— « Mes seigneurs et pairs », commença-t-elle à contrecœur, « je suis obligée d'avouer… que je les ai trouvés vraiment très vilains. » Elle semblait peinée.

— « Vous les avez combattus ? »

— « Je les ai combattus. »

— « En ce cas, nous ne saurions vous entendre. Telle est la Loi. »

— « *Trois Galaxies, Une loi*. Je n'interviendrai pas. »

— « Un autre témoin souhaite-t-il déposer à la décharge des accusés ? »

Le silence…

L'occasion d'agir de façon chevaleresque était à portée de la main. Humains, nous étions leurs victimes ; nous étions en mesure d'élever la voix, de souligner que, de leur point de vue, ils n'avaient pas mal agi, de demander qu'on leur fît grâce – s'ils promettaient de bien se conduire à l'avenir.

Eh bien, je ne le fis pas. Je connais toutes les fadaises qu'on inocule aux enfants : il faut toujours être miséricordieux, il y a quelque chose de bon chez le pire des hommes, etc. Seulement quand je vois une veuve noire, je l'écrase sans la supplier d'être une bonne petite araignée ni la prier de s'abstenir désormais d'empoisonner les gens. Une veuve noire est faite pour piquer, elle n'y peut rien.

— « Y a-t-il », reprit la voix monocorde, « y a-t-il quelque part une race qui parlerait pour vous ? S'il en est une, nous lui enjoindrons de se faire représenter ici. »

A cette idée, le cancrelat cracha, écœuré à l'idée qu'un être d'une autre espèce puisse lui servir de témoin de moralité.

— « Qu'il en soit donc ainsi. Les faits sont-ils suffisants pour permettre une décision ? » Et comme si la voix se répondait à elle-même, elle enchaîna : « leur planète sera mise en rotation. »

Cela n'avait pas l'air d'une sentence bien grave (toutes les planètes sont en rotation, non ?) et la voix mate était sans émotion. Pourtant, à l'énoncé du verdict, je frissonnai. J'eus l'impression que le hall vacillait.

Maman Bidule se retourna et s'avança vers nous. Elle avait une longue route à parcourir mais elle fut bientôt là et Tom-Pouce se jeta dans ses bras. L'enclos immatériel qui nous enserrait se solidifia davantage jusqu'à ce que nous fussions tous trois isolés des regards au sein d'un dôme argenté.

Maman Bidule s'efforçait de réconforter Tom-Pouce qui tremblait et haletait. « Maman Bidule », demanda-t-elle dès qu'elle eut retrouvé son contrôle, « Maman Bidule, qu'est-ce que cela veut dire : *leur planète sera mise en rotation ?* »

Pressant toujours la fillette contre elle, l'extraterrestre me fixa. La tristesse durcissait ses grands yeux habituellement si doux.

(« *Qu'elle basculera de 90° par rapport à l'espace-temps qui nous est perceptible.* »)

On eût cru un chant funèbre exécuté sur une flûte douce. Pourtant, je ne trouvais pas que ce fût tellement dramatique. Je comprenais ce qu'elle avait voulu dire : c'était même plus clair en végien qu'en anglais. Si une figure plane pivote axialement dans son

plan… elle disparaît. Elle cesse d'exister dans un plan. On n'a plus aucun contact avec elle.

Mais elle continue d'exister dans l'absolu. Tout simplement, elle ne se trouve plus à sa place antérieure. Au fond, les cancrelats s'en tiraient à bon compte ! Je m'étais presque attendu à ce qu'on fasse sauter leur planète (les « Trois Galaxies » étaient techniquement capables de faire exploser une planète, cela ne faisait aucun doute) ou à ce qu'ils subissent un châtiment aussi rigoureux ; en fait on se contentait de les mettre à la porte : ils ne pourraient jamais revenir, les dimensions sont tellement nombreuses ! Mais ils ne souffriraient pas. C'était une simple mise en quarantaine.

Et pourtant, Maman Bidule avait l'attitude de quelqu'un qui aurait à son corps défendant pris part à une exécution par pendaison.

Je lui fis part de mon étonnement.

(« *Tu ne comprends pas, petit Kip. Ils n'emportent pas leur étoile avec eux.* »)

— « Oh ! »

Ce fut tout ce que je pus prononcer. Tom-Pouce blêmit.

Les étoiles sont la source de la vie ; les planètes ne sont que le support de celle-ci. Otez l'étoile : la planète se refroidit… se refroidit… se refroidit. Se refroidit davantage encore.

Combien de temps faut-il pour que l'air se congèle ? Combien d'heures ou combien de jours s'écoulent avant que la température atteigne celle du zéro absolu ? J'avais l'impression de grelotter. Et j'avais la chair de poule. Pire que sur Pluton…

— « Maman Bidule, quand va-t-on exécuter la sentence ? » Avec une sorte de nausée d'horreur, je me disais que j'aurais dû intervenir, que les cancrelats eux-mêmes ne méritaient pas un tel sort. Qu'on les fasse sauter, qu'on les extermine ! Soit ! Mais pas la congélation !

(« *C'est fait* »), gazouilla Maman Bidule sur le même ton funèbre.

— « Quoi ? »

(« *L'agent chargé d'appliquer les décisions attendait qu'on l'avertisse. L'ordre est envoyé à l'instant même où le verdict est rendu. Ils avaient déjà basculé hors de notre univers avant même que je me sois retournée pour venir vous retrouver. C'est mieux ainsi.* »)

J'avalais péniblement ma salive. Mais Maman Bidule ajoutait, insistante : (« *N'y pense plus. Maintenant, il te faut du courage.* »)

— « Hein ? Qu'est-ce qu'il y a encore, Maman Bidule ? »

(« *On va nous appeler d'un instant à l'autre pour instruire votre propre procès.* »)

J'écarquillai les yeux, incapable de proférer un son. J'avais cru que c'était fini ! Tom-Pouce, plus mince, plus pâle que jamais, ne pleurait pas. « Vous nous accompagnerez, Maman Bidule ? » dit-elle calmement après avoir humecté ses lèvres.

(« *Oh ! mes enfants ! C'est impossible. Vous devez affronter cela seuls*. »)

Alors je retrouvai ma voix :

— « Mais pour *quelle chose* va-t-on nous juger ? Nous n'avons nui à personne. Nous n'avons rien fait. »

(« *Personnellement, non. C'est votre race qui va être jugée à travers vous*. »)

Tom-Pouce s'écarta de l'extraterrestre et plongea son regard au fond du mien. J'eus un frémissement d'orgueil tragique : en l'extrémité où nous nous trouvions, ce n'était pas vers Maman Bidule qu'elle se tournait ; c'était vers moi. Moi, son frère de race !

Ses pensées, je le savais, étaient semblables aux miennes : nous songions l'un et l'autre à l'astronef. L'astronef à l'affût, tout près de la Terre. A moins d'une fraction de seconde d'ici. Et en même temps à Dieu sait combien de trillions de kilomètres. A l'affût dans un repli de l'espace où ni la ligne D.E.W.[5] ni aucun radar ne pouvait le dépister.

La Terre, verte et dorée, la Terre si belle, accomplissant sa rotation paresseuse dans la chaude lumière du Soleil…

Mais il n'y aurait plus de Soleil !

Plus d'étoiles !

La Lune orpheline aurait un sursaut puis, pierre tombale érigée en mémoire des humaines espérances, elle poursuivrait sa ronde autour du Soleil. Une poignée d'hommes (ceux de la Base Lunaire, ceux de Luna City, ceux de Tombaugh Station) survivraient quelques semaines, quelques mois peut-être. Les derniers survivants. Et puis… eux aussi seraient effacés. Si l'asphyxie ne les tuait, le chagrin et l'esseulement s'en chargeraient.

— « Elle ne parle pas sérieusement, Kip ! » s'exclama Tom-Pouce d'un ton strident. « Dis-moi qu'elle ne parle pas sérieusement ! »

— « Maman Bidule », murmurai-je âprement, « est-ce que les exécuteurs sont déjà à leur poste ? »

Elle ignora ma question pour s'adresser à Tom-Pouce :(« *C'est très sérieux, ma petite fille. Mais ne crains rien. Avant de vous livrer, j'ai obtenu une promesse. Si les choses tournent mal pour les vôtres, vous repartirez l'un et l'autre avec moi. Vous serez autorisés à vivre chez moi. Aussi, soyez braves. Dites la vérité et n'ayez pas peur*. »)

La voix impersonnelle retentit à l'intérieur de l'hémisphère clos qui nous abritait : « Que comparaissent les humains. »

11

PLUS nous avancions sur l'immense surface, plus je me sentais dans la peau d'une fourmi en train de se balader sur une assiette. La présence de Tom-Pouce m'était d'un grand secours ; néanmoins, j'avais l'impression de vivre un de ces cauchemars où l'on se trouve seul au milieu d'une place publique. La petite serrait fermement ma main et pressait étroitement Madame de Pompadour contre elle. Si seulement j'avais pu revêtir mon scaphandre ! Oscar m'aurait protégé et j'aurais éprouvé moins vivement cette impression d'être un animalcule sous le microscope.

Avant de nous quitter, Maman Bidule posa ses doigts sur mon front et son regard magnétique plongea dans le mien. J'écartai sa main et me détournai. « Non… Pas de traitement ! Je ne veux pas… Oh ! je sais que cela part d'une bonne intention, mais je ne veux pas d'anesthésique. Merci quand même. »

Elle n'insista pas. Simplement, elle se tourna vers Tom-Pouce qui, après une hésitation, secoua la tête : « Nous sommes prêts », murmura-t-elle.

A chaque pas que nous faisions sur le vaste plancher nu, je regrettai un peu plus de n'avoir pas laissé Maman Bidule me mettre en condition. Elle aurait au moins dû convaincre Tom-Pouce d'accepter son aide…

Deux autres moucherons s'étaient détachés du mur et venaient à notre rencontre. Quand ils se furent rapprochés, je reconnus l'homme de Néanderthal et le centurion romain. Le premier était mystérieusement poussé en avant mais le Romain, lui, marchait d'un pas allongé, calme et souple. Nous atteignîmes le centre du hall en même temps ; on nous fit arrêter à vingt pas les uns des autres. Tom-Pouce et moi d'une part, l'homme des cavernes et le Romain par ailleurs ; nous nous trouvâmes ainsi placés aux sommets d'un triangle.

— « Salut à toi, Iunio ! » m'écriai-je.

— « Silence, barbare ! » Son regard balayait la foule qui garnissait les murs.

Sa tenue n'avait plus rien de débraillé. Il ne portait plus de jambières négligées. L'armure étincelante qui le sanglait, sous sa tunique, lui descendait aux mollets et un splendide casque à plumet le coiffait. Chaque pouce de métal, chaque courroie, resplendissaient. Tout le long du chemin, il avait marché au pas cadencé, le bouclier derrière l'épaule. Quand il fit halte, il détacha son écu pour le passer à son bras gauche. Il ne sortit pas son glaive du fourreau car son poing droit étreignait avec aisance une javeline pointée tandis qu'il observait l'ennemi d'un œil attentif.

L'homme primitif, à sa gauche, se tassait sur lui-même comme une bête craintive qui s'aplatit, faute d'une cachette où se terrer.

— « Iunio ! Ecoutez-moi ! » Mon inquiétude augmentait à la vue de nos compagnons. Impossible de discuter avec l'homme de la préhistoire, mais peut-être serais-je en mesure de raisonner le Romain. « Savez-vous pourquoi nous sommes ici ? »

— « Oui », lança-t-il par-dessus son épaule. « Nous sommes dans l'arène parce que les dieux veulent nous mettre à l'épreuve. Tâche digne d'un soldat et d'un citoyen romain ! Toi, ce n'est pas ta place ; aussi, n'approche pas. Ou plutôt, non : tiens-toi derrière moi et crie. César te récompensera. »

Je n'eus pas le temps de lui parler raison : une voix de stentor, venue de nulle part, me coupa la parole :

— « VOTRE PROCES EST OUVERT. »

Un frisson convulsif agita Tom-Pouce qui se colla davantage contre moi. Je dégageai ma main gauche qu'elle étreignait et passai mon bras autour de son épaule. « Du cran », lui soufflai-je. « Qu'ils ne t'effrayent pas. »

— « Je n'ai pas peur », répondit-elle en tremblant. « Kip… C'est toi qui parleras. »

— « Tu le veux vraiment ? »

— « Oui. Tu ne t'énerves pas aussi vite que moi. Et si je perdais mon sang-froid… Eh bien, ce serait épouvantable. »

— « Entendu ! »

La voix métallique et nasillarde coupa court à notre conversation. Cette fois encore, elle me parut très proche. « Ce cas dérive du précédent. Les trois spécimens temporaux rassemblés ici proviennent d'une planète de type lanadorien dont l'étoile est située en un point excentrique de la Troisième Galaxie, une région très primitive où il n'existe pas de races civilisées. Vous pouvez constater que celle à laquelle appartiennent ces spécimens est barbare. Elle a déjà été soumise à deux examens et n'aurait pas été prête à comparaître encore si une vérification administrative effectuée en

corrélation avec l'affaire précédente ne nous avait mis en présence de faits nouveaux. »

La voix se posa une question : « Quand a eu lieu le dernier examen ? » et se répondit à elle-même : « Il y a approximativement une demi-vie de Thorium 230. » Elle ajouta, à notre bénéfice, apparemment : « Ce qui représente 80 000 de vos années. »

Iunio tendit le cou comme s'il essayait de localiser l'endroit d'où venait la voix. J'en conclus que le chiffre que nous venions d'entendre avait été traduit à son intention dans son latin corrompu. Moi aussi, j'étais un peu estomaqué, mais je commençais à être blindé contre les surprises de ce genre.

— « Un nouvel examen, après si peu de temps, est-il nécessaire ? »

— « Oui. Il y a eu une discontinuité. Cette race s'est développée avec une rapidité imprévue. » La voix atone poursuivit, en s'adressant à nous : « Je suis votre juge. Beaucoup des êtres civilisés que vous voyez autour de vous font partie de mon être. Les autres sont, ou des spectateurs, ou des étudiants. Certains sont là uniquement parce qu'ils espèrent me prendre en faute. Ils n'ont pas réussi à me convaincre d'erreur depuis plus d'un million de vos années. »

Je ne pus m'empêcher de lâcher : « Vous avez plus d'un million d'années ? » Je n'en croyais rien. Mais, cela, je le tus.

— « Je suis plus âgé encore, mais tous les éléments qui me composent ne sont pas aussi vieux. Je suis en partie une machine dont on peut réparer, changer et reproduire les pièces ; en partie un organisme vivant. Ce qui est vivant en moi meurt et est remplacé. Plus d'une dizaine de dizaines de dizaines d'êtres civilisés, disséminés dans les Trois Galaxies, constituent la partie vivante de mon organisme. Tous peuvent s'intégrer, pour agir, à mes éléments inertes. Aujourd'hui, je suis deux cent neuf êtres qualifiés, pouvant disposer instantanément de la totalité du savoir emmagasiné dans mes éléments inertes et bénéficiant pleinement de leur capacité d'analyse et d'intégration. »

— « Prenez-vous vos décisions à l'unanimité ? » demandai-je vivement. Peut-être y avait-il là une faille… Je n'avais jamais eu beaucoup de succès lorsque j'essayais d'opposer Papa à Maman ; cependant, lorsque j'étais tout petit, j'arrivais quelquefois à brouiller les cartes lorsque je parvenais à faire dire blanc à l'un et noir à l'autre.

La voix me répondit du même ton dépourvu d'émotion : « Les décisions sont chaque fois prises à l'unanimité. Vous serez moins dérouté si vous me considérez comme une personne unique. Nous avons effectué un échantillonnage type », continua mon « interlocuteur », à l'attention, cette fois, de l'assistance. « Le spécimen contemporain est en double exemplaire. Le spécimen moyen destiné à

l'établissement de la courbe de contrôle est celui qui porte des vêtements. Il a été recueilli selon la méthode standard au hasard, à environ une demi-vie de radium 226 des coordonnées des précédents (cela représente à peu près seize cents de vos années). Le dernier spécimen, obtenu par le même procédé d'échantillonnage pour le tracé de la courbe, provient d'un point situé à une distance égalant vingt-quatre fois la première. »

— « Pourquoi la courbe est-elle si courte ? » s'interrogea la voix. « Pourquoi la différence n'est-elle pas dix fois plus grande ? »

— « Parce que les générations de ces organismes sont brèves. Ils mutent rapidement. »

L'explication dut être satisfaisante car la voix poursuivit : « Le plus jeune des échantillons témoignera en premier. »

Je crus qu'il parlait de Tom-Pouce qui eut, elle aussi, cette impression ; elle aplatit ses épaules. Mais la voix poussa une sorte d'aboiement qui fit sursauter l'homme des cavernes, lequel, au lieu de répondre, se serra davantage sur lui-même, se roulant presque en boule.

La voix aboya encore. Puis : « Je connais quelque chose. »

— « Parlez. »

— « Cette créature n'est pas l'ancêtre des autres. »

Cette fois l'intonation parut trahir une certaine émotion. Comme si mon peu démonstratif épicier avait trouvé du sucre dans sa boîte à sel. « Le spécimen a été correctement choisi. »

— « Ce n'est pourtant pas un échantillon représentatif. Veuillez vérifier vos données. »

Un long silence de cinq secondes… et :

— « Ce pauvre être n'est pas l'ancêtre des trois autres. Il n'est que leur cousin. Son rameau n'a pas d'avenir. Qu'on le renvoie sur-le-champ à l'espace-temps auquel il appartient. »

Rapidement, le Néanderthal fut expulsé. Je l'observais tandis qu'on l'emmenait et j'avais le sentiment d'un arrachement. Tout d'abord, il m'avait effrayé. Puis, je l'avais méprisé. Et il m'avait fait honte. Il était lâche, il était sale, il puait. Il était moins civilisé qu'un chien. Mais au cours des dernières minutes, j'avais décidé qu'il valait mieux l'aimer et tenir compte de ce qui parlait en sa faveur car, si peu ragoûtant qu'il fût, il était *humain*. Peut-être n'était-il pas directement mon lointain aïeul, mais dans la situation où je me trouvais, je n'avais pas le goût de renier un parent éloigné, si piteux qu'il fût.

La voix discutait avec elle-même pour déterminer si le procès pouvait continuer. Enfin, elle conclut : « Si les faits se révèlent insuffisants, un nouvel échantillon primitif du rameau évolutif voulu sera convoqué. Iunio ! »

La javeline du Romain se redressa :

— « Qui appelle Iunio ? »

— « Lève-toi et dépose. »

Tout se passa comme je l'appréhendais : mon légionnaire indiqua à la voix où il convenait qu'elle allât et ce qu'il fallait qu'elle y fît. Pas moyen de protéger Tom-Pouce de la verdeur de ce langage qui nous était traduit en anglais. Bien qu'au fond, il n'était plus tellement important que la gosse fût protégée des influences « contraires à l'éducation des jeunes filles ».

La voix sans inflexions poursuivit imperturbablement : « Est-ce bien votre voix ? Est-ce bien votre témoignage ? » Et une autre voix enchaîna – celle du Romain ; il répondait aux questions, narrait ses batailles, décrivait le traitement réservé aux prisonniers. Bien que le discours me parvînt en anglais, le timbre avait toute l'arrogance de la voix de Iunio.

— « Sorcellerie ! » s'écria ce dernier en faisant le signe des cornes.

— « Les voix concordent », dit le « président » quand l'enregistrement eut passé. « Le document sera intégré. » Mais il continua de harceler Iunio, exigeant des détails : Qui était-il ? Pourquoi se trouvait-il en Bretagne ? Qu'avait-il fait là-bas ? Pourquoi servir César était-il indispensable ? Iunio se contentait de jeter de brèves réponses. Enfin, il perdit patience : poussant un hurlement sauvage qui résonna dans la salle monumentale, il se ramassa en arrière et lança sa javeline.

Le coup fut trop court. Pourtant, je pense qu'il avait pulvérisé le record olympique.

Et je me surpris en train de crier de joie.

Le Romain avait dégainé avant même que le javelot fût retombé, et jetant le défi des gladiateurs : « Ave, Caesar », il se mit en garde.

Il abreuva les assistants d'injures, leur dit ce qu'il pensait de la vermine indigne du titre de citoyen, indigne même du nom de *barbare !*

— « Oh ! oh ! » me dis-je en moi-même. « Voilà qui est parlé ! Vous avez voulu voir la race humaine de près… eh bien, vous voilà servis ! »

Iunio poursuivait sa diatribe, appelant ses dieux à la rescousse avec des mots chaque fois plus grossiers, menaçant ses inquisiteurs de la vengeance de César avec un luxe de détails à vous faire frémir. Je formai des vœux pour que tout le sens des horreurs qui nous étaient traduites échappât à Tom-Pouce. Mais cela ne devait sûrement pas être le cas : Tom-Pouce était une fille remarquablement douée.

Je commençais à me sentir fier de mon Romain. Son réquisitoire n'avait rien du caractère ignoble de celui de Cancrelat ; si la syntaxe était médiocre, son langage pis encore, ses manières primitives, ce

vieux sous-officier faisait montre de courage, de dignité et surtout de valeur militaire. C'était peut-être un vaurien – mais un vaurien selon mon cœur.

Pour finir, il somma ses juges de venir l'affronter un à un – ou même en bloc ! Qu'ils forment la tortue : il leur ferait leur affaire en gros ! « Je bâtirai de vos corps un bûcher funéraire ! Je baignerai ma lance dans vos tripes ! Moi qui suis aux portes de la mort, je vous montrerai ce qu'est la tombe d'un Romain : une pyramide élevée avec les cadavres des ennemis de César ! »

Comme il reprenait son souffle, je l'encourageai de la voix et Tom-Pouce joignit ses exclamations aux miennes ; le soldat nous regarda par-dessus son épaule et, avec un rire grimaçant : « Tranche-leur la gorge à mesure que je les renverserai, mon gars. Il y a du pain sur la planche ! »

— « Que le témoin regagne son espace-temps d'origine », laissa tomber la voix de glace.

A sa stupéfaction, une invisible main entraîna Iunio qui invoquait Mars et Jupiter et opposait la force d'inertie à la poussée irrésistible. Le glaive tomba sur le sol avec un bruit de ferraille, se releva et regagna son fourreau de lui-même. Les mains en coupe, je m'écriai à l'intention du centurion qui s'éloignait à toute vitesse : « Au revoir, Iunio ! »

— « Adieu, garçon ! Ce ne sont que des lâches ! » Il haussa les épaules. « Rien de plus qu'une sacrée saloperie de sorcellerie ! »

Puis il disparut hors de ma vue.

— « Clifford Russell…»

— « Heu… Je suis là ! » Tom-Pouce m'étreignit la main.

— « Reconnaissez-vous votre voix ? »

— « Une minute…»

— « Oui ? Parlez. »

Je respirai un grand coup. Tom-Pouce se rapprocha encore. « Défends-toi, Kip ! Ce n'est pas de la plaisanterie, avec eux ! »

— « J'essaierai, ma vieille », dis-je mezza voce. Puis j'interpellai le « président » :

— « On m'a dit que vous entendiez juger la race humaine ? »

— « Exact. »

— « Mais c'est impossible ! Vous n'avez pas assez de données. Ce n'est ni plus ni moins que de la sorcellerie, comme disait Iunio. Vous faites comparaître un homme des cavernes – et décidez que vous vous êtes fourvoyés. Vous avez vu Iunio. Il était ce qu'il était (et loin de rougir de lui, j'en suis fier !) mais il n'a aucun lien avec le monde présent. Cela fait dans les deux mille ans qu'il est mort, à peu de chose près (si toutefois vous l'avez réexpédié à son époque) : ce qu'il représentait a péri avec lui. Qu'il soit bon ou mauvais, il est sans

rapport avec la race humaine telle qu'elle est aujourd'hui. »

— « Je le sais… Vous êtes, vous et votre compagne, les spécimens de l'état présent de votre espèce. »

— « Bon… mais vous ne pouvez nous juger, nous ! Nous sommes l'un et l'autre aussi éloignés de la moyenne humaine actuelle que l'est tout échantillon témoin. Ni Tom-Pouce ni moi ne prétendons être des anges. Si vous condamniez la race à laquelle nous appartenons au nom de ce que nous deux avons fait, vous commettriez une grave injustice. Jugez-*nous* – ou jugez-*moi* en tout cas…»

— « Moi aussi ! »

— «… sur mes actes. Mais ne tenez pas ceux de mon espèce pour responsables de mon comportement. Ce n'est pas là une attitude scientifique. Ce n'est pas mathématiquement acceptable. »

— « Si. »

— « Non ! Les êtres humains ne sont pas des molécules interchangeables : ils sont tous différents les uns des autres. »

Mieux valait ne pas me hasarder sur le terrain juridique : cela n'avait pas porté chance aux cancrelats.

— « Vous avez raison : les êtres humains ne sont pas des molécules. Mais ils n'ont pas non plus d'individualité. »

— « Bien sûr que si ! »

— « Ils dépendent les uns des autres : ils font tous partie d'un organisme unique. N'êtes-vous pas intégralement présent dans chacune de vos propres cellules ? A partir de trois échantillons témoins de ce que vous appelez la race humaine, je suis en mesure de prédire les potentialités et les limitations futures de cette race. »

— « Nous n'avons pas de limitation ! Et notre futur est imprévisible. »

— « Peut-être n'avez-vous en effet pas de limites », me concéda la voix. « C'est un point à déterminer. Mais si c'est vrai, cela ne parle pas en votre faveur. Nous-mêmes avons des limites. »

— « Pardon ? »

— « La raison d'être de cet examen vous a échappé. Vous parlez de « justice » et je sais ce que vous entendez par là. Mais jamais deux races dissemblables ne sont tombées d'accord sur la signification de ce concept, quel que soit le vocable sous lequel on le désigne. Cette notion n'a pas sa place ici. Vous ne vous trouvez pas devant un tribunal. »

— « Où suis-je donc ? »

— « En présence d'un « Conseil de Sécurité », si vous voulez. A moins que vous ne préfériez dire un « Comité de Vigilance ». L'appellation n'importe pas. Mon seul propos est, après avoir procédé à l'examen de votre race, de déterminer si votre survivance constitue une menace. Dans l'affirmative, j'ordonnerai votre exécution. Il n'y a

qu'un moyen sûr d'échapper à un danger : le neutraliser quand il est encore dans l'œuf. Ce que j'ai appris sur votre compte m'incite à penser que vous risquez de mettre un jour en péril la sécurité des Trois Galaxies. »

— « Mais vous avez dit que trois échantillons étaient indispensables et vous avez admis que l'homme des cavernes n'était pas représentatif de notre race. »

— « Nous disposons des trois échantillons : vous deux et le Romain. En tout état de cause, un seul spécimen suffit. Si l'on en prend trois, c'est en souvenir d'une très ancienne coutume ; nous avons l'habitude de recouper minutieusement les faits. Je ne dispense pas la justice ; je ne fais que m'assurer que je ne commets pas d'erreur. »

J'allais lui dire qu'il se trompait, même s'il avait un million d'années, mais il ne m'en laissa pas le temps :

« Je poursuis l'examen. Clifford Russell, reconnaissez-vous votre voix ? »

Et j'entendis ma voix. C'était à nouveau le rapport que j'avais dicté mais, cette fois, in extenso ; tout y était : épithètes colorées, opinions personnelles, commentaires à bâtons rompus – tout jusqu'au moindre mot, au moindre lapsus.

Inutile d'aller jusqu'au bout ! Je levai la main : « D'accord, c'est moi qui ai dit cela. »

L'enregistrement s'arrêta net. « Maintenez-vous vos paroles ? »

— « Euh… oui ! »

— « Désirez-vous ajouter, supprimer ou modifier quelque chose ? »

Je réfléchis. Hormis quelques mots superfétatoires, mon récit était net et sans ambages. « Non, je maintiens. »

— « Et ceci… est-ce également votre voix ? »

Ce coup-là, j'étais possédé. Ce que j'entendais, c'était l'interminable compte rendu que j'avais fait au Professeur Joe sur… eh bien, sur tout : l'histoire de la Terre, ses coutumes, ses habitants, les œuvres de ces derniers. En une illumination soudaine, je compris pourquoi le Prof arborait le même insigne que Maman Bidule. Comment dit-on chez les truands ? Oui… un mouton ! Le brave Joe n'était qu'une casserole !

J'en avais la nausée.

— « Je veux en entendre davantage. »

Ils se plièrent à mon désir. Mais je n'écoutais pas vraiment ; j'essayais de me rappeler, non pas les mots que j'avais prononcés et que je réentendais ainsi, mais ce que j'avais pu dire d'autre : qu'avais-je reconnu qui pût être un témoignage à charge contre l'humanité ? Les Croisades ? L'esclavagisme ? Dachau et ses chambres à gaz ?

Jusqu'où avais-je été ?

La bande se déroulait. Bon Dieu, ce truc avait duré des semaines ! Je ne pouvais pas attendre jusqu'à ce que j'aie pris racine…

— « C'est bien ma voix. »

— « Maintenez-vous toujours vos dires ? Ou voulez-vous corriger, réviser, compléter votre déposition ? »

Comme on ne saurait rien négliger, je m'enquis :

— « Puis-je la recommencer ? »

— « Si tel est votre souhait. »

Je m'apprêtais à dire : « D'accord ! On efface tout et on recommence », mais accepteraient-ils ? Ou conserveraient-ils les deux textes pour les confronter ? Je n'ai pas de préjugés à l'égard du mensonge – « dis la vérité pour mettre le diable en déroute » est un adage qui perd sa vertu lorsque les vôtres, vos amis, toute votre race sont l'enjeu posé sur le tapis.

Si je mentais, le devineraient-ils ?

— « Maman Bidule nous a dit de dire la vérité et de ne rien craindre, Kip. »

— « Seulement, elle est de l'autre côté de la barricade ! »

— « Oh ! Non, Kip… Non ! »

Il me fallait répondre mais j'étais si troublé que je n'arrivais pas à raisonner. J'avais essayé de dire la vérité au Professeur Joe… Oh ! évidemment, il y aurait des choses que j'avais laissées dans l'ombre : je n'avais pas évoqué toutes les horreurs qui font cinq colonnes à la une. Mais, pour l'essentiel, mes propos étaient véridiques.

Pourrais-je mieux m'en tirer sous le coup de la nécessité ? Me permettraient-ils de faire table rase et avaleraient-ils une campagne de propagande préfabriquée ? Et si le simple fait de modifier mon histoire devait être utilisé comme un argument pour condamner la race humaine ?

— « Je maintiens ma déposition. »

— « Que le témoignage soit intégré. La parole est à Patricia Wynant Reisfeld…»

Tom-Pouce, à mon exemple, confirma presque tout de suite sa déposition, qui fut, elle aussi, jointe au dossier.

— « Les faits sont intégrés », dit la voix métallique. « Nous nous trouvons devant des êtres qui, de leur propre aveu, sont sauvages et cruels, et se livrent à toutes sortes d'atrocités. Ils s'entre-dévorent, condamnent leurs semblables à mourir de faim et les assassinent. Ils n'ont pas d'art. Leur science est extrêmement primitive : et pourtant, ils sont tellement sanguinaires de nature que leur savoir si mince soit-il, ils le mettent délibérément au service de la destruction : tribu dressée contre tribu, ils s'exterminent les uns les autres. Peut-être arriveront-ils à s'annihiler totalement, tant la force qui les pousse est

impérieuse. Mais si, par quelque malencontreux hasard, ils échappent à un tel sort, il est inévitable que, le temps aidant, ces créatures atteignent les étoiles. La possibilité qu'il nous faut maintenant évaluer s'énonce ainsi : dans combien de temps cette race entrera-t-elle en contact avec nous si elle poursuit son existence ? Quelles seront alors ses potentialités ? Ce que nous incriminons en vous », poursuivit la voix en s'adressant cette fois à nous, « c'est ce mélange de sauvagerie et d'intelligence supérieure. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? »

Je gonflai mes poumons et m'efforçai de me calmer. Je savais que notre cause était perdue. Pourtant, je devais tout tenter.

— « Mes seigneurs et pairs », commençai-je, à l'instar de Maman Bidule…

— « Correction. Nous ne sommes pas vos « seigneurs » et il n'a pas été établi que vous fussiez nos égaux. Si vous tenez à employer le vocatif, appelez-moi *Modérateur*. »

— « Bien. Monsieur le Modérateur…»

Qu'avait donc dit Socrate à ses Juges ? Il savait d'avance qu'il était condamné – comme nous. Et pourtant, bien qu'il eût été obligé de boire la ciguë, ç'avait été lui le vainqueur.

Mais non. Son *Apologie* ne m'était d'aucun secours : c'était seulement sa vie à lui qu'il avait à perdre. Dans notre cas, il s'agissait de la vie de tous.

«… vous dites que nous n'avons pas d'art. Avez-vous vu le Parthénon ? »

— « Anéanti au cours d'une de vos guerres. »

— « Je conseille d'y jeter un coup d'œil avant de nous mettre en rotation. Sinon, vous aurez raté quelque chose. Et notre poésie, l'avez-vous déjà entendue ? *C'en est fini de nos plaisirs : ces acteurs, je vous l'annonçai, n'étaient qu'esprits. Les voilà dissous dans l'air, dissous dans l'air ténu. Et, comme l'imaginaire trame de cette vision, les tours encapuchonnées de nuages, les palais somptueux, les temples solennels et le vaste globe lui-même… lui-même… euh… tout son héritage… se dissiperont.* »

Je me tus. Tom-Pouce sanglotait. Pourquoi avais-je choisi ce morceau ? On dit que le subconscient n'agit jamais « accidentellement ». Je pense qu'*il avait fallu* que ce fût précisément ce texte qui me soit monté aux lèvres.

— « Cela pourrait se produire », commenta la voix impitoyable.

— « Je ne vois pas en quoi ce que nous faisons vous regarde, pour autant que nous n'interférons pas avec vous…» Ça y était : je balbutiais de nouveau et c'est tout juste si je ne chialais pas !

— « Nous considérons que cela nous regarde. »

— « Nous ne sommes pas placés sous l'autorité de votre Gouvernement. »

— « Correction. Les Trois Galaxies ne constituent pas un gouvernement. Les conditions nécessaires aux institutions gouvernementales ne peuvent être réunies lorsque l'espace à contrôler est aussi vaste et les cultures qui coexistent aussi diverses. Nous nous sommes contentés de mettre sur pied des districts de police qui assurent la protection de tous. »

— « Soit ! Même en ce cas, quels ennuis avons-nous causés à vos policiers ? Nous étions tranquillement chez nous – j'étais personnellement tranquillement chez moi quand les cancrelats ont fait irruption. Ce sont eux qui ont déclenché tout ce tintamarre. Nous ne vous avons nui en rien. »

— « Plus tard, vous nous nuirez peut-être. C'est cette éventualité qu'il nous faut supputer. »

Je ne savais plus quoi dire. Il n'était pas question pour moi de garantir que la race humaine se conduirait bien. Impossible de prendre un tel engagement au nom de l'humanité : j'en étais parfaitement conscient et mes juges ne l'ignoraient pas.

— « Supplément d'information. Compte tenu du processus de mutation ces êtres s'apparentent étroitement à la Vieille Race. De quelle zone de la Troisième Galaxie sont-ils originaires ? »

La machine répondit à sa propre question en énumérant une série de coordonnées qui ne signifiaient rien pour moi. « Mais », ajouta-t-elle, « ils ne sont pas membres de la Vieille Race. Ce sont des éphémères. Et c'est là où réside le danger : ils changent trop vite. »

— « La Vieille Race n'a-t-elle pas perdu une unité dans ce secteur il y a de cela quelques demi-vies de Thorium 230 ? Cela n'expliquerait-il pas pourquoi le plus ancien des échantillons présentés n'a pas concordé ? »

La réponse fut catégorique : « Qu'ils soient issus ou non de la Vieille Race est un élément totalement étranger aux débats. La probation est en cours. Une décision doit être prise. »

— « Une décision fondée. »

— « Elle le sera… L'un de vous deux a-t-il quelque chose à ajouter pour sa défense ? » reprit la voix désincarnée.

Je m'étais demandé comment répondre à l'argument touchant à la médiocrité de notre science. J'aurais voulu rétorquer que nous étions passés en deux siècles à peine de l'énergie musculaire à l'énergie atomique, mais je craignais que cela pût renforcer la position de l'accusation.

— « Tom-Pouce, tu as une idée, toi ? »

Elle s'avança brusquement et lança d'une voix vibrante : « Nous avons sauvé la vie de Maman Bidule. Cela ne joue donc pas en notre faveur ? »

— « Non », répliqua la voix de givre. « C'est en dehors de la

question. »

— « Eh bien, c'est regrettable ! » De nouveau, elle pleurait. « Vous devriez avoir honte ! Brutes ! Lâches ! Oh ! vous êtes pire que les cancrelats…»

Je l'attirai à moi ; elle cacha sa tête dans le creux de mon épaule, frissonnante. « Je suis désolée, Kip ! » dit-elle dans un murmure. « Cela a été plus fort que moi. Je crains d'avoir tout gâché. »

— « N'importe comment, c'était couru d'avance. »

— « Avez-vous autre chose à dire ? » répéta, implacable, l'accusateur sans visage.

Mes yeux firent le tour de la salle. *Les tours encapuchonnées de nuages… Le vaste globe lui-même…*

— « Ceci encore », m'écriai-je farouchement. « Il ne s'agit pas de défense. Nous n'avons pas à nous défendre. Allez-y… Arrachez-nous notre étoile ! Vous êtes capables de le faire si vous en avez les moyens – et je suis persuadé que vous les avez. Ne vous gênez pas ! Nous en créerons une autre ! Puis, un beau jour, nous reviendrons et alors… à nous deux ! Vous y passerez jusqu'au dernier ! »

— « Voilà qui est parlé, Kip ! C'est ça le langage qui leur convient…»

Contre toute attente, ma déclaration ne provoqua aucun chahut. Soudain, je me sentis dans les souliers du gamin invité qui vient de lâcher une terrible incongruité et ne sait comment la rattraper.

Mais ce que j'avais dit, je le pensais. Bien sûr, je ne croyais pas que nous puissions agir ainsi – pas encore. Mais nous essayerions. Rien de plus beau, pour un homme, que de mourir à la tâche.

— « Il est possible que vous y parveniez », laissa tomber la voix, toujours aussi abstraite. « Est-ce terminé ? »

— « Oui. » C'était terminé. Pour tous les humains.

— « Quelqu'un souhaite-t-il intervenir en leur faveur ? Humains, existe-t-il une race qui plaiderait votre cause ? »

Nous ne connaissions pas d'autre race que la nôtre. Les chiens ? Les chiens peut-être pourraient être nos avocats ?

— « Je parlerai pour eux ! »

Tom-Pouce redressa soudain la tête.

— « C'est Maman Bidule ! »

Elle surgit devant nous. La fillette, qui voulut se précipiter vers elle, fut repoussée par l'invisible rempart. « Du calme, mon petit », l'avertis-je en lui prenant le bras, « elle n'est pas ici. C'est un genre de télévision. »

— « Mes seigneurs et pairs, vous bénéficiez du secours de multiples esprits et d'un ample savoir…» Cela faisait un curieux effet de percevoir en même temps son timbre musical et ses paroles

traduites en anglais !

«… mais, *moi*, je connais ces créatures. C'est vrai : ils sont violents (en particulier le plus petit de ces deux spécimens) mais leur violence est en rapport avec leur âge. Comment attendre d'une espèce dont les membres meurent avant d'être sortis de la prime enfance un comportement adulte ? Nous-mêmes, ne faisons-nous pas usage de la violence ? N'avons-nous pas exterminé, tout à l'heure, des milliards d'êtres vivants ? Une race peut-elle survivre si elle n'a pas d'instincts belliqueux ? Ceux-là, évidemment sont parfois plus violents qu'il n'est nécessaire, plus brutaux qu'il n'est sage. C'est qu'ils sont si jeunes, ô mes pairs ! Laissez-leur le temps d'apprendre. »

— « Voilà justement ce qui est à craindre : qu'ils apprennent. La sentimentalité propre à votre race déforme votre jugement. »

— « C'est faux ! Nous sommes pitoyables mais nous ne sommes pas insensés. Combien, oh ! combien de décisions auxquelles je répugnais ont été prises sur mon instigation ? Vous le savez. C'est enregistré dans les archives et j'aime autant ne pas m'en souvenir. Pourtant, je suis prête à recommencer. Quand un rameau est définitivement malade, on doit l'arracher. Nous ne sommes point sentimentaux. Nous sommes les meilleurs surveillants que vous ayez jamais trouvés, car c'est sans colère que nous agissons. Nous ne transigeons jamais avec le mal. Mais lorsqu'un enfant se trompe, c'est avec une tendre indulgence que nous le traitons. »

— « Avez-vous terminé ? »

— « Je dis qu'il ne faut pas élaguer cette branche ! J'ai terminé. »

L'image de Maman Bidule se dissipa, tandis que la voix reprenait :

— « Une autre race désire-t-elle parler en faveur de ceux-là ? »

— « Moi, je parlerai pour eux. »

Un énorme singe vert se tenait maintenant à l'endroit où, quelques instants plus tôt, s'agitait Maman Bidule. Il nous dévisagea, dodelina du menton, fit une culbute imprévue qui l'amena à achever son examen la tête entre les jambes. « Je ne suis pas de leurs amis, mais j'aime la « justice », ce en quoi je me distingue de mes collègues, membres du présent Conseil. » Il pivota rapidement et plusieurs fois sur lui-même. « Comme l'a souligné notre sœur, cette espèce est dans sa jeunesse. Les petits enfants qui naissent au sein de la noble race à laquelle j'appartiens se mordent et s'égratignent l'un l'autre. Il arrive même à certains d'en mourir. Moi qui vous parle, il fut un temps où je me conduisais de la sorte. » Il se lança en l'air, atterrit sur les mains et gambada dans cette position. « Pourtant, y a-t-il ici quelqu'un qui me refuse le titre de civilisé ? » Il fit une pause pour se gratter d'un air méditatif. « Ce sont des brutes cruelles et je ne vois vraiment pas

comment quelqu'un pourrait les apprécier. Or, je vous dis ceci : il faut leur donner une chance. »

— « Avez-vous quelque chose à ajouter avant qu'une décision soit prise à votre égard ? » nous demanda la voix.

— « Non, finissons-en », allais-je dire, mais Tom-Pouce approcha sa bouche de mon oreille. Quand elle s'écarta de moi, j'acquiesçai et m'adressai à notre « juge ».

— « Monsieur le Modérateur, si votre verdict nous condamne, je vous demanderais de ne pas donner ordre aux exécuteurs d'accomplir leur tâche avant que nous ayons rallié la Terre. Nous savons que vous pouvez nous y faire revenir en quelques minutes. »

La réponse ne fut pas immédiate : « Je ne comprends pas cette demande. Je vous ai expliqué que ce n'est pas vous personnellement qu'on juge. Des dispositions ont été prévues pour vous permettre de poursuivre votre existence. »

— « Nous sommes au courant. Mais nous préférons être chez nous, avec les nôtres. C'est tout. »

De nouveau, je perçus une hésitation. « Votre vœu sera exaucé. »

— « Les données rassemblées sont-elles suffisantes pour qu'une décision soit prise ? »

— « Oui. »

— « Quelle est la décision ? »

— « Cette race comparaîtra à nouveau d'ici douze demi-vies de radium. Durant cette période, ce ne sera que pour elle-même qu'elle constituera un danger. Eu égard à ce péril intérieur, nous la soutiendrons de notre assistance. Pendant la période probatoire, elle sera confiée à l'étroite surveillance de la Mère Gardienne…» (la machine émit un trille qui était le nom végien de Maman Bidule) « le limier chargé de suivre cette affaire, qui devra signaler sur-le-champ toute modification de la situation susceptible d'inspirer de l'inquiétude. Nous souhaitons à ladite race bonne chance dans sa longue ascension vers le progrès. »

« Que ces deux-là soient immédiatement renvoyés à leur espace-temps d'origine. »

12

FRANCHIR l'atmosphère pour se poser à New Jersey sans plan de vol me paraissait imprudent. New Jersey se trouve à proximité d'objectifs stratégiques importants et nous constituions une cible parfaite pour les missiles à tête atomique.

(« *J'ai comme une idée que nous pouvons les éviter* »), chantonna Maman Bidule avec la tonalité indulgente que je lui connaissais.

Le fait est que tout se passa au mieux. Elle nous déposa dans une rue peu passante, fredonna un petit trémolo d'adieu et disparut.

Se balader la nuit en combinaison anti-V n'a rien d'illégal. Même si on presse une poupée de chiffon contre son cœur. Seulement, ce n'est quand même pas tellement courant… et les poulets nous harponnèrent. Coup de téléphone à Papa Tom-Pouce : vingt minutes plus tard, nous buvions un coca-cola en grignotant des biscuits dans le bureau dudit. Et nos langues allaient bon train !

La mère de Tom-Pouce rata d'un cheveu l'apoplexie. Tandis que nous racontions notre histoire, elle ne cessait de répéter en s'étouffant : « Je ne peux pas y croire. » Jusqu'à ce que le Professeur Reisfeld en eût assez : « Cela suffit, maintenant, Janice. Si tu ne peux te taire, va te coucher. »

Comment blâmer la pauvre femme ? Sa fille disparaît sur la Lune, passe pour morte et réapparaît miraculeusement… sur la Terre ! Mais son mari, lui, nous croyait. Maman Bidule avait le don de « compréhension » – il avait, quant à lui, celui… d'« acceptation ». Confronté à un fait inhabituel, il réagissait en écartant toutes les théories qui ne cadraient pas avec le phénomène nouveau.

Il examina le vidoscaphe de Tom-Pouce, lui fit coiffer son casque, éclaira celui-ci pour l'opacifier – sans cesser de sourire. Puis il décrocha le téléphone : « Il faut que Dario voit ça. »

— « Kurt… il est minuit ! »

— « Je t'en prie, Janice. La fin du monde n'attend pas l'heure

d'ouverture des bureaux. »

— « Professeur Reisfeld…»

— « Quoi donc, Kip ? »

— « Vous ne voulez pas voir d'autres choses avant ? »

Je sortis les « choses » qui garnissaient les poches d'Oscar : deux balises (une pour chacun de nous), un morceau de « papier » métallique couvert d'équations, deux « bonheurs » et deux sphères argentées. Nous avions fait un détour par Véga IV et pendant presque toute la durée de l'escale, le Professeur Joe et un de ses collègues, après nous avoir plongés dans une espèce d'hypnose, avaient essoré nos cerveaux pour en extirper tout ce que nous connaissions dans le domaine des maths. Pas pour se mettre à l'école, évidemment ! Non : ils avaient simplement besoin de connaître le langage mathématique des hommes (depuis les radicaux et les vecteurs, jusqu'au symbolisme insolite de la physique supérieure) pour les instruire. Les résultats de leurs travaux étaient rassemblés sur le papier métallique.

Je fis voir les balises au Professeur Reisfeld. « La mission de surveillance dont Maman Bidule est chargée nous concerne et elle nous a dit d'utiliser ces engins si nous avons besoin d'elle. Elle doit en principe demeurer à proximité – à mille années-lumière au grand maximum. Mais, même si elle se trouve très loin, elle viendra. »

— « Oh ! » Il étudia ma balise. Elle était plus finie et plus petite que celle que la Mère Gardienne avait bricolée sur Pluton. « Peut-on prendre le risque de la démonter ? »

— « Elle est chargée à bloc. Cela pourrait exploser. »

— « Oui… peut-être bien. » Il me la rendit à regret.

Un « bonheur »… c'est inexplicable. Cela ressemble à ces petites sculptures abstraites qu'on a autant de plaisir à toucher qu'à contempler. Le mien ressemblait à de l'obsidienne – de l'obsidienne tiède et sans dureté. Celui de Tom-Pouce se rapprochait davantage du jade.

Mais c'était à partir du moment où vous mettiez l'objet en contact avec votre tête que les choses devenaient surprenantes. J'expliquai le mode d'emploi au professeur. L'expérience lui causa une impression profonde : c'est que Maman Bidule, alors, vous enveloppe ; vous vous sentez à l'abri, réchauffé – et *vous comprenez.*

— « Elle vous aime », fit-il en me rendant l'objet. « Ce n'était pas à moi que ce message était adressé. Excusez-moi. »

— « Oh ! Elle vous aime aussi ! »

— « Hein ? »

— « Elle aime tout ce qui est petit, jeune, sans défense. »

Le père de Tom-Pouce ne remarqua même pas ce que ces paroles avaient d'insolite en la circonstance. « C'est un agent de police, dites-vous ? »

— « Plus précisément, on pourrait considérer qu'elle appartient à la brigade des mineurs. Le quartier où nous habitons est un quartier sordide, douteux et fréquenté par des truands. Elle doit parfois faire des choses qui ne lui plaisent pas ; mais c'est un bon flic. Et les boulots désagréables, il faut bien que quelqu'un s'en charge. Elle ne tire pas au flanc. »

Je le laissai éprouver à nouveau le « bonheur ».

Il regarda Tom-Pouce qui s'était endormie, la tête dans son assiette.

— « Je n'aurais pas dû me faire de bile pour elle. Entre Maman Bidule… et vous ! »

— « On était une équipe. Sans Tom-Pouce, ça n'aurait pas marché. Elle a du cran, cette gosse ! »

— « Un peu trop, quelquefois ! »

— « Il arrive que le surplus soit nécessaire ! Ces sphères, professeur, sont des appareils d'enregistrement. Est-ce que vous avez un magnétophone ? »

— « Bien sûr ! »

Nous installâmes l'instrument pour repiquer le message déposé dans les globes végiens. En effet, une fois celui-ci délivré, c'est fini : l'architecture moléculaire du support est définitivement rompue. L'opération terminée, je fis voir le papier métallique à mon hôte. J'avais, pour ma part, déjà essayé de le lire, mais il m'avait été impossible de dépasser les premières lignes : c'était tout juste si je parvenais à identifier un signe par-ci, par-là. Le Professeur Reisfeld alla jusqu'à la moitié de la première page. « Je ferais mieux de passer ces coups de téléphone », dit-il.

L'aube.

Notre bonne vieille Lune se dégage en partie. J'essaye de localiser Tombaugh Station. Tom-Pouce dort sur le divan, enveloppée dans la robe de chambre paternelle. Madame de Pompadour serrée contre elle : le professeur avait essayé de la porter dans son lit mais elle s'était réveillée et n'avait rien voulu savoir. Son père avait été forcé de capituler. Pour le moment, il suçote sa pipe vide tandis que ma boule d'argent fait à mi-voix des confidences au magnétophone. De temps en temps, il me pose une question à laquelle je réponds par monosyllabes.

A l'autre bout de la pièce, le Professeur Giomi et le Docteur Bruck barbouillent le tableau noir, effacent quelque chose, gribouillent de nouveaux signes ; ils discutent au sujet de ce papier qui ressemble à du métal. Les génies, il y en a treize à la douzaine à l'Institut pour le Progrès des Sciences. Mais ces deux-là passeraient inaperçus n'importe où. Bruck a tout du chauffeur de poids lourd et Giomi a l'air aussi

exalté que l'était Iunio. Ils débordent l'un et l'autre d'excitation. Mais celle-ci ne s'extériorise chez Bruck que par le tic qui lui tord le visage et qui, chez un autre, m'a affirmé le père de Tom-Pouce, serait un symptôme manifeste de dépression nerveuse.

Deux jours plus tard, nous étions toujours là. Reisfeld s'était rasé. Il était le seul. J'avais réussi à faire un somme et même à prendre une douche. Papa Tom-Pouce écoutait les enregistrements. De temps en temps, Giomi ou Bruck l'appelait, le premier avec une clameur quasi hystérique, le second sur un timbre flegmatique. Alors l'interpellé posait une ou deux questions, hochait la tête et revenait s'asseoir. J'étais certain que ces mathématiques-là étaient au-delà de ses capacités. Seulement, il pouvait assimiler les résultats et les intégrer à d'autres données.

J'avais fait mine de rentrer à la maison quand j'avais terminé de leur raconter ce que je savais, mais on m'avait prié de rester : le Secrétaire Général de la Fédération des Nations Libres était en route.

Alors, j'étais resté et n'avais pas même téléphoné. A quoi bon énerver la famille pour rien ? J'aurais pensé que la moindre des choses, si je devais voir le Secrétaire Général, aurait été de me rendre à New York. Mais non : le Professeur Reisfeld l'avait invité. Je commençai à me rendre compte que n'importe quelle personnalité était prête à se déranger, pour peu qu'il en émette le vœu.

Mr. van Duivendijk était un homme svelte et de haute taille. « J'ai cru comprendre que vous êtes le fils du Dr. Samuel Russell ? » fit-il en me serrant la main.

— « Vous connaissez mon père, Monsieur le Secrétaire Général ? »

— « Nous avons fait connaissance à La Haye, il y a plusieurs années. »

Bruck, qui avait à peine salué le Secrétaire Général lorsqu'il était entré, me dévisagea :

— « Tu es le fils de Samuel Russell ? »

— « Vous aussi vous le connaissez ? »

— « Evidemment. « De l'Interprétation Statistique des Données Incorrectes ». Brillant travail ! »

Il se détourna pour accroître la couche de poussière de craie qui lui blanchissait les manches. Je n'avais jamais entendu dire que Papa eût écrit un truc pareil et ne savais pas davantage qu'il connût la plus haute personnalité de la Fédération. Par moment, je me demande s'il n'est pas un peu excentrique.

Mr. van Duivendijk patienta un peu. Lorsque les deux super-grosses têtes s'interrompirent pour se détendre, il leur demanda s'ils étaient sur une piste.

— « Ouais », grogna Bruck.

— « Epoustouflant », renchérit Giomi.

— « Par exemple ? »

— « Eh bien…» Le premier tendit le doigt vers une ligne griffonnée à la craie. « Cela veut dire qu'on peut freiner net une réaction nucléaire à distance. »

— « A quelle distance ? »

— « Quinze mille kilomètres, ça vous irait ? Ou exigez-vous que cela se fasse depuis la Lune ? »

— « Quinze mille kilomètres me paraissent devoir suffire. »

— « Avec l'énergie voulue, ça marcherait depuis la Lune », l'interrompit Giomi. « C'est inouï ! »

— « Comme vous dites », opina van Duivendijk. « Quoi encore ? »

— « Si vous n'êtes pas satisfait, on pourrait aussi vous faire monter de la bière », ronchonna Bruck.

— « Allez… dites-moi. »

— « Vous voyez… la dix-septième ligne ? Je ne peux rien vous promettre, mais ce serait la formule de l'anti-gravité que je ne serais pas autrement étonné. Maintenant, si vous opérez une rotation de 90°, vous avez la formule du voyage temporel. C'est du moins ce que prétend l'Italien déséquilibré ici présent. »

— « C'est la formule du voyage temporel ! »

— « S'il a raison, l'énergie indispensable pour passer à l'application pratique équivaut à celle que dégage une étoile de belle taille. Alors…» Bruck considéra les gribouillis enchevêtrés. « Un moyen inédit d'obtenir la conversion de la matière ? Possible… Qu'est-ce que vous penseriez d'un générateur de poche surclassant en efficacité un réacteur Brisbane ? »

— « C'est faisable ? »

— « Vous le demanderez à votre petit-fils ! On n'est pas prêt de le voir à l'œuvre, ce matin…» répondit le savant d'un ton maussade.

— « Docteur Bruck, qu'est-ce qui vous chiffonne ? »

L'homme se renfrogna un peu plus.

— « Qu'allez-vous faire ? Classer cette histoire dans la catégorie *Archi-secret ?* Je n'aime pas qu'on applique la censure aux mathématiques. C'est une honte, à mon avis. »

Je n'en croyais pas mes oreilles. Lorsque j'avais expliqué la censure à Maman Bidule, je crois l'avoir choquée. La Fédération, avais-je dit, doit forcément garder le secret sur certaines informations pour assurer la sécurité. Exactement comme les Trois Galaxies. Il n'y avait rien eu à faire. Elle avait seulement fini par déclarer qu'à longue échéance, les résultats seraient les mêmes. N'empêche que cela me tracassait : moi non plus, je n'aime pas beaucoup que la science soit mise sous le boisseau. Cela dit, il est des risques qu'on n'a pas le droit

de prendre à la légère.

— « Je n'ai pas de goût pour le secret », dit Mr. van Duivendijk. « Cependant, il me faut en passer par là. »

— « J'aurais parié que vous me répondriez cela. »

— « S'il vous plaît ! Ce projet est-il un projet appartenant au Gouvernement des Etats-Unis ? »

— « Hein ? Bien sûr que non. »

— « Ce n'est pas non plus un projet de la Fédération. Parfait… Vous m'avez montré des équations : je ne suis pas en mesure de vous interdire de les publier. Elles sont à vous. »

Bruck secoua la tête. « Non. A lui ! » Son doigt se braquait vers moi.

— « Je vois », murmura le Secrétaire Général en me fixant. « Je suis un juriste, jeune homme : si vous voulez les publier, je n'ai aucun moyen pour vous en empêcher. »

— « Moi ? Mais cela ne m'appartient pas. Je suis un… un simple messager en quelque sorte. »

— « Vous seul pouvez prétendre que ces équations sont votre propriété. Souhaitez-vous les voir publiées ? Sous votre nom à tous les deux, peut-être ? »

Il n'y avait pas de doute : il le désirait.

— « Bien sûr ! »

Le Secrétaire Général ne s'en tint pas là. Il nous harcela de questions, écouta les enregistrements. Puis prit le téléphone et appela… la Lune ! Je savais que c'était possible, mais si quelqu'un m'avait dit que je serai témoin d'une pareille conversation…

— « Allô… van Duivendijk à l'appareil… oui, le Secrétaire Général. Passez-moi le Commandant en chef… Allô, Jim ?… Ce que la ligne peut être mauvaise !… Jim, dites-moi : il vous arrive d'effectuer des manœuvres sur terrain, n'est-ce pas ?… Cet appel est tout à fait officieux, mais je vous suggérerais d'envoyer une patrouille explorer une vallée…» (il se tourna vers moi et je le renseignai en toute hâte) « une vallée située au-delà des crêtes juste à l'est de Tombaugh Station. Je n'ai pas avisé le Conseil de Sécurité. Cette conversation est une simple conversation amicale. Toutefois, j'insiste vivement : si vous allez reconnaître la vallée en question, allez-y en force. Et avec tout votre armement. Il est possible que vous tombiez sur un nid de serpents. Des serpents camouflés… Appelons cela une intuition, voulez-vous ?… Oui, les gosses vont bien, merci. Et Béatrice aussi. J'appellerai Mary pour lui dire que je vous ai eu au bout du fil. »

Le Secrétaire Général voulait mon adresse mais je ne sus lui dire quand je serais de retour, ignorant pour combien de temps j'étais encore ici. (Je m'abstins de prononcer l'expression « partie de cache-cache » qui m'était venue à l'esprit). Mr. van Duivendijk haussa les

sourcils.

— « On vous doit bien de vous raccompagner chez vous ! Hein. Professeur ? »

— « Ça ne me paraîtrait pas une récompense exagérée. »

— « Russell, si je me rappelle bien l'enregistrement que j'ai écouté, vous envisagez de faire vos études d'ingénieur – avec l'espace comme objectif ? »

— « Oui, monsieur… Heu… Pardon ! Oui, Monsieur le Secrétaire. »

— « N'avez-vous jamais songé au Droit ? Il y a une foule d'ingénieurs qui meurent d'envie d'aller dans l'espace, mais pas beaucoup de juristes. Pourtant, la Loi ira partout. Un type qui aurait une bonne formation en droit spatial et interstellaire disposerait d'un atout de valeur. »

— « Pourquoi ne pas combiner les deux formations ? » intervint le père de Tom-Pouce. « J'ai toujours trouvé déplorable cette super-spécialisation moderne ! »

— « Bonne idée ! Il pourrait alors dicter ses conditions. »

J'allais répondre que, tout compte fait, je préférais m'en tenir à l'électronique. Quand j'eus une illumination : brusquement je savais quelle voie suivre. « Je ne crois pas que je pourrai faire les deux », murmurai-je. Ce qui me valut un regard sévère du Professeur Reisfeld : « Absurdité ! »

— « Vous avez peut-être raison. Monsieur, mais je veux fabriquer des vidoscaphes plus pratiques. J'ai déjà un certain nombre d'idées sur la question. »

— « Hum… Ça ressort de la mécanique, cela. Et a bien d'autres choses encore, j'imagine. » Reisfeld fronça le sourcil. « Pour cela, il vous faut un diplôme. Si j'ai bonne mémoire, aucune institution digne de ce nom n'a accepté votre candidature parce qu'elle était présentée par l'école de Centerville ? » Il tambourinait sur son bureau. « Vous ne trouvez pas cela ridicule, Monsieur le Secrétaire ? Voici un garçon qui s'est promené dans les Nuages de Magellan… et il n'a même pas la possibilité d'entrer au collège de son choix ! »

— « Qu'est-ce que nous faisons, Professeur ? Je tire ou vous poussez ? »

— « Attendez une seconde. » Reisfeld saisit le téléphone. « Susie, donnez-moi le Président du M.I.T.[6]… Je sais bien qu'il y a congé ! Qu'il soit à Bombay ou dans son lit, qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? Trouvez-le !… Très bien, mon petit. » Il reposa l'écouteur. « Cela fait cinq ans qu'elle est à l'institut et avant, elle était au standard de l'Université. Elle va le trouver. »

J'étais à la fois embarrassé et excité. Le M.I.T. ! Qui n'aurait pas hurlé de joie ? Mais il y avait les frais. Je tentai d'expliquer que je ne

disposais pas de la somme nécessaire. « Je travaillerai jusqu'à l'année scolaire et tout l'été prochain pour mettre de l'argent de côté…»

Le téléphone grelotta. « Ici Reisfeld. Salut, Oppie. A la dernière réunion tu m'as fait jurer de te prévenir quand le tic de Bruck commencerait à l'ennuyer. Tu es bien assis ? Alors, écoute. J'ai compté : ça fait du 21 à la minute. C'est un record, non ?… Du calme : tu n'enverras personne tant que je n'aurai pas obtenu ma livre de chair en échange… Mon cher, si tu commences à me réciter ta conférence sur la liberté de l'Académie et « le droit à l'information », je coupe et c'est à Berkeley que je donne la primeur… mais non, je ne veux pas grand-chose : simplement une inscription. Durée des études : quatre ans. Avec la gratuité totale. Inutile de barrir comme ça ! Tu as une caisse noire, sers-t'en. Ou falsifie ta comptabilité. Tu es majeur et tu connais l'arithmétique… Non ! Rien à faire ! Je ne te mettrai pas sur la voie : tu achètes chat en poche. Sinon ton « Service radiation » pourra se brosser… Hein ? J'ai dit : service radiation ? Ma langue a sûrement fourché : je voulais dire la Section Physique au grand complet… Il te restera la ressource de prendre la fuite pour l'Amérique du Sud, ne cherche pas à m'attendrir… Quoi ?… Eh bien, moi aussi, je détourne les fonds ! Tiens-le-toi pour dit. »

Le Professeur se tourna vers moi : « Avez-vous fait une demande au M.I.T. ? »

— « Oui, monsieur, mais…»

« Son dossier est chez toi. Clifford Russell. Ecris-lui à son domicile et envoie-moi ta meilleure équipe… Oh ! une équipe à la hauteur dirigée par un physicien doublé d'un matheux… Farley, par exemple, c'est un garçon qui a de l'imagination. Il n'y a rien eu de plus énorme depuis le jour où une pomme a assommé un certain Isaac Newton… Je suis un maître-chanteur ? Bien sûr ! Et toi tu es un bureaucrate et un orateur pour banquets. Quand vas-tu te remettre à la vie académique ? Amitié chez toi. Salut ! »

Il raccrocha. « Voilà une affaire réglée. Une chose m'intrigue, Kip. Pourquoi ces cancrelats tenaient-ils tellement à moi ? »

Que lui répondre ? Pas plus tard que la veille, il m'avait expliqué que sa spécialité était d'établir des rapports entre les faits insolites : phénomènes non identifiés, oppositions imprévues au développement des voyages dans l'espace, bref, toutes les choses qui ne collent pas. Un tel homme trouve réponse à tout – et se fait entendre. Sa faiblesse, s'il en avait une, était la modestie que, soit dit en passant, il n'avait pas transmise à sa fille ! Qu'auriez-vous voulu que je fasse ? Que je lui dise que sa curiosité intellectuelle avait inquiété les cancrelats ? Il m'aurait éclaté de rire au nez ! Aussi éludai-je la question : « Ils ne se sont jamais ouverts à nous de cela. Ils pensaient sûrement que vous étiez quelqu'un d'important, et par conséquent, que vous seriez de

bonne prise. »

— « Eh bien, ils se trompaient ! Par contre, si leur choix s'était porté sur le Secrétaire…»

Ce dernier se leva : « Kurt, je n'ai pas le temps de prêter l'oreille à ces absurdités. Heureux que la question de vos études soit arrangée, Russell ! Si je peux vous être utile, passez-moi un coup de téléphone. »

Mr. van Duivendijk parti, je tentai d'exprimer ma gratitude à mon hôte. « J'ai l'intention de m'acquitter de cette dette, professeur. J'aurai gagné assez d'argent avant la rentrée. »

— « La rentrée a lieu dans moins de trois semaines, Kip. »

— « Je parle de la prochaine et…»

— « A quoi bon perdre un an ? »

— « J'ai déjà perdu…» De l'autre côté de la fenêtre, je distinguai soudain le vert des feuilles. « Professeur, quelle est la date d'aujourd'hui ? »

— « Comment ? C'est la Fête du Travail, voyons ! »

(«… *immédiatement à leur espace-temps d'origine*…»)

— « Cela va mieux ? » me demanda le Professeur Reisfeld en m'aspergeant le visage, tandis que je reprenais mes esprits.

— « Je… je crois… oui… Mais enfin, notre absence a duré des semaines entières ! »

— « Voyons, Kip ! Vous êtes passé à travers assez de péripéties pour supporter encore ce choc. Vous pourrez toujours en discuter avec nos jumeaux stratosphériques…» (il désignait Bruck et Giomi de la main). « Mais je vous préviens : vous ne comprendrez rien à leurs discours. En ce qui me concerne en tout cas, je n'y ai strictement rien compris. Pourquoi ne pas admettre, compte tenu de la parallaxe du Tennessee, que cent soixante-sept mille années-lumière représentent une différence de zéro virgule une fraction de micropoil pour cent ? En particulier lorsqu'on dispose d'une méthode correcte d'utilisation des propriétés de l'espace et du temps ? »

Au moment de la séparation, Mrs. Reisfeld m'embrassa ; Tom-Pouce qui sanglotait voulut à toutes forces que Madame de Pompadour fît ses adieux à Oscar, étalé sur le siège arrière de la voiture du Professeur Reisfeld qui me conduisait au terrain.

« Tom-Pouce vous aime beaucoup », remarqua-t-il tandis que nous roulions.

— « Euh… Je l'espère bien. »

— « Et vous ? Excusez-moi : ma question est peut-être impertinente…»

— « Si j'aime Tom-Pouce ? Ah ! oui, alors ! Elle m'a sauvé la vie quatre ou cinq fois. » Cette fille-là, elle était capable de vous rendre

complètement cinglé. Mais elle était courageuse, loyale, brave – elle avait quelque chose dans le ventre.

— « Je crois que vous aussi vous auriez droit à une ou deux médailles de sauvetage. »

Je méditai sur cette phrase. « Je me suis fourré dans de sales draps chaque fois que j'ai entrepris quelque chose. Mais j'ai été aidé et j'ai une chance insolente. » J'eus un frisson en pensant que c'était à la veine seule que je devais d'avoir échappé au bouillon. Et quand je dis bouillon, je pèse mes mots !

— « La « chance »… cela ne veut pas dire grand-chose. Vous dites que vous avez eu une chance monstre de capter l'appel au secours de Tom-Pouce. Ce ne fut pas de la chance. »

— « Comment cela, Monsieur ? »

— « Pourquoi étiez-vous réglé précisément sur la bonne fréquence ? Parce que vous portiez un vidoscaphe. Et pourquoi portiez-vous un vidoscaphe ? Parce que vous étiez déterminé à aller dans l'espace. Un spationef a appelé : vous avez répondu. Si vous appelez ça de la chance, bon. Mais chaque fois qu'un joueur de football frappe la balle, il faut alors évoquer la chance ! La « chance », Kip, est la conséquence d'une préparation minutieuse et la « malchance » celle de la négligence. Vous avez arraché, à un tribunal plus vieux que l'Homme lui-même, la décision d'admettre que vous valiez la peine d'être épargnés, vous et vos semblables. Fut-ce simplement parce que vous avez eu « de la chance » ? »

— « Euh… en réalité, j'ai eu une véritable crise de fureur et il s'en est fallu de bien peu que je gâche tout. J'en avais assez d'être bousculé. »

— « Les événements les plus heureux de l'histoire ont été le fait de gens qui *en avaient assez d'être bousculés*. » Il fronça les sourcils : « Je suis content que vous vous entendiez bien avec Tom-Pouce. Elle a vingt ans d'âge mental et six ans sur le plan émotif. Elle se met tout le monde à dos. Aussi cela me fait plaisir qu'elle ait gagné l'amitié de quelqu'un qui lui est supérieur. »

— « Mais… Professeur », rétorquai-je, abasourdi, « Tom-Pouce me dépasse de cent coudées. A côté d'elle, j'ai l'impression d'être une serpillière. »

Il me décocha un regard rapide :

— « Cela fait des années que j'éprouve la même impression – et je ne suis pas un imbécile. Ne vous sous-estimez pas, Kip. »

— « C'est pourtant la vérité. »

— « Ah ! oui ? Le plus grand expert en psychologie mathématique de notre temps, un homme qui a toujours dicté ses conditions, qui a pris sa retraite quand il en a eu envie – et ce n'est pas facile quand on a besoin de vous –, cet homme a épousé la plus

douée de ses élèves. Eh bien, je doute fort que leur progéniture soit moins brillante que ma propre fille. »

Il me fallut trier tout cela pour comprendre que c'était *de moi* qu'il parlait. Alors, je ne sus plus que dire. Combien d'enfants connaissent-ils vraiment leurs parents ? Je ne faisais apparemment pas partie de ceux-là !

« Même à moi, Tom-Pouce donne du fil à retordre », poursuivit-il. « Bien… nous voici à l'aérodrome. Quand vous irez à l'Ecole, faites un saut jusqu'à la maison. Et pour le Thankgiving[7] aussi, si cela vous chante. Je suppose que vous passerez les fêtes de Noël chez vous. »

— « Oh ! Monsieur, je vous remercie. Comptez sur ma visite. »

— « Parfait. »

— « Euh… à propos de Tom-Pouce… si elle devient impossible, vous pouvez toujours vous servir de la balise. Maman Bidule sait s'y prendre avec elle. »

— « Eh, eh… ce n'est pas une mauvaise idée, cela ! »

— « Tom-Pouce a eu beau faire, elle n'a jamais eu raison de Maman Bidule ! Oh ! j'allais oublier ! Qu'est-ce que je vais dire ? Non, il ne s'agit pas de votre fille, mais à propos de toute cette histoire ? »

— « N'est-ce pas évident ? »

— « Dites n'importe quoi à n'importe qui. Il n'y aura pas beaucoup de gens pour vous croire. »

Ça va vite, un réacteur. Vraiment vite !

Le Professeur Reisfeld ayant insisté pour me prêter dix dollars quand il s'était aperçu que tout mon avoir s'élevait à un dollar soixante-sept, je me fis couper les cheveux à la gare routière et m'offris deux tickets pour Centerville : je n'avais aucune envie qu'Oscar fasse la route dans le fourgon à bagages où il aurait risqué d'être abîmé. Le plus formidable c'était que, mes études étant assurées gratuitement, je n'aurais plus besoin de le vendre, perspective qui m'avait toujours brisé le cœur.

Des ormes qui se balançaient au-dessus de ma tête aux fondrières qui me faisaient trébucher, Centerville était rudement agréable à retrouver. Le chauffeur m'avait arrêté près de chez nous parce qu'Oscar n'est pas commode à trimballer. J'allai droit à la grange, rangeai Oscar en lui promettant de revenir plus tard lui rendre visite et me dirigeai vers la porte de derrière.

Maman était invisible, Papa lisait dans son bureau. Il leva la tête à ma vue. « Ça va, Kip ? »

— « 'jour, Papa. »

— « Tu as fait une bonne balade ? »

— « Euh… Je n'ai pas exactement été au lac. »

— « Je sais. Le Docteur Reisfeld m'a mis au courant par

téléphone. »

— « Ah ? Eh bien oui, ç'a été une bonne balade – dans l'ensemble. »

Le livre qu'il lisait était un volume de l'Encyclopédie Britannique : il était ouvert à l'article « Nuages de Magellan ».

Papa avait suivi mon regard.

— « Je ne les ai jamais vu », proféra-t-il, d'un ton où perçait le regret. « J'aurais pu, une fois. Malheureusement, la seule nuit où je n'étais pas occupé, le ciel était couvert. »

— « Quand était-ce, P'pa ? »

— « En Amérique du Sud. Tu n'étais pas encore né. »

— « Je ne savais pas que tu avais été là-bas. »

— « Oh ! c'était une mission que m'avait confiée le gouvernement. Avec manteaux couleur de murailles, si tu vois ce que je veux dire. Ce sont là des choses dont on ne parle pas. Est-ce qu'ils sont beaux ? »

— « Pas exactement. » Je pris un autre tome, cherchai « Nébuleuse » et lui montrai une photographie de la Grande Nébuleuse d'Andromède. « Ce qui est beau, c'est cela. Et notre Galaxie a le même aspect. »

Il soupira : « Ce doit être admirable. »

— « Oui. Je t'expliquerai. Et j'ai aussi un enregistrement. »

— « Ce n'est pas urgent. Tu as fait une jolie promenade. Trois cent trente mille années-lumière, c'est bien cela ? »

— « Oh ! non ! A peine la moitié. »

— « Je compte le voyage de retour. »

— « C'est que nous n'avons pas pris la même route pour revenir. »

— « Hein ? »

— « Je ne sais pas comme te faire comprendre. Avec leurs navires, si on fait un saut, n'importe quel saut, le plus court chemin pour revenir au point de départ, c'est le détour le plus long. On avance en ligne droite. Jusqu'à ce qu'on se trouve à l'endroit qu'on a quitté. Enfin… on ne peut pas dire non plus qu'on avance *tout droit* puisque l'espace est courbe… Aussi droit que possible, et on se récupère au point zéro. »

— « On décrit un grand cercle cosmique, alors ? »

— « Si tu veux. On tourne tout le temps droit devant soi. »

— « Mmm…» Songeur, il fronçait les sourcils. « Kip, à combien se trouve la périphérie de l'univers ? La limite de la déviation rouge du spectre ? »

J'hésitai. « Ecoute, Papa, j'ai posé la question mais la réponse obtenue n'avait pas de sens. (« Comment pourrait-il y avoir une « distance » quand il n'y a *rien ?* » avait dit Maman Bidule). Ce n'est

pas une distance. C'est plutôt une condition. Il n'y a pas eu de *trajet* : juste un *passage*. »

Papa me jeta un regard pensif. « Je devrais pourtant savoir qu'on ne peut pas formuler une question mathématique en mots ! »

Au moment où j'allais lui suggérer de demander l'explication à Bruck, la voix chantante de Maman résonna à mon oreille « Bonjour, vous deux ! »

Une fraction de seconde, je crus avoir affaire à Maman Bidule.

Elle embrassa Papa, m'embrassa. « Je suis contente de te voir de retour, mon chéri. »

J'interrogeai mon père du regard.

— « Elle est au courant, Kip. »

— « Bien sûr », confirma-t-elle avec un ton empreint d'indulgente tendresse, « bien sûr que je me moque bien de savoir où mon grand a été du moment qu'il est revenu en bon état. Je sais que tu iras aussi loin que tu désires aller. » Elle me caressa la joue. « Et je serai fière toujours de toi. D'ailleurs, moi, j'ai été jusqu'au coin pour acheter une côtelette de plus. »

Le lendemain était un mardi. Je me levai tôt pour aller travailler. Comme je m'y attendais, le bar était en désordre. Je revêtis ma veste blanche et me mis au boulot.

— « Bonne balade, Kip ? » me demanda Mr. Charton lorsqu'il eut achevé la conversation téléphonique qu'il était en train de tenir à mon arrivée.

— « Excellente, Mr. Charton. »

— « Mon garçon, il y a longtemps que je veux te dire quelque chose. As-tu toujours envie d'aller sur la Lune ? »

Il me prenait au dépourvu mais, après un instant de réflexion, je conclus qu'il ne pouvait pas savoir la vérité sur ma « balade ».

La Lune ? C'était tout juste si je l'avais entr'aperçue et je désirais toujours m'y rendre – bien que je fusse moins pressé maintenant. « Oui, Monsieur. Mais je veux d'abord entrer au collège. »

— « C'est justement de cela que je veux te parler. Je… Enfin, je n'ai pas d'enfant. Alors, si tu as besoin d'argent, tu n'as qu'à le dire. »

— « Oh ! Mr. Charton ! C'est rudement chic de votre part ! Pour le moment, j'ai une solution mais peut-être qu'un jour j'aurais besoin d'un prêt. »

— « Pas forcément un prêt. Tu n'auras qu'à me demander. »

Il s'éloigna en hâte, très mal à l'aise.

Je travaillai dans un rêve doré, touchant de temps en temps le « bonheur » que j'avais fourré dans ma poche. Cette nuit, j'avais laissé mes parents le poser contre leur front. Maman avait pleuré. Quant à Papa, il avait déclaré d'un ton solennel : « Kip, je commence à

comprendre ! »

Dans quelque temps, quand j'aurais préparé le terrain, je le ferais essayer à Mr. Charton.

Je récurai mes robinets distributeurs, vérifiai le climatiseur. Tout fonctionnait à merveille.

Au milieu de l'après-midi, Quiggle le Crack fit son apparition ; il se planta devant moi :

— « Salut, le Pirate de l'Espace ! T'as des nouvelles de Grands Galactiques ?… Yuk – Yuk – Yukiti – Yuk ! »

Quelle tête aurait-il fait si je lui avais répondu en toute franchise ? Je palpai mon « bonheur ». « Qu'est-ce que ce sera, Crack ? »

— « Comme d'habitude. Et grouille un peu…»

— « Chocolat malté ? »

— « Tu le sais bien ! Allez, môme, agite-toi un brin ! Faut te réveiller et te mettre à la page. »

— « Tu as raison, Crack. »

Inutile de se faire de la bile avec ce type. Son univers n'est pas plus large que le trou qu'il a entre les deux oreilles, pas plus profond que sa propre bauge.

Deux filles entrèrent à qui je servis des Coca-Cola tandis que le chocolat du Crack était sous le mixeur. Il lorgne les clientes. « 'connaissez pas le Commandant Comète, mesdames ? » Une des deux pouffa. « Je suis son impresario », poursuivit-il avec un sourire affecté. « Observez bien : vous allez voir un héros en action. Commandant, j'ai réfléchi à cette annonce que vous allez faire passer. »

— « Hein ? »

— « Ouvre tes oreilles. *Possède vidoscaphe – cherche voyages* n'en dit pas assez long. Pour que cette grotesque tenue de clown rapporte un bon paquet il faut trouver quelque chose qui en jette. Cela, par exemple : *Extermine Horribles Monstres Extraterrestres. Spécialité Sauvetages de Mondes – Prix à débattre*. Ça te plaît ? »

Je secouai la tête : « Non, Crack. »

— « Qu'est-ce que t'as ? Pas l'esprit aux affaires ? »

— « Il ne faut pas exagérer. Je ne me fais pas payer pour sauver les mondes et je ne travaille pas sur commande, mais seulement quand ça se trouve comme ça. Je ne crois d'ailleurs pas que je le ferai de propos délibéré si tu habites le monde à sauver. »

Cette fois, les deux filles pouffèrent et le Crack se rembrunit.

— « Monsieur fait le malin, c'est ça ? Tu sais donc pas que le client a toujours raison ? »

— « Toujours ? »

— « Un peu ! Tâche à voir de te rappeler. Et dépêche-toi de m'apporter mon verre. »

— « Je te l'apporte, Crack. »
Je pris le verre. Il me lança 35 cents que je repoussai vers lui.
« C'est ma tournée. »
Et je lui lançai de contenu du verre en pleine figure.

Fin

---

[1] Massachusetts Institute of Technology.
[2] Californian Institute of Technology.
[3] Le *Labor Day* se fête généralement le premier lundi de septembre aux E.-U.
[4] Zone ionisée des hautes couches de la stratosphère, sur laquelle se réfléchissent les ondes électromagnétiques lancées par un émetteur au sol.
[5] *Distant Early Warning Line* : ceinture des bases de radars extrapolaires ayant pour mission de protéger le territoire des Etats-Unis d'une attaque surprise.
[6] Massachusetts Institute of Technology. (N.D.E.)
[7] Journée d'action de grâce. Fête nationale américaine célébrée le quatrième jeudi de novembre pour commémorer l'arrivée du premier bateau de colons anglais, le *Mayflower*. (N.D.L.R.)